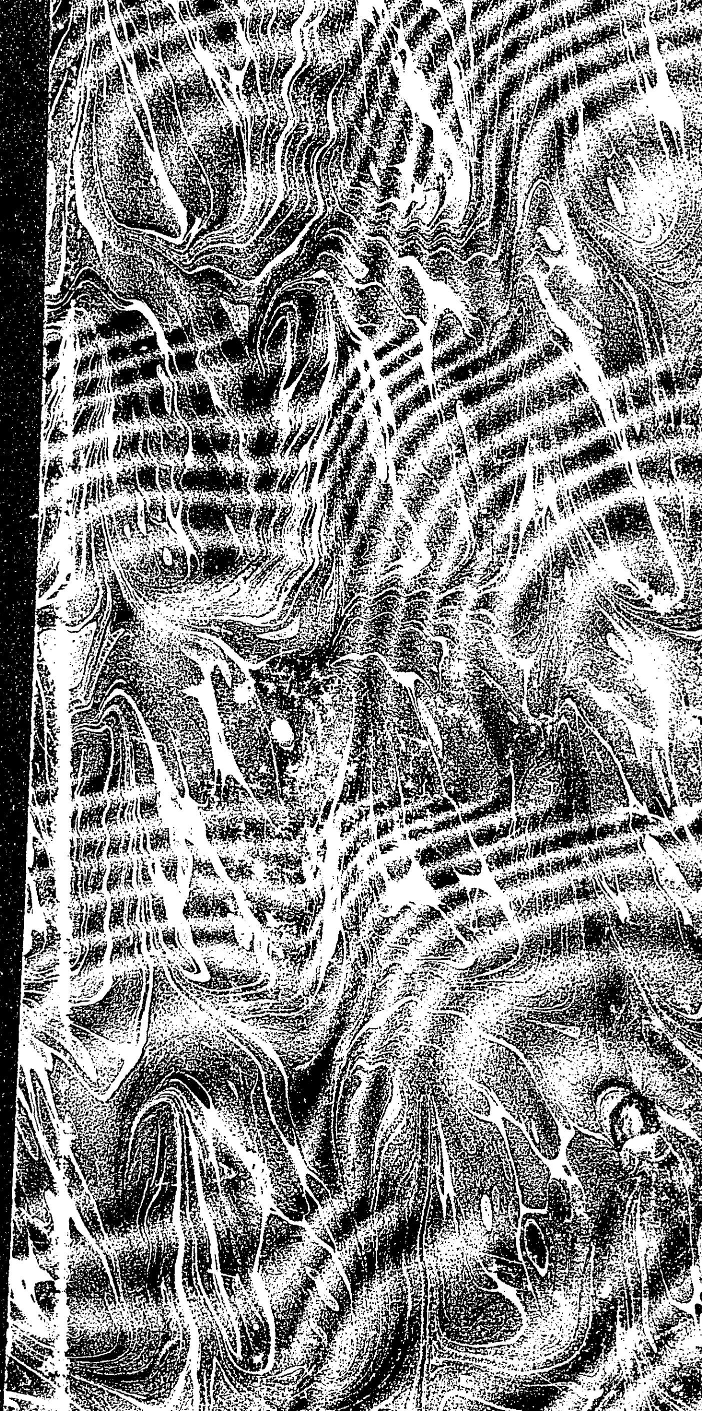



Cres Cat Sci entia
Vita Exco latur

Dr ROUBY, D'ALGER

La Vérité sur Lourdes

I. Histoire de Bernadette : Explication du fait de l'hystérie dont Bernadette était atteinte.

II. Critique et explications scientifiques de tous les grands miracles de Lourdes.

III. Lourdes au temps de Périclès; guérisons miraculeuses dans le temple d'Asclepios.

IV. La Source miraculeuse d'Alésia. Conclusion.



PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE, E. NOURRY
62, rue des Ecoles, 62

1910



Dr ROUBY, D'ALGER

La Vérité sur Lourdes

Cet ouvrage comprend quatre parties :

I. Histoire de Bernadette : Explication du fait de l'hystérie dont Bernadette était atteinte.

II. Critique et explications scientifiques de tous les miracles importants de Lourdes.

III. Lourdes au temps de Périclès; guérisons miraculeuses dans le temple d'Asclepios.

IV. La Source miraculeuse d'Alésia. Conclusion.



PARIS
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE A. VAUBOURG
4, rue Régis, 4

1910

PREMIÈRE PARTIE

BERNADETTE

La Vérité sur Lourdes

Réflexions préliminaires

Nous avons entrepris ce travail dans le but de prouver qu'il n'y eut rien de miraculeux dans les apparitions de Bernadette, la petite héroïne de Lourdes, et que par conséquent ce lieu de pèlerinage n'a pas sa raison d'être.

Pourquoi, nous dira-t-on, vous imposer ce labeur? Pourquoi si des gens sont heureux de croire aux miracles, ne pas les laisser dans leur croyance, même si elle est fausse? Puisque l'apparition de l'Immaculée-Conception à la petite bergère satisfait leur amour du merveilleux, pourquoi vous ingénier à leur donner, à ce sujet, des explications qu'ils ne vous demandent pas?

Pourquoi ?

Par la raison que celui qui détient une part de vérité, quelle qu'elle soit, a le devoir d'en faire bénéficier ceux qui en sont privés, comme l'homme riche a le devoir de donner la moitié de son pain à son voisin pauvre.

Nous n'écrivons pas ce livre avec l'intention de blesser des croyances, toujours respectables lorsqu'elles sont sincères, mais dans le but charitable de faire connaître la vérité, en nous servant des découvertes récentes de la science.

Nous avons cherché nos documents principalement dans les livres des auteurs chrétiens et parmi ceux-ci,

dans la *Petite Histoire de Lourdes*, du père Fourcade; les *Merveilles de Lourdes*, de Mgr de Ségur, et enfin *Notre-Dame de Lourdes*, de M. Henri Lasserre. Sans le vouloir et sans qu'ils s'en doutent, ces auteurs nous ont fourni les armes dont nous avions besoin pour combattre le culte qu'ils ont contribué à fonder.

En étudiant les événements qui ont fait de Lourdes un lieu célèbre dans le monde entier, nous n'avons pas trouvé, dans les commencements surtout, autant de fourberie que certains prétendaient et que nous-mêmes, avouons-le, pensions y rencontrer; mais, par contre, nous avons pu constater combien était épaisse la couche d'ignorance dans laquelle se mouvaient les personnes mêlées de près ou de loin à la création de ce lieu de pèlerinage.

C'est parce qu'on s'est trouvé en présence d'une maladie, l'hystérie, ou plutôt en présence d'un symptôme un peu extraordinaire de cette maladie, l'*Extase*, symptôme bien connu aujourd'hui des aliénistes, moins bien des médecins ordinaires, et nullement des prêtres et des gens du monde, que la maladie de Bernadette a pu passer pour un miracle et que les guérisons de la grotte ont été attribuées à la Vierge-Marie.

II

L'hystérie de Bernadette

Ceci dit, commençons nos études sur Lourdes, en expliquant le cas de Bernadette.

Bernadette était une malade atteinte d'hystérie, disons hystérose, pour moins choquer les personnes pieuses qui peuvent nous lire.

Mais il ne suffit pas d'affirmer que Bernadette était une malade hystérique, il nous faut le prouver. Essayons de le faire.

Les Causes de l'hystérie. — Les causes de sa maladie doivent, ce nous semble, être rattachées à l'hérédité : son père, François Soubirous, meunier de son état, après avoir mal fait ses affaires, avait dû quitter le moulin qu'il exploitait. Pourquoi n'avait-il pas prospéré? Les mauvais payeurs ne l'avaient pas ruiné, comme le prétend Henri Lasserre : les petits meuniers ne font pas de crédit, ayant l'habitude de se payer d'avance, en prélevant un certain poids de blé sur la mouture qu'on leur apporte. Si le père Soubirous est devenu un simple journalier manquant le plus souvent d'ouvrage, c'est qu'il se livrait à la boisson.

Or l'alcoolisme des pères, — c'est là pour nous le point intéressant, — engendre chez les enfants les maladies nerveuses, l'épilepsie parfois, l'hystérie souvent. Lisez à ce sujet les statistiques des ouvrages de médecine, vous y verrez combien d'une part cette cause est puissante et de l'autre combien fréquente.

C'est à cet empoisonnement du père par l'alcool que nous rattachons la névrose de la fille.

Et comme si, pour ce résultat, l'influence paternelle n'était pas suffisante, il arriva que la mère, durant les derniers mois de sa grossesse et au moment de l'accouchement, fut malade à ce point qu'elle ne put allaiter ni même donner à l'enfant les premiers soins. La petite fille toute souffreteuse fut portée à Bartrès, village voisin de Lourdes, chez des cultivateurs qui la prirent en affection et la gardèrent jusqu'à l'âge de 14 ans.

L'Enfance. — Devenue grande, Bernadette mena la

vie de pastoure, conduisant paître dans la montagne son troupeau de moutons ; naïve, crédule, un peu niaisotte, on ne put lui apprendre ni à lire, ni à écrire, ni même à réciter un peu de catéchisme appris par cœur, en sorte qu'à l'âge de 14 ans, elle n'avait pas fait sa première communion. Elle ne parlait pas le français, mais le patois béarnais dont l'Immaculée-Conception dut se servir pour se faire comprendre d'elle, comme elle s'était servie à la Salette du patois du Gévaudan pour s'entretenir avec Maximin et Mélanie. *Nil admirari!*

Pourquoi Bernadette revint-elle à Lourdes? Etait-ce donc pour se préparer à la première communion, comme le prétend M. Henri Lasserre? Non, elle pouvait le faire à Bartrès. Il est probable que ses parents nourriciers furent effrayés de quelques symptômes hystériques qui se montrèrent à cette époque.

Rentrée à Lourdes depuis quinze jours, elle était gardée à la maison à cause de son état maladif et il fallut force supplications pour que, le matin du 11 février 1858 sa mère lui donnât l'autorisation d'aller avec ses compagnes ramasser du bois mort le long du Gave.

L'Asthme hystérique. — Or cet état maladif, dont nous connaissons la nature, il est pour nous d'une importance si grande qu'il nous faut en parler.

Bernadette était atteinte d'un asthme ; cet asthme signalé par tous ses biographes était, à n'en pas douter, la pseudo-angine de poitrine, *l'asthme hystérique* (1). La chose est facile à prouver.

(1) P. Marie. *Revue de médecine,* 1882, page 339.
Leclerc. *L'angine de poitrine hystérique,* Thèse, Paris 1887.
Huchard. *Progrès médical,* juin et juillet 1889.
De Ségur. Page 70. *Les merveilles de Lourdes.* Talya, éditeur, Paris.

Tandis que l'angine de poitrine vraie est une affection redoutable qui tue après un certain nombre d'accès, la fausse angine, elle, ne fait jamais mourir. De plus elle présente ce caractère particulier de disparaître momentanément sous l'influence d'une distraction, d'une émotion ou bien de l'apparition d'un autre mal.

Or, d'après ses biographes, les choses se passèrent ainsi pour l'asthme de Bernadette.

« Sans être pour cela maladive, écrit M. Henri « Lasserre, elle était sujette aux oppressions d'un « asthme qui la faisait souffrir. »

Ailleurs : « L'oppression habituelle de son souffle « éteignait en elle la vivacité du premier âge : débile, « fatiguée par cet asthme, la pauvre Bernadette hési- « tait à se mouiller les pieds. » (1)

Voici l'asthme dûment constaté ; or cet asthme, s'il est hystérique, doit, nous l'avons dit, disparaître subitement, pour reparaître plus tard. Recherchons chez Bernadette s'il en est ainsi ? Oui, il en est ainsi.

Cet asthme, chez elle, va et vient, paraît et disparaît, suivant les circonstances : ses biographes sont unanimes sur ce point ; citons : (2)

« Une force surnaturelle semblait animer Bernadette ; ses compagnes ne pouvaient la suivre, de sorte qu'elle arriva quelques minutes avant elles à la grotte. »

Ailleurs : « Elle ne pouvait pas plus s'empêcher d'avancer que si elle avait été placée soudainement sur la plus rapide des pentes ; tout son être physique se trouva brusquement entraîné vers la grotte où ce sentier conduisait : *il lui fallut courir.* »

---

(1) Henri LASSERRE. *Notre-Dame de Lourdes*, page 17 et 18.
(2) DE SÉGUR. *Les merveilles de Lourdes*, page 19, 31, 70.

Ailleurs encore : « Il fallut monter sur le flanc des « Eypelugues, en prenant le chemin fort malaisé qui « conduisait à la forêt de Lourdes, redescendre ensuite « par des casse-cous jusqu'à la grotte, au milieu des « roches et des tertres rapides et sablonneux de Massa- « bielle. Devant ces difficultés inattendues, les deux « compagnes de Bernadette furent un peu effrayées. « Celle-ci, au contraire, parvenue à cet endroit, éprouva « comme un frémissement, comme une hâte d'arriver. « Il lui semblait que quelqu'un d'invisible la soulevait « et lui prêtait une énergie inaccoutumée. Elle, d'ordi- « naire si frêle, se sentait forte en cet instant. Son pas « devint si rapide à la montée de la côte qu'Antoinette « et Mlle Millet, toutes deux dans la force de l'âge, « avaient peine à la suivre ; son asthme qui lui interdi- « sait toute course précipitée, *paraissait avoir momen- « tanément disparu*. Arrivée au sommet elle n'était ni « haletante, ni fatiguée, tandis que ses deux compagnes « ruisselaient de sueur. »

Enfin, lors de l'apparition du 24 février, on la voit monter à genoux la côte raide de 15 mètres qui s'élevait du bord du gave au fond de la grotte, avec une légèreté sans pareille : « J'ai cru plusieurs fois, écrit un témoin « oculaire, que des êtres invisibles la soulevaient pour « monter et descendre si précipitamment. »

Donc, c'était bien une pseudo-angine de poitrine ou asthme hystérique qu'avait Bernadette et cela nous fournit la preuve, preuve certaine, preuve irréfutable, que l'hystérose existait chez elle au moment des Apparitions supposées.

Si le symptôme *Asthme* disparut plus ou moins, pendant quelques semaines, pour faire place au symptôme

Extase, c'est que, souvent dans cette maladie, un clou chasse l'autre.

Développement de l'hystérie. — Lorsqu'au mois de janvier 1858, Bernadette quitta Bartrès pour rentrer dans sa famille, au lieu d'un bien-être plus grand, c'est une pauvreté voisine de la misère qu'elle y trouva ; au lieu de l'air pur des hautes montagnes, c'est l'air confiné d'un petit appartement qu'elle respira, en sorte que son affaiblissement physique s'aggrava et que le mal hystérique prit son entier développement. C'est alors sous d'autres formes, sous forme d'hallucinations et d'extase, que la maladie se manifesta. Nous allons étudier ces deux symptômes.

III

La bonne foi de Bernadette

Mais, en commençant la narration des faits, miraculeux, disent les uns, maladifs, disent les autres, qui furent le point de départ des pèlerinages à Lourdes, il ne nous coûte nullement de déclarer que, pour nous, Bernadette a dit naïvement ce qu'elle a ressenti : elle a cru voir, elle a cru entendre, ce qui n'était que fausses sensations de l'ouïe et de la vue, mais elle est certainement de bonne foi, en les racontant, sauf sur un point que nous réservons.

Cependant, comme ses récits ont passé par la plume d'écrivains intéressés à les embellir, ils doivent être débarrassés des fleurs pieuses et des élucubrations dévotes dont on s'est plu à les orner. Les panégyristes trouvant que trop de simplicité ne stimule pas assez la

foi des fidèles ont renchéri les uns sur les autres, sans même craindre de se contredire. Il nous faut ramener les choses au point et serrer de près autant que possible la vérité en rétablissant les faits tels qu'ils ont dû se passer ; puis, appuyé sur eux, démontrer le mécanisme psychologique qui fit croire à Bernadette que ses hallucinations étaient réelles et à la foule qu'il y avait miracle.

D'autre part, ils sont nombreux les écrivains et les journalistes qui ont cru et publié que Bernadette jouait une comédie apprise. A ceux-là nous disons qu'ils ont fait erreur et qu'il n'en fut pas de Lourdes comme de la Salette ; mais ils ne pouvaient, à cette époque, savoir, comme aujourd'hui, ce qu'était le mal hystérique et se rendre compte qu'il pouvait expliquer tous les événements extraordinaires qui se déroulaient devant eux.

IV

La première apparition

Le jeudi 11 février 1858, vers onze heures et demie du matin, Bernadette Soubirous, sa sœur Marie et une petite voisine allèrent ramasser du bois mort autour des Roches Massabielles ; le canal du moulin, qui passait au pied du rocher, était presqu'à sec ce jour-là, et le mince filet d'eau qui coulait encore pouvait être facilement franchi.

Bernadette à cause de son asthme était restée en arrière des autres ; elle arrive au bord du canal, en face de la grotte et assise sur une grosse pierre, elle se met en devoir de se déchausser pour traverser la rivière.

Déjà ses deux compagnes, quittant leurs sabots, avaient traversé le canal et couraient çà et là sur la colline.

A ce moment, Bernadette entend un bruit qui la fait regarder autour d'elle : c'est le bruit de la brise dans le feuillage, disent les uns ; c'est le froufrou d'une robe, disent les autres ; le bruit mystérieux recommence, la bergère lève le tête, regarde en face d'elle, et aperçoit dans la cavité une Dame admirablement belle, de taille moyenne, avec des vêtements blancs et une ceinture bleue dénouée.

« Cette apparition n'avait point les contours fuyants « d'une vision fantastique, c'était une réalité vivante « que l'œil jugeait palpable comme la chair de nous « tous. » (1)

Nous sommes de l'avis de M. Henri Lasserre, c'était bien, en effet, une jeune et belle femme, en chair et en os que Bernadette aperçut dans la grotte. Quelle était cette femme ?

Peu nous importe. Nous ne sommes pas chroniqueur de journaux chargé de relater les faits divers et d'amuser la foule par les racontars d'une joyeuseté. Ce que nous affirmons, c'est que, là, en face de Bernadette, se dressait debout une créature humaine.

A nous, médecin aliéniste, incrédule au miracle, il nous faut l'explication naturelle d'un fait qu'on nous donne comme surnaturel. Or, cette créature réelle, cette créature non divine nous est nécessaire pour ce qui va suivre.

Bernadette à Bartrès, dans ce pays au bout du monde, ne s'était peut-être jamais trouvé en présence d'une belle dame ; jamais à Lourdes non plus, puisque sa

(1) Henri LASSERRE. *N.-D. de Lourdes*, page 26.

mère, depuis son arrivée, la retenait au logis. La vue subite de cette femme habillée avec luxe, éclairée des rayons du soleil de midi, placée dans un cadre de rocher et de verdure, en un lieu qu'elle devait croire inhabité, fit sur la petite bergère une impression subite et profonde.

Les historiographes ont fort embelli la forme de l'Apparition pour en faire une sainte Vierge présentable, mais Bernadette ne vit pas tant de choses : ce qu'elle vit, elle le résume en deux mots à sa sœur qui l'interroge : « J'ai vu quelque chose de blanc. » (1)

En apercevant cette belle dame, l'enfant veut pousser un cri ; il s'étouffe dans sa gorge serrée ; elle s'affaisse et tombe à deux genoux, puis elle est prise d'une crise d'extase.

Sa sœur de loin s'en aperçoit : « Tiens, dit-elle à sa compagne, ma sœur qui prie. » — « Quelle idée de venir prier ici, reprend l'autre, c'est bien assez de le faire à l'église. »

« Bah, laissons-là ; celle-là ne sait que prier Dieu ; » « elles ne firent plus attention à Bernadette et pour « chasser le froid se mirent à sauter et courir à travers « bois, en ramassant des branches sèches. Elles pas- « sèrent là tout le temps que Bernadette mit à réciter « son chapelet. *Celle-ci était toujours immobile*, les « yeux tournés vers cette Dame si douce et si « belle. » (2)

Il n'est pas difficile de lire entre les lignes et de comprendre que, si Bernadette, à moitié déchaussée, reste

(1) Mgr de Ségur, page 24. — Henri Lasserre, page 31.
(2) Mgr de Ségur, page 24. — Henri Lasserre, page 32.

malgré le froid, si longtemps immobile, c'est qu'elle a perdu conscience de ses actes; c'est qu'elle est prise par la crise nerveuse, l'*Extase*, dont nous parlerons tout à l'heure.

Pendant ce temps, sans que Bernadette inconsciente s'en aperçoive, la belle Dame disparaissait rapidement à travers bois, reprenant pour s'en aller le sentier par où elle était venue.

Lorsque les enfants rentrés à la maison, — la petite bergère avait fini par traverser le canal et rejoindre ses compagnes, — racontèrent à la mère Soubirous ce qui s'était passé, celle-ci entrevit la vérité, et dit à l'enfant: « Quoi qu'il en soit, n'y retourne plus, je te le défends.»

V

Le Curé de Lourdes

Une autre personne à Lourdes, le fait est de notoriété publique, l'abbé Peyramale, curé de la ville, ne voulut pas croire au miracle et cela à bon escient. Lorsqu'un jour il dit à Bernadette : « Demande à la Sainte Vierge de faire fleurir le rosier de la Grotte, et je croirai », il savait bien que le miracle ne se ferait pas. Aussi, malgré la pression exercée sur lui par ses supérieurs, et malgré son intérêt de voir Lourdes devenir un centre de dévotion, fit-il une résistance longue et tenace. Il connaissait le péché de Madame X..., la jeune femme surprise dans la grotte, et puisqu'il ne pouvait dévoiler un secret entendu en confession, il refusait du moins, en honnête homme qu'il était, d'appuyer de son autorité

ce miracle dont il connaissait mieux que personne le peu de fondement.

Pendant de longues années, il se tint à l'écart, et cela n'était pas sans étonner paroissiens et pèlerins. Plus tard, il est vrai, en voyant les choses tourner autrement qu'il n'aurait voulu, et le culte nouveau prendre des proportions inouïes, il crut de son devoir de cesser pour le bien de la religion, une opposition devenue inutile.

M. Henri Lasserre lui-même, dans son livre, constate le fait, tout en se gardant bien d'en donner la véritable raison. Ne pouvant faire disparaître ce témoin gênant, il le noie dans de l'eau bénite de cour; il termine ainsi son chapitre concernant l'abbé Peyramale : « Telles « furent les raisons profondes, les considérations de « haute sagesse qui déterminèrent, en ces circonstances, « M. le curé de Lourdes à interdire formellement à tous « les prêtres placés sous sa juridiction de paraître à la « Grotte Massabielle et à s'abstenir lui-même d'y aller. »

Si l'abbé Peyramale avait cru à la divinité de l'apparition, ni les raisons profondes ni les considérations de haute sagesse, dont parle M. Henri Lasserre, ne l'eussent empêché de courir à la Grotte faire acte de foi avec la foule.

VI

Mécanisme des Apparitions

Comme les autres visions de Bernadette, au lieu d'être réelles comme la première, se passèrent entièrement dans son imagination maladive, il est nécessaire d'entrer dans quelques explications scientifiques pour mieux les faire comprendre.

Il nous faut un moment devenir professeur de médecine mentale, pour traiter de deux symptômes hystériques, les *hallucinations* et l'*Extase.*

Cette leçon sera pour vous, lecteurs, le « Sésame-ouvre-toi » qui vous permettra de pénétrer dans le cerveau de Bernadette et d'y découvrir le mécanisme de ses visions.

Hallucinations hystériques. — Parlons d'abord des hallucinations hystériques, et pour les expliquer citons quelques observations de personnes atteintes comme la petite bergère de Lourdes, de ces troubles nerveux.

1re Observation : Mlle de C... est atteinte d'hystérose : dans la journée du 8 octobre 1902, elle a éprouvé des malaises qui ont inquiété sa mère : celle-ci, durant la nuit suivante, a pénétré dans la chambre de sa fille, s'est approchée sans bruit du lit, et n'entendant pas sa respiration, s'est penchée sur elle pour mieux écouter ; puis tranquillisée, elle s'est retirée. Mlle de C... ne dormait pas ; étendue sur son lit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, elle vit, sans la reconnaître, sa mère s'approcher et se pencher. Elle se figura qu'un gros fantôme noir était là et fut saisie d'une indicible épouvante à la pensée que cette ombre allait la prendre et l'étouffer dans ses bras : l'angoisse trop forte lui serrait le cou et l'empêchait de crier. Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, elle se souvint nettement des événements de la nuit.

Tel fut le fait initial, réel, cause des hallucinations subséquentes.

Au matin, Mlle de C... raconta son aventure à sa mère, mais en apprenant la vérité, elle ne fut qu'incomplètement rassurée.

Or, il arriva ceci :

La nuit suivante, à peu près à la même heure, Mlle de C... se réveille et VOIT contre son lit un fantôme qui se penche sur elle et l'étouffe. Mlle de C... éprouve une hallucination qui reproduit la scène de la veille.

Pendant quelques semaines, chaque nuit l'apparition revient se reproduisant à la même heure et de la même façon : un beau jour elle cesse ses visites : tout est fini.

Or, pendant que ses nuits sont troublées de la sorte, le reste du temps Mlle de C... mène sa vie habituelle et ne donne aucun signe de dérangement intellectuel.

Cette hallucination est caractéristique : elle est la reproduction d'un fait initial réel ; elle survient à intervalles plus ou moins réguliers, dans des circonstances toujours les mêmes, chez des malades conservant leur lucidité, mais atteints d'hystérose.

2e OBSERVATION : Rappelons encore l'hallucination si curieuse, citée par Esquirol, de ce magistrat qui, chaque matin, lorsqu'il allait à son tribunal, trouvait dans la rue, sur le trottoir de sa maison, une petite vieille toute cassée, qui, une canne à béquille à la main, lui emboitait le pas jusqu'à la porte du Palais de justice, où elle le laissait entrer sans le suivre.

L'auteur cite seulement le fait hallucinatoire, sans plus ample explication, mais il est probable qu'un jour, étant dans un état maladif, ce magistrat vit à sa porte une mendiante, *réelle*, qui le suivit, quêtant avec importunité une aumône. L'image de cette petite vieille s'imprima trop fortement dans son cerveau déjà hystérique et devint le point de départ de l'hallucination du lendemain et des jours suivants.

Notez que la névrose de ce magistrat ne l'empêchait

nullement de remplir chez lui ses devoirs de père de famille, au palais, ses fonctions de magistrat, et que personne ne se doutait de son état maladif.

3e Observation : M. le Dr Pitres (1) de Bordeaux, à sa clinique, montrait à ses élèves une malade qui voyait des grenouilles sauter autour de son lit, et à côté de celle-ci une autre personne obsédée par la vision de cercueils défilant devant elle. La première avait été fortement effrayée dans sa jeunesse, parce qu'un jour, une de ses amies avait trouvé plaisant de placer deux grenouilles dans son lit; la seconde avait été douloureusement émotionnée en voyant passer sous ses yeux le cercueil de son amant.

Comme on le voit, chez ces deux sujets, une vision réelle avait été le point de départ des hallucinations futures.

4e Observation : Cette observation est typique et démontre d'une façon très nette ce qui se passa chez Bernadette, lors de la première apparition, laquelle fut véritable et lors des apparitions subséquentes qui, au contraire, furent non réelles.

M. B... est un homme de cinquante ans, atteint de folie hystérique : des hallucinations de divers sens, mais surtout de la vue ont nécessité son internement.

Le jour même de son entrée, comme il se promène dans une galerie s'ouvrant sur la campagne par de larges baies, il s'arrête tout à coup devant le balustre de la troisième ouverture et attire notre attention sur un jardinier appuyé sur sa bêche qui se trouve à environ trois cents mètres du point où nous sommes. Le malade

(1) A. Pitres. *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme.* Doin, Paris, tome II, p. 36.

est troublé par cette apparition ; il prétend que c'est un ennemi qui est venu se planter là pour le narguer, l'espionner, ou faire pis. J'essaye en vain de lui persuader que c'est un brave ouvrier, que je connais, qui travaille dans ce jardin depuis longtemps, et qui certainement est incapable de vouloir lui faire du mal ; le malade ne croit pas un mot de ce que j'avance ; loin de se calmer, il fait des gestes menaçants à l'adresse de ce pauvre homme, vocifère des injures et des imprécations contre lui et finalement quitte la galerie et rentre dans sa chambre qu'il ne quitte plus ce jour-là.

L'impression de cette apparition est profonde et jusqu'au lendemain, le malade ne cesse de parler à tout le monde de cet ennemi imaginaire qu'il a vu déguisé en jardinier et appuyé sur une bêche.

Le lendemain lorsque M. B... m'aperçoit, il m'entraîne immédiatement contre le balustre de la troisième baie et me montre le même jardinier, appuyé sur son outil au même endroit que la veille. Mais, moi, je n'aperçois rien : l'ouvrier n'est plus là ; M. B... pourtant le voit par le fait d'une hallucination visuelle qui reproduit le tableau de la veille.

Devant mes dénégations, il prend à témoin les diverses personnes présentes et leur demande de dire s'ils ne voient pas comme lui le jardinier appuyé sur sa bêche, mais tous s'accordent à ne rien voir.

Or, chose curieuse, M. B... ne voit l'apparition que lorsqu'il est placé à la même baie où il a vu l'ouvrier la veille : si je le conduis aux autres baies de la galerie, il ne voit plus rien de semblable : la place est vide ; il faut qu'il revienne au premier point pour retrouver l'apparition.

Pendant un mois, M. B... lorsqu'il est devant le balustre de la troisième baie revoit son jardinier toujours dans la même situation et avec les mêmes vêtements, pantalon jaunâtre, chemise bleue, chapeau de paille, mais il est le seul à l'apercevoir, et il ne peut l'apercevoir que du même endroit. Lorsque M. B... se promène dans la galerie, on l'entend dire quelques mots de colère : « qu'est-ce que tu as à me regarder? va, je te retrouverai ! » et autres phrases analogues.

J'ai fait constater ce fait par un certain nombre de médecins d'Alger qui pourraient en témoigner.

Lorsque M. B.. voulut guérir; l'apparition se fit de jour en jour moins nette et un jour le jardinier appuyé sur sa bêche ne se retrouva plus.

Les Hallucinations chez Bernadette. — On trouvera dans les livres d'aliénation mentale beaucoup d'autres faits analogues : ceux relatés ci-dessus suffisent amplement pour qu'on se rende compte, par analogie de ce qui se passa chez Bernadette.

Chez elle, un fait réel au début, l'Apparition de Mme X... dans la grotte, se reproduisit le lendemain et les jours suivants, sous forme d'une image non réelle, sous forme d'une hallucination.

Cette image vraie d'une dame habillée de blanc s'est peinte sur une des couches optiques du cerveau de Bernadette, comme sur le verre d'une plaque de photographie ; cette image, s'est reproduite en hallucinations le lendemain et les jours suivants, lorsque l'enfant est revenue prier devant la grotte, comme l'image gravée sur la plaque du photographe peut se reproduire à plusieurs reprises sur le papier préparé. Bernadette a tiré quinze épreuves de sa vision, de même que l'artiste tire

quinze épreuves de la personne qui a posé devant son appareil.

Comme, dans les hallucinations des hystériques, la reproduction des personnes ou des choses a lieu avec une telle netteté qu'elle donne l'illusion de la réalité, il arrivera que Bernadette croira fermement avoir la Sainte Vierge devant les yeux et imposera à la foule sa conviction.

VII

L'Aura

On peut nous faire l'objection, suivante : Pourquoi les hallucinations de Bernadette se sont-elles produites seulement dans la grotte de Massabielle et non ailleurs ?

Nous répondrons à l'objection en expliquant ce qu'est l'*Aura*.

L'Aura est un trouble tantôt moteur, tantôt sensitif, tantôt psychique perçu par le malade immédiatement avant une attaque d'épilepsie ou une crise d'hystérie : Si l'Aura est moteur, le malade percevra, par exemple, une contracture à un doigt; sensitif, il éprouvera soit une douleur, soit une sensation de froid ou de chaud en un point quelconque du corps; psychique, comme il intéresse Bernadette, il nous faut l'expliquer.

Pierre Janet, dans son livre sur l'hystérie, donne de cet aura psychique un curieux exemple : c'est le cas d'un individu dont la première crise était provoquée par la terreur d'un incendie et qui tombait en attaque convulsive dès qu'il voyait la flamme d'un foyer ou même une simple allumette prendre feu. Subitement il

revoyait la scène de l'incendie et reproduisait ce qu'il avait fait en premier lieu : Plein de terreur, il criait au secours, essayait de se sauver, puis tombait sans connaissance.

Pour Bernadette, lorsque le lendemain, elle retourna à la grotte, en se trouvant dans la même situation et en face du même décor naturel, son émotion de la veille se reproduisit sous forme d'aura psychique et l'image de la personne vue la première fois se reforma en une hallucination qui n'était que le reflet de Mme X...

Les jours suivants, par le même mécanisme, les Apparitions se renouvelèrent lors de ses visites à la Grotte et seulement lors de ses visites, car dans un autre milieu, l'aura psychique ne pouvant se produire, l'apparition hallucinatoire n'aurait pu se montrer.

VIII

L'Extase

Après les hallucinations et l'Aura ; il nous faut expliquer l'*Extase*. C'est le symptôme le plus important de la maladie de Bernardette ; c'est l'Extase qui va expliquer le Miracle.

Le mot *Extase* est employé en deux sens.

Dans le premier, il signifie un sentiment d'admiration poussé au maximun pour un objet quelconque ; on s'extasie devant un tableau d'un grand maître, en écoutant un éloquent discours, en présence d'un merveilleux panorama.

Le mot *Extase* a un autre sens, un sens médical : il désigne alors un symptôme hystérique, voisin du som-

nambulisme et de la catalepsie, mais avec des caractères propres qui le différencient de ceux-ci.

Les auteurs chrétiens prétendent que l'Extase est un degré de sainteté maximum, auquel seuls les saints ont le droit d'aspirer. Dans notre livre sur sainte Thérèse, nous avons raconté que cette sainte place l'extase dans les Oraisons supérieures, et les recommande à ses carmélites comme un des plus hauts degrés de piété (1).

C'est une profonde erreur, l'Extase est chose profane; c'est un symptôme d'une maladie véritable; n'est pas extatique qui veut, et le plus grand saint du monde ne peut entrer en état d'extase malgré tout son désir, s'il n'est préalablement atteint de l'affection que nous nommons hystérose; s'il n'est en un mot hystérique.

Par contre, tous les hystériques, les plus vicieux comme les plus saints, peuvent jouir de l'extase à un moment donné.

Quelques écrivains, surtout ceux du XVIIIe siècle, n'ont voulu voir dans les phénomèmes constitutifs de l'extase qu'un amas de fourberie, de fraudes et de mensonges, exploité par quelques fripons, les uns de bas étage, les autres de haut vol. Ils se sont trompés!

L'extase est un fait indéniable comme tous les faits. Il faut l'accepter tel quel, sauf à l'étudier et à l'expliquer. Les auteurs ecclésiastiques, ceux mêmes de nos jours, dans l'impuissance de nier certains cas d'extase survenus dans des sectes hérétiques ou infidèles, se sont tirés d'affaire en faisant deux catégories d'extatiques. Ils rapportent à l'intervention de Dieu les cas observés dans l'Eglise catholique, ceux, par exemple, de

(1) L'*Hystérie de sainte Thérèse*, chez Alcan (Paris), et le *Progrès médical*.

saint François d'Assise de sainte Thérèse, et de Bernadette, mais par contre, ils attribuent au Diable les extases des sybilles grecques et romaines, celles des chrétiens schismatiques, celles des protestants, celles des Fakirs de l'Inde, des adeptes de Mesmer et de Cagliostro, etc., etc.

C'est en extase qu'était la Sybille de Delphes, lorsque, placée sur le trépied sacré, elle voyait le Dieu et prononçait les mots incohérents que le grand prêtre traduisait en prophéties. Les philosophes d'Athènes, Platon entre autres, admettaient l'extase dans leur théorie, et l'Ecole d'Alexandrie la considérait comme le fond de son dogme. (1)

Mais la science est venue, et miracles et théories extatiques se sont effondrés, sapés par elle à leur base.

Qu'est-ce que l'Extase ?

L'Extase est une des formes de l'hystérose ayant les caractères suivants : Après avoir éprouvé un aura, ou même sans préliminaire bien appréciable, le sujet cesse de parler et demeure immobile, il se trouve tout à coup séparé du reste du monde par l'interruption des sensations qui n'arrivent plus au cerveau ou bien n'y arrivent, comme dans le sommeil, qu'avec lenteur et atténuées ; les yeux tantôt grands ouverts, tantôt mi-clos sont à peine sensibles au contact d'un corps étranger ; les oreilles ne paraissent pas entendre, et le tact est dans un état tel qu'une piqûre ne produit pas de mouvement réflexe.

Pendant ce temps, le malade aperçoit une image merveilleuse qui le met dans un état de bonheur et de ravis-

(1) *Dictionnaire de Larousse*, article extase.

sement inexprimable : Son âme s'élevant au-dessus de sa condition ordinaire, participe à des félicités supérieures, à des jouissances inénarrables.

L'objet qui leur donne cet idéal bonheur varie beaucoup : le philosophe grec Plotin, un extatique, dirigeait toutes ses pensées vers un Dieu inconnu auquel il s'unissait dans d'ineffables joies ; les saints voient la Vierge, voient le Christ, voient le Sacré-Cœur ; le fakir se délecte dans Bouddha. D'autres ont comme visions des personnes ou des choses matérielles sans que le ravissement soit moindre : une de nos malades voit en extase son ancien amant, chose profane s'il en fût.

Mais répétons-le et insistons sur ce point : toujours la vision, quel qu'en soit l'objet, s'accompagne d'un bonheur inexprimable ; c'est cette jouissance qui fait que les extatiques sont si désireux d'entrer dans la crise et la recherchent vivement. Bernadette en avait un tel désir que lorsque le moment approchait, malgré les défenses de ses parents et malgré tous les obstacles, elle volait plutôt qu'elle ne courait vers la grotte où elle savait devoir jouir de joies ineffables.

La physionomie exprime l'étonnement, l'admiration, la béatitude : parfois le malade parle, esquisse un geste, une attitude en rapport avec l'hallucination dont il subit l'empire, mais le plus souvent il reste dans une immobilité complète.

L'attention portée sur l'objet de son ravissement est tellement fixe que rien de ce qui se passe autour de lui ne peut l'en détourner.

Dans la seconde partie de la période, les larmes coulent avec abondance, et il y a souvent émission involontaire d'urine.

Enfin, chose curieuse, il semble que ces crises nerveuses doivent s'accompagner d'un peu de fièvre, et que le pouls doit battre plus fort sous l'influence d'une vive émotion, il n'en est rien. Dans l'extase comme dans les autres manifestations hystériques le pouls reste normal, si même il ne diminue pas de fréquence.

Le sujet se réveille lentement, pousse un soupir, et parait faire un effort sur lui-même pour rependre ses esprits.

L'*Extase chez sainte Thérèse.* — Sainte Thérèse, dans un de ses livres, décrit sous le nom d'oraison d'extase ce symptôme hystérique : sa description saisissante est absolument conforme à celle donnée dans nos livres de médecine : la voici :

« On n'a plus alors de sensations distinctes : on jouit complètement d'un bien où sont renfermés tous les autres biens. Les facultés et les sens sont si occupés de cette joie qu'ils ne font attention à rien ni à l'intérieur ni à l'extérieur. L'âme se sent en un instant tombée en une espèce de défaillance et de pâmoison avec un contentement et une douceur inexprimables ; les forces s'en vont : on peut à grand'peine remuer les mains. Les yeux se ferment malgré soi, ou, s'ils restent ouverts, on ne peut s'en servir. Si l'oreille entend, ce sont des bruits confus et non des mots et des phrases. La durée de la suspension des puissances de l'âme ne dépasse jamais une demi-heure. L'âme est tout attendrie ; il semble qu'on voudrait se distiller en larmes non de douleur mais de joie. Il m'est arrivé quelquefois au sortir de cette oraison de ne savoir si c'était un songe ou une réalité, mais en me voyant trempée de larmes qui coulaient sans peine et d'une vitesse qu'il semblait que

ce fut une rosée céleste, je voyais que ce n'était pas un rêve. »

On ne saurait mieux dire : Thérèse a admirablement décrit, trois siècles avant l'école de la Salpêtrière, la crise d'Extase, mais cette sainte a tort de donner cette extase comme un modèle de prières et surtout d'inviter ses compagnes du Carmel à parvenir à ce degré dangereux de perfection.

L'*Extase hypnotique*. — Dans ses dernières années, les travaux sur l'hypnotisme ont éclairé d'une singulière manière le symptôme d'Extase, symptôme assez rare autrefois pour qu'il ne fût pas donné à tous les médecins de l'observer, mais qu'on peut aujourd'hui faire naître à volonté et étudier facilement chez des sujets endormis.

En effet, on peut à certains hypnotisés donner l'extase comme on peut leur donner la catalepsie, comme on peut leur donner des hallucinations.

Voici le tableau d'un extatique hypnotisé tiré d'un livre sur le magnétisme : « La personne prend subitement une physionomie toute particulière : elle devient belle, belle d'une beauté qu'on ne peut exprimer : son air est inspiré, sa figure est resplendissante d'une joie intérieure. Elle semble vouloir s'élancer dans l'immensité ; ses pieds touchent à peine la terre ; il sort de ses lèvres des mots entrecoupés ; elle voit des flots de lumière qui l'inondent ; elle entend des flots d'harmonie qui la ravissent ; la divinité lui apparaît dans toute sa splendeur. »

Ce tableau peut s'appliquer mot pour mot à Bernadette, car ce n'est pas autrement que nous parlent d'elle ses biographes, en racontant les crises d'extase de la

grotte de Massabielle. Bien plus, comme par le fait de son hystérose, la petite croyante était éminemment hypnotisable, on aurait pu lui donner à volonté des crises d'extase avec la vision d'un personnage autre que la Vierge Marie.

IX

Les fausses Apparitions

Le lecteur connaît maintenant les hallucinations et l'extase hystériques, il lui sera donc facile de démêler la maladie dans les actes de Bernadette, pendant les quatorze visites qu'elle fit à la Grotte après la première Apparition.

Il serait fastidieux de les raconter une à une, car elles se passèrent d'une façon presque identique et en décrivant l'une d'elles nous les décrivons toutes: *ab uno disce omnes ;* certains faits particuliers à quelques apparitions seront étudiés dans l'intervalle.

Bernadette arrivait à la Grotte sous l'influence d'une vive impulsion : elle s'agenouillait à l'entrée, l'œil attentif vers l'ouverture du rocher. Alors, nous l'avons dit déjà, sous l'influence de l'aura psychique, la première apparition, celle de Mme X... se reproduisait sous forme d'une hallucination.

Comme on lui avait persuadé qu'elle était en présence de la Vierge Marie, elle croyait fermement la voir en réalité : aussi lui faisait-elle des inclinations gracieuses et lui adressait-elle de temps en temps quelques mots : une fois elle la montrait d'un geste au public, une fois elle l'aspergeait d'eau bénite ; il lui était arrivé de mon-

ter et de descendre la grotte à genoux, croyant lui obéir. Ces faits se passaient toujours pendant la première période de la crise, la période hallucinatoire. Après quelques minutes, Bernadette se mettait à genoux, faisait des signes de croix et prenait son chapelet.

C'est alors que la seconde période, la période d'extase commençait. Après un petit nombre d'*ave maria*, l'enfant se transformait tout à coup : il y avait passage de la vie habituelle à une autre vie, comme on passe de l'état de veille à l'état de sommeil.

Bernadette devenait immobile, notez cette immobilité que nous allons constater à chaque page des auteurs catholiques ; les lèvres cessaient de remuer et on entendait sortir du fond de son gosier des petits sons argentins à peine sensibles, contracture de la glotte ou boule hystérique.

Le monde extérieur n'existait plus pour elle ; les yeux ouverts ne voyaient plus, au point qu'on pouvait s'interposer entre elle et son hallucination sans qu'elle s'en doutât ; ses oreilles entendaient des bruits confus sans distinguer des sons ; sa peau devenue insensible ne percevait plus la douleur lorsque la flamme d'un cierge venait lécher ses doigts.

Sa figure prenait l'expression d'un bonheur indicible et une admiration pleine de délices se voyait dans ses yeux grands ouverts tandis que la bouche béate exprimait le ravissement. Elle devenait belle à ce point qu'il semblait qu'il y eut transfiguration de tout son être.

Pendant quelques minutes Bernadette concentrait son attention sur sa blanche vision au point qu'elle restait séparée entièrement du monde extérieur.

A la fin de la période, sans que l'expression heureuse

du visage ait changé, on voyait de grosses larmes emplir ses yeux et couler sur ses vêtements.

Bernadette alors poussait un long soupir et se réveillait : la crise qui durait depuis plus d'un quart d'heure était terminée ; elle se levait et sans s'inquiéter de la foule qui l'entourait et qui attendait autre chose, elle retournait au logis parternel. Mais sa mémoire non abolie pendant la crise, gardait très exactement dans ses replis les moindres particularités de ses visions, si bien qu'elle a pu sa vie durant, les raconter toujours de la même façon, sans jamais se contredire.

Telle est la manière dont l'extase se produisit chez Bernadette pendant quatorze apparitions successives.

X

Preuves de l'Extase

Or, cette crise d'extase est le nœud de la question, car c'est elle qui fit croire à la foule émerveillée d'un pareil état que la petite voyante était en présence de la Sainte Vierge. Or, prouver que Bernadette était une extatique ordinaire, une extatique hystérique, une extatique selon la formule scientifique, c'est prouver en même temps qu'il n'y avait rien de réel dans ses visions, c'est prouver qu'une grossière erreur a servi de fondement au nouveau culte.

Comme notre affirmation pourrait paraître insuffisante à quelques-uns de nos lecteurs, c'est dans les récits des auteurs catholiques dont nous avons parlé au début, l'abbé Fourcade, Mgr de Ségur et M. Henri Lasserre, auteurs dont on ne peut suspecter le témoignage, que

nous chercherons et que nous trouverons la confirmation des manifestations de la maladie hystérique de Bernadette.

Qu'on nous excuse de nous répéter parfois et surtout de faire des citations un peu longues, mais pour emporter la conviction de ceux qui nous lisent, il le fallait, dussions-nous être ennuyeux.

Commençons nos citations : celles que nous allons faire ont pour effet de prouver les hallucinations et l'extase chez Bernadette et aussi de montrer que l'Extase survenait toujours en second lieu, après les hallucinations, suivant une marche classique.

M. Henri Lasserre d'abord (1) : « L'enfant vient, « s'agenouille et se met à prier ; après quelques minutes, « l'Extase commence, on voit son front s'illuminer et « devenir rayonnant ; tous ses traits montaient, mon- « taient comme dans une région supérieure, comme « dans un pays de gloire exprimant des sentiments et « des choses qui ne sont point d'ici-bas. La bouche « entr'ouverte était béate d'admiration et paraissait « aspirer le ciel. Les yeux fixes et bien heureux con- « templaient une beauté invisible qu'aucun autre « regard n'apercevait... Cette pauvre petite paysanne « si vulgaire en l'état habituel semblait ne plus appar- « tenir à la terre (2). »

L'abbé Fourcade décrit mieux encore les deux périodes de la crise, l'hallucinatoire et l'extatique : « Ne la voyez- « vous pas, répétait Bernadette, d'un son de voix lan- « goureux : elle vous regarde ; elle vous sourit, main- « tenant elle tourne la tête? Bernadette se tut, s'age-

(1) LASSERRE : *Notre-Dame de Lourdes*, p. 64.

(2) L'abbé FOURCADE : *Petite histoire de Lourdes*, chap. III.

« nouilla, fit un signe de croix *et entra dans l'Immobi-*
« *lité.* Ses compagnes remarquèrent la transformation
« de son visage pendant qu'elle priait. »

Plus loin le père Fourcade se demande, ignorant des phases de la maladie, pourquoi l'extase ne commence qu'après certaines prières et après la récitation du chapelet, sans se douter qu'il nous donne par cette constatation la preuve que l'état de Bernadette était bien le résultat d'une crise nerveuse naturelle et non un fait surnaturel. Il fallait, l'abbé Fourcade le constate, qu'il y eût aura psychique, pour que l'enfant tombât en extase.

De même que Charcot en donnant à un sujet hypnotisé l'attitude de la prière, les mains jointes, à genoux, les yeux au ciel, mettait son sujet dans une crise d'extase; de même il fallait que Bernadette fût à genoux, en prières et donnât à ses yeux, à son visage, et à tout son corps l'attitude de l'adoration, pour que la crise extatique se produisit et c'est toujours ainsi que les choses se passèrent pendant les quatorze apparitions successives.

Citons encore (1) : « Le dimanche 14 février, l'on
« arriva à la grotte : rien ne se montrait : « Mettons-
« nous à genoux, dit Bernadette, et disons le chapelet. »
« La sainte prière venait à peine de commencer que le
« visage de la petite amie de la Sainte Vierge s'éclaire
« tout à coup, et s'illumine de joie : ses yeux se fixent
« sur l'excavation de la grotte, avec une expression
« indicible de bonheur... Vous ne la voyez pas? elle
« est là ! elle vous regarde... elle sourit. Maintenant
« elle tourne la tête. Voyez ses pieds... sa ceinture vole...

(1) Mgr de Ségur : *Les merveilles de Lourdes*, pp. 27 et 28.

« Voyez, elle a le chapelet roulé autour de son bras...
« Oh ! elle est si belle !... A présent elle prend son cha-
« pelet; elle se signe... » Puis après la période de l'hallucination vient la période d'extase : « Bernadette
« se remit donc à genoux, fit un grand signe de croix,
« *entra dans l'Immobilité*... à genoux, les mains jointes,
« le chapelet entre les doigts, le corps tendu comme si
« une force d'en haut la tirait : pâle, les lèvres décolo-
« rées, les yeux élevés et fixes, elle restait comme une
« statue de sainte en extase ; des larmes détachées et
« brillantes roulaient parmi ses sourires. »

Dans un autre chapitre nous lisons ceci : « Bernadette prend son rosaire et commence à le réciter. » Dès que l'apparition a lieu la jeune fille est absorbée : « *elle n'a plus le sentiment de ce qui se passe autour d'elle* et son visage rayonnant d'une indicible joie semble attester qu'elle est en communion avec un être surnaturel. »

Un rédacteur du *Lavedan*, journal de Lourdes contraire à l'apparition, décrit ainsi ce qu'il a vu : « La
« jeune fille va chaque matin prier à l'entrée de la Grotte,
« un cierge à la main, escortée de plus de 900 per-
« sonnes. Là, on la voit passer du plus grand recueille-
« ment à un doux sourire *et tomber ensuite dans un état*
« *extatique des plus prononcés ;* des larmes s'échappent
« de ses yeux immobiles qui restent constamment fixés
« sur l'endroit de la grotte où elle croit voir la Sainte
« Vierge. » (1)

On ne saurait mieux constater l'extase.

Comme on le voit, amis et ennemis de la Grotte sont d'accord sur ce point : Après une période mouvementée

(1) M. Henri LASSERRE : *Les miracles de Lourdes*, p. 49.

accompagnée d'hallucinations, survient une période d'immobilité avec extase.

Donc chez Bernadette l'extase existe, elle existe avec ses six principaux caractères ; nous allons en chercher les preuves dans les meilleurs auteurs chrétiens.

1° Bernadette a-t-elle la perte plus ou moins complète de la perception du monde extérieur par l'abolition des sensations, de la vue, de l'ouïe et du toucher ?

Oui, il y a chez elle obnubilation des sensations :

Que lisons-nous à ce sujet dans les livres précités ? Un jour le commissaire de police et un gendarme vinrent à la grotte se rendre compte, *de visu*, de ce qui se passait pendant l'extase, ils eurent l'idée de se placer devant Bernadette, s'interposant entre elle et sa vision. L'enfant ne les vit pas, ne s'aperçut pas de leur présence et resta plongée dans son extase, continuant, à travers les deux corps très matériels des deux fonctionnaires, de jouir de la vue de la Vierge ; rien d'étonnant à cela puisque l'image existait, non dans la grotte, mais dans le cerveau de la visionnaire.

Pour l'obnubilation du toucher, rappelons le fait qu'un jour la flamme du cierge qu'elle tenait à la main lui brûla les doigts sans qu'elle manifestât le moindre signe de douleur. M. Henri Lasserre et Mgr de Ségur crient au miracle à ce sujet : ils ont tort ; l'insensibilité est de règle : l'analgésie des hystériques est étudiée et décrite dans tous nos livres d'aliénation mentale. Ce qui eût été miracle, c'est que la flamme du cierge n'ait pas produit sur la main de l'enfant une brûlure au premier ou au deuxième degré ; de ceci on ne parle pas, c'eût été intéressant de le savoir ; dans leurs crises, le fait est fréquent, des épileptiques ou des hystériques tombent

dans le feu et se font d'horribles plaies sans se réveiller; la douleur n'existe pas chez eux dans ces moments.

2° Bernadette présente-t-elle la concentration de l'attention sur un seul objet? Cet excès d'attention nous l'avons noté pendant les crises de Marie Alacoque et celles de sainte Thérèse. Nous l'avons vu chez les hypnotisés; il existe aussi chez Bernadette. « L'enfant, dit « M. Henri Lasserre, était complètement absorbée; « toutes les puissances de son être appartenaient à la « vision: rien de ce qui se passait autour d'elle *n'en* « *pouvait détacher son attention.* » (1)

3° Bernadette présente-t-elle la transfiguration, c'est-à-dire une transformation de l'expression habituelle de la face et de l'attitude du corps, figure illuminée d'un rayon de bonheur indicible, membres immobilisés dans une position une fois prise?

Les extatiques pendant leurs crises changent de physionomie à ce point que les figures les plus insignifiantes, sous l'influence de l'exaltation et du bonheur prennent une beauté angélique.

Bernadette n'y manquera pas.

Un témoin, M. Estrade, receveur des contributions directes à Lourdes, a constaté le fait: « subitement et « complètement transfigurée, nous dit-il, Bernadette « n'était plus Bernadette; c'était un ange du ciel plongé « dans des ravissements inénarrables: elle n'avait plus « le même visage: une autre intelligence, un autre air, « j'allais dire une autre âme se voyait: elle ouvrait de « grands yeux, des yeux béants et presque immobiles. « Elle souriait à cet être invisible et cela donnait bien « l'idée de l'extase et de la béatitude. Elle écoutait avec

(1) Henri LESSERRE, p. 67.

« l'expression de l'adoration la plus absolue, mêlée à « un amour sans limites et au plus doux des ravisse- « ments ; j'observais que par instant elle ne respirait « plus. » (1)

Dans un autre passage : « La mère, comme tous les assistants, vit le petit visage, si chétif dans l'état naturel, s'illuminer tout à coup et se transfigurer : son front rayonnait ; tous ses traits semblaient s'élever et prendre je ne sais quoi de céleste. » (2)

M. Henri Lasserre écrit : « Le visage de la voyante « devient tout à coup si clair, si transfiguré, si éclatant, « si imprégné de rayons divins, que le reflet mer- « veilleux que nous apercevons nous donne la pleine « assurance du centre lumineux que nous n'apercevons « pas... ce que contemple Bernadette ravie, ce qui « rayonne sur ces traits en extase. » (3)

4° Bernadette a-t-elle le pouls hystérique, c'est-à-dire le pouls normal sans augmentation de force ni de fréquence ?

Un médecin de Lourdes, le Dr Dauzon, va nous documenter à cet égard ; ce docteur avait voulu se rendre compte, *de visu*, de ce qui se passait à la Grotte, mais comme il ne connaissait de l'hystérie que la crise convulsive et la catalepsie, en ne rencontrant pas ces deux manifestations, il en conclut, bien à tort, que Bernadette n'était pas hystérique : il ignorait les autres symptômes de la grande névrose, les hallucinations et l'extase.

Par contre, il fit une découverte qui nous est précieuse ; il trouva un fait nouveau qui appuie notre thèse ; loin de

(1) (2) De Ségur : *Les merveilles de Lourdes*, pp. 36 et 107.
(3) Henri Lasserre : *Notre-Dame de Lourdes*, p. 67.

la combattre, ce fait nouveau c'est le pouls hystérique. Citons : Le Dr Dauzon prit le bras de Bernadette, il était flexible et parfaitement souple; il lui tâta le pouls, les pulsations étaient tranquilles, régulières, tout à fait normales et ne marquaient aucun symptôme d'une maladie quelconque. » Or ce pouls normal, sans une pulsation de plus qu'à l'ordinaire, dans les crises d'extase ou autres, c'est le pouls caractéristique de l'hystérie.

Si le Dr Dauzon s'était servit du thermomètre pour mesurer l'augmentation de température à ce moment, il eût été étonné de lui voir marquer 37° environ. (1)

Or chez Bernadette si le pouls reste normal, si la température ne s'élève pas, malgré la vive émotion qu'elle éprouve au moment des Apparitions, c'est une preuve nouvelle qu'elle est atteinte d'hystérose. Mgr de Ségur ajoute que son pouls normal, c'est la science renversée; nous craignons bien que ce soit le miracle, plutôt que la science, qui soit renversé.

5° L'accès se termine-t-il par émission de larmes?

Les larmes abondantes, dans le second quart d'heure de l'extase, sont un des symptômes de la névrose qui ne manque jamais. Or les rencontrer chez Bernadette, c'est une preuve que son extase, bien qu'à forme religieuse, n'était qu'un cas ordinaire d'extase hystérique. C'est aussi une preuve, malgré les dires contraires des

(1) Au sujet de la température chez les hystériques, je dois dire que j'ai observé une malade de ce genre atteinte de manie aiguë qui fait exception à la règle : Elle produisait une chaleur telle, que plongée dans un bain à 29°, elle en élevait la température à 32° au bout de deux heures d'immersion, en sorte qu'au lieu de réchauffer le bain comme d'ordinaire, il fallait au contraire le refroidir pour le ramener à la température voulue. Il ne faut pas s'étonner du fait, car tout arrive chez les névrosés. (Note de l'auteur).

auteurs chrétiens, qu'il n'y a pas une extase religieuse différente des extases purement médicales.

Pour expliquer ces larmes qui le gênent, M. Henri Lasserre, qui plaide avec beaucoup d'habileté pour le miracle, raconte dans un endroit de son livre que Bernadette pleurait parce qu'elle voyait la figure de la Vierge attristée au sujet des pauvres pécheurs. Mais, lui-même, dans d'autres endroits, et tous les autres témoins du fait ont soin de nous dire, au contraire, que ces grosses larmes coulaient des yeux de Bernadette, en même temps qu'un sourire de béatitude errait sur ses lèvres.

Nous pouvons citer de nombreux textes à ce sujet :

« Et les assistants virent deux grosses larmes couler sur les joues de Bernadette dont les yeux fixes restaient grands ouverts. » (1)

« De temps en temps deux larmes tombaient de ces paupières toujours immobiles et roulaient comme deux gouttes de rosée. »

« Enfin, après cette longue extase toute en sourires et en *larmes heureuses.* »

« Elle restait là, comme une statue de sainte en extase, *des larmes détachées et brillantes roulaient parmi les sourires.* » (2)

« Des larmes s'échappent de ces yeux, immobiles, « fixés sur l'endroit de la grotte où elle croit voir la « Sainte Vierge », écrit le rédacteur du *Lavedan.*

Enfin rapprochons ces larmes de celles de sainte Thérèse en extase qui coulaient « avec une force et une « vitesse telles qu'il semblait que ce fût un nuage de « pluie qui crevait ».

(1) Mgr DE SÉGUR, page 38 et page 52.
(2) Mgr DE SÉGUR, page 29.

C'est ce contraste extraordinaire, de la bouche qui rit pendant que les yeux pleurent, qui forme un des caractères des plus curieux de l'extase et qui, à lui seul, pourrait prouver la nature non divine de cet état.

Rappelons pour mémoire l'émission involontaire d'urine dont on ne parle pas et pour cause, mais qui devait exister chez Bernadette comme chez les autres extatiques ; fait scientifique, on aurait tort de s'en offusquer.

6° La durée de l'Extase chez Bernadette est-elle d'un quart d'heure à une demi-heure ?

Nos livres de médecine donnent en effet cette période de temps comme limite extrême de la durée de la crise ; sainte Thérèse déclare formellement, d'après sa propre expérience, que le temps de ces pertes de l'âme ne dépasse jamais une demi-heure.

Les biographes de la petite voyante confirment le fait dans plusieurs endroits. M. Henri Lasserre prétend qu'un jour cet état surhumain dura au moins une heure : peut-être n'a-t-il pas mesuré la période, montre en main, peut-être aussi a-t-il relaté le fait d'après un témoin enclin à grosssir les choses ? Pour une autre crise du reste, il déclare qu'elle fut d'un quart d'heure.

En somme, puisque les crises d'extase ne dépassent jamais une demi-heure, il est probable que celles de Bernadette suivirent la loi commune.

Résumons :

Nous avons trouvé chez Bernadette les six principaux caractères de l'extase signalés dans nos livres de médecine : 1° l'obnubilation des sensations ; 2° la concentration de l'attention ; 3° la transfiguration de la physionomie ; 4° le pouls hystérique ; 5° l'émission des larmes ;

6° la durée normale de la crise ; nous sommes donc en droit de tirer une conclusion de ces faits et de dire que Bernadette était une extatique hystérique ordinaire et non une voyante douée par miracle du don de vivre une demi-heure par jour avec la Vierge Marie.

XI

Extase chez des Profanes

Nous pensons intéresser nos lecteurs en donnant ici quelques observations d'extase non religieuse, la première, de même nature que celle de Bernadette, c'est-à-dire avec hallucination de la vue, les autres de nature érotique, c'est-à-dire avec hallucination du sens génital ; ces dernières sont si fréquentes chez les exatiques que bien qu'elles n'àient pas été signalées chez Bernadette elles ne sortent pas du cadre de cette étude.

Extase du 5e acte de Faust. — Dans la première observation, il s'agit d'un prêtre, professeur de mathématiques dans un collège ; ce savant, très versé également dans les sciences mécaniques qu'il cultivait par goût, était atteint d'hystérose grave depuis quelques mois.

Rentré dans sa famille, pour cause de santé, il se laissa conduire un jour au théâtre par un parent désireux de le distraire : on jouait l'opéra de *Faust ;* au dernier acte, à la scène des « Anges purs et radieux » si étincelante de lumière et si bien adaptée à ses idées religieuses, il sortit de la réserve habituelle à son caractère, et montra une certaine excitation qui, s'augmenta les heures suivantes, et obligea sa famille à le conduire dans une maison de santé. Or il arriva, le lendemain

matin, qu'étant couché dans son lit, la face tournée vers la fenêtre qui regardait l'Orient, lorsque le soleil émergea de l'horizon et l'inonda de lumière, M. l'abbé X... eut une hallucination; les rayons éclatants de l'astre provoquèrent un aura qui lui remémora la réprésentation de la dernière scène de l'opéra, et dans le cadre de la fenêtre, il vit se reproduire le tableau des Anges purs et radieux, tableau qui l'avait si fort impressionné la veille; les séraphins s'élevaient lentement au ciel, emportant Marguerite toute blanche et l'Archange Michel montait aussi, menaçant le démon de son épée flamboyante.

Pendant quelques minutes, M. l'abbé X... manifesta extérieurement sa joie d'une telle vision, puis, tout à coup il tomba en extase avec tous les symptômes habituels de cette crise.

Les jours suivants, chaque matin au lever du soleil, la même hallucination suivie d'extase se reproduisit : Nous fûmes plusieurs fois témoin de la chose et nous entendions alors M. l'abbé X... raconter la merveilleuse apparition, plus belle qu'à l'Opéra, dont la vue lui procurait une jouissance ultra-terrestre. Comme il était très savant mécanicien, il voulut un jour se rendre compte des machinations nécessaires pour obtenir un tableau si compliqué dans l'encadrement d'une fenêtre; lorsqu'il eut fait son calcul et établi ses comptes, il fut effrayé de la somme d'argent employée par nous, disait-il, pour arriver à un pareil résultat; il nous demanda de bien vouloir suspendre les représentations, malgré le plaisir inouï qu'il en ressentait, son état de fortune ne lui permettant pas d'en rembourser les frais. On le voit, comme Bernadette, M. l'abbé X... n'avait aucun doute sur la réalité de sa vision.

Extase érotique d'une dévote. — Voici une autre observation d'extase, mais de nature érotique, c'est-à-dire avec hallucination des organes génitaux :

Une jeune fille très bigote, atteinte d'hystérose ignorée, en suivant avec assiduité les exercices religieux de sa paroisse, se prit un jour d'un bel amour pour son curé. Celui-ci, homme d'une grande dignité de manière, d'une réputation de haute moralité, d'un âge assez avancé pour ne plus faire parler de lui, n'avait jamais dit une parole, jamais fait un geste, jamais lancé un regard pouvant faire croire à Mlle V... qu'il avait pour elle quelques sentiments particuliers. Or il arriva qu'une nuit, raconte celle-ci, elle vit en rêve son cher pasteur entrer dans sa chambre, s'étendre à ses côtés et lui procurer des délices inénarrables. Ce rêve fit une impression extraordinaire sur son cerveau déjà touché par la maladie et fut, les jours suivants, le point de départ d'hallucinations reproduisant la scène de son rêve, suivies d'une période d'extase très bien caractérisée que souvent il nous fut donné de constater. Il est arrivé parfois que la crise s'est produite à la chapelle lorsqu'un prêtre vêtu des ornements sacrés lui rappelait son curé. Après une période d'hallucinations, elle devenait immobile si elle était assise, s'effondrait à terre si elle était à genoux ou debout, restait sans connaissance étendue sur le sol, n'ayant ni contracture, ni convulsions, mais insensible aux piqûres d'épingle et montrant une physionomie transfigurée par la jouissance d'un bonheur immense. Elle se réveillait dans les larmes et le bas du corps mouillé par l'émission d'urine ; au bout de vingt minutes environ elle reprenait son livre de messe et continuait ses prières comme si rien d'anormal ne s'était passé.

Un jour Mlle V... se demanda pourquoi vivant la nuit avec son curé, il n'en serait de même le jour. Elle se rendit chez lui et lui proposa de la prendre complètement au presbytère. Le pauvre prêtre ahuri d'une pareille révélation eut peine à se débarrasser d'elle et, les jours suivants, eut à soutenir un siège en règle contre son ouaille qui, ne comprenant pas cette résistance, persévérait dans ses revendications. Elle jouissait de trop de bonheur pour lâcher sa proie amoureuse et aussi pour garder le secret des visites nocturnes. Dans la ville le scandale fut énorme: comme Mlle V... paraissait avoir toute sa raison, on était disposé à croire qu'elle disait vrai. Il se forma parmi les dévotes mêmes, tout un clan qui prit fait et cause pour la malade contre le curé ; on regardait celui-ci avec des yeux méchants, on abandonnait ses sermons et son confessionnal, on le traitait de suppôt de Satan.

Excédé des assiduités de l'hystérique qui voulait faire de lui un saint François de Salles dont elle serait la sainte Chantal, autrement qu'au spirituel, écœuré des méchants propos tenus sur son compte par ses meilleures amies d'autrefois, le pauvre pasteur, victime comme tant d'autres des persécutions hystériques, donna un jour sa démission et alla chercher la tranquillité dans un couvent de Chartreux.

La maladie de Mlle V... s'exaspéra de ce départ et il fallut un jour l'enfermer dans une maison de santé; mais là encore pendant dix années, elle continua, chaque nuit, à recevoir la visite de son curé, bien qu'alors domicilié à Rome.

Comme on le voit, même chez les prêtres, même chez des personnes très dévotes, l'extase peut prendre une tournure essentiellement antireligieuse.

XII

De la Suggestion

Si on avait laissé Bernadette tranquille venir chaque jour à la grotte soit seule, soit accompagnée d'enfants comme elle, l'évolution de l'extase eût continuée sans changement : Arrivée ; — prière à genoux, — hallucinations, — extase, — retour à la maison.

Mais à partir de la 3[e] Apparition, il y eut quelque variante dans le développement des symptômes par le fait de la suggestion ; les hallucinations ne furent plus seulement oculaires, elles furent aussi auditives ; Bernadette eut des conversations avec sa vision : elle entendit des mots comme : pénitence, pénitence, pénitence ; on lui confia des secrets ; on lui ordonna de faire des creux dans la terre pour trouver une source, enfin on proclama le mot : Immaculée-Conception.

Pour comprendre ces faits, il faut se rappeler qu'ils se passaient en 1856, dix ans après la Salette qui alors battait son plein et arrivait à l'apogée de ses destinées. La Salette, sainte station dans les Alpes, presque oubliée aujourd'hui, faisait à cette époque autant de bruit que Lourdes en ce moment ; on en parlait partout : les curés dans les Eglises, les bonnes femmes dans les maisons, les images pieuses, les journaux religieux, les livres de dévotion racontaient au loin l'apparition de la Dame de la Salette à un petit berger et à une petite bergère des Alpes.

La Vierge leur avait demandé qu'on fit pénitence ; elle leur avait confié des secrets ; elle avait fait jaillir une source du rocher où elle était assise.

Or, il arriva que les personnes de l'entourage de Bernadette racontèrent à celle-ci l'histoire de la Salette dans tous ses détails : on insista sur certains faits ; on compara les deux apparitions; on fit ainsi sur elle de la suggestion.

Ces leçons entrèrent profondément dans le cerveau de Bernadette, et dans les apparitions nous voyons peu à peu cette suggestion se faire sentir : grâce à elle, les principaux événements de la Salette passent dans ceux de Lourdes ; à la Salette, la Vierge avait beaucoup insisté sur la pénitence qu'elle réclamait des pécheurs. A son tour, Bernadette, dans son hallucination du mercredi 24 février, entend la Vierge l'exhorter par trois fois à la pénitence : « pénitence, pénitence, pénitence. »

La Vierge de la Salette avait dit un secret à la petite bergère et un autre au petit berger : on persuada à Bernadette qu'elle aussi ne tarderait pas d'avoir la confidence d'un secret: Or, le mardi 23 février, la petite voyante entend la voix bien aimée de la Souveraine du Ciel : « Bernadette? — Me voici. — J'ai à vous dire un secret qui vous concerne seule : me promettez-vous de ne jamais le révéler à personne ? Je vous le promets. » Le lendemain, deuxième secret ; à la septième apparition, troisième et dernier secret.

Il faut croire que ces secrets n'avaient pas grande importance, car depuis lors on n'en parle plus et ces secrets venus du Ciel ne jouent aucun rôle dans la vie de Bernadette. *Nil admirari!*

C'est par l'effet de la suggestion que Bernadette creuse au fond de la grotte, dans la terre humide, le trou d'où sortira la source analogue à celle de la Salette. Des gens avaient reconnu l'existence de l'eau cachée à un

demi-mètre du sol et avaient parlé à Bernadette de la possibilité de faire jaillir au dehors une source rivale de celle des Alpes.

C'est par le même phénomène de suggestion que la Vierge de la Salette ayant des roses blanches sur les pieds, celle de Lourdes orne les siens de roses jaunes d'or.

C'est parce qu'en ce moment on élevait un temple magnifique sur la montagne de la Salette que la Vierge de Lourdes demande à Bernadette une église sur les roches de Massabielle.

Enfin, si vraiment, chose douteuse pour nous, le 25 mars, jour de l'Annonciation, lorsque déjà depuis quatre semaines le cycle des extases est terminé, il s'en produit une nouvelle, pendant laquelle le mot « *Immaculée-Conception* » est prononcé, ce fut par l'effet d'une suggestion intensive de quelque prêtre fanatique, qui croyait ainsi affirmer victorieusement le dogme de l'Immaculée-Conception, dogme si discuté à cette époque par l'élite intellectuelle de l'Episcopat et du Clergé de France.

Si nous avons émis un doute sur cette apparition, en voici la raison :

Cette vision, en effet, est isolée ; elle se produit longtemps après les autres, au moment où la maladie terminée, le système nerveux de l'enfant est revenu à son état normal. Elle arrive trop à propos pour les besoins de la cause ; on se rend compte que derrière Bernadette se tient un ultramontain qui lui soufle les mots qui vont vaincre la résistance des théologiens français. Ces paroles de la Vierge, « je suis l'Immaculée-Conception », dites en patois à un enfant ignorant du Dogme, dépassent

les bornes de la crédulité la plus aveugle et les attribuer à la Vierge, c'est donner à celle-ci des préoccupations de vanité terrestre par trop naïves.

Mais, même sans fourberie ni mensonges, les choses peuvent s'expliquer scientifiquement : une hallucination auditive produite chez un hystérique par l'effet d'une suggestion, c'est un fait connu qui n'a rien de merveilleux. On peut tout faire voir, tout faire entendre, tout faire sentir aux personnes atteintes d'hystérose, comme on le fait aux hypnotisés ordinaires. Il suffit de leur répéter à l'état de veille, d'une façon précise et autoritaire, ce qu'on veut qu'elles disent ou fassent pendant la crise, pour qu'elles obéissent à la suggestion. Si je dis à Bernadette sur qui j'ai de l'influence. Je le veux ; tu entendras ces mots : « je suis l'Immaculée-Conception », lorsqu'elle sera dans la grotte elle entendra une voix lui dire : « je suis l'Immaculée-Conception », mais si le lendemain je lui dis : « la voix te dira : l'Immaculée-Conception est une sottise », Bernadette entendra ces mêmes mots : « l'Immaculée-Conception est une sottise », répétés par hallucination.

XIII

Intervention des Autorités

Précisément à propos de suggestion, nous sommes amené à parler de l'intervention des autorités administratives et judiciaires de Lourdes et de Tarbes. A un certain moment, on voulut, pour arrêter le mouvement religieux extraordinaire qui se produisait, interrompre les visites de Bernadette à la grotte. Pendant

la quinzaine des visions la ville de Lourdes était littéralement bouleversée : les uns criaient à la superstition, d'autres parlaient de supercherie, d'autres de manœuvres frauduleuses ; rares étaient ceux qui soupçonnaient la maladie nerveuse ; mais toutes ces voix contraires étaient étouffées par les clameurs enthousiastes d'une multitude avide de merveilleux, venue de tous les coins du diocèse avec l'espoir que la Vierge leur donnerait un avant-goût du paradis en se montrant à tout le monde un beau matin.

Or un jour Bernadette fut amenée devant le commissaire de police pour rendre compte de sa conduite. Celui-ci après avoir l'avoir morigénée, tança vertement son père qui permettait un tel scandale. Puis le Procureur impérial s'en mêla et menaça de faire enfermer la petite voyante si l'effervescence de la foule ne se calmait pas. Plus tard enfin on fit clôturer la grotte au moyen d'une muraille en planches.

La Cour Impériale était alors à Biarritz : quelqu'un alla plaider la cause de Lourdes auprès de l'Impératrice Eugénie dont on connaissait les sentiments de bigoterie espagnole. Tout aussitôt, préfet, procureur, commissaire de police furent déplacés et laissèrent le champ libre aux organisateurs du nouveau culte.

Mais l'intervention du commissaire de police n'avait pas été sans résultat sur la marche de la maladie de Bernadette. L'effroi qu'elle avait éprouvé avait produit une suggestion contraire à l'hallucination ; aussi, lorsque le lendemain de sa comparution devant les autorités judiciaires, elle retourna en hésitant à la Grotte, rien ne se montra. La peur du commissaire fut plus forte que le désir de voir la Vierge. Il est probable que

si les Visions eussent été réelles, comme tant de gens le croyaient et le croient encore, l'Immaculée-Conception qui ne doit craindre ni préfet ni juge n'aurait pas hésité à paraître : C'était le cas ou jamais de se montrer. N'est-ce pas là une nouvelle preuve et très forte que toutes ces Apparitions n'étaient qu'hallucinations maladives.

XIV

La Grotte et la Source

Nous devrions terminer ici notre travail sur Bernadette, mais ne voulant rien laisser debout de Lourdes, nous avons pensé qu'il était nécessaire de donner quelques explications sur la Grotte et la Source qui jouèrent un si grand rôle autrefois et qui de nos jours encore sont le principal but de pèlerinage.

La Grotte. — La Grotte où se passèrent les événements que nous venons de raconter située à la base d'un rocher nommé Massabielle, surplombait alors un petit canal dérivé du Gave. Cette grotte ou plutôt cette excavation largement ouverte sur la rivière, présente actuellement quatre mètres de hauteur sur quatre mètres de profondeur et quinze mètres de largeur. La voûte forme une courbe qui en arrière et à gauche va rejoindre le sol, tandis que le côté droit est à peu près perpendiculaire. Sur ce côté se rencontre à deux mètres du sol actuel une niche où est placée la statue de l'Immaculée-Conception ; mais, au début, cette niche était de plein pied avec le sol de la grotte ; celle-ci était remplie aux trois quarts de débris de rochers, de sable et de terre

glaise, en sorte que, le premier jour, Bernadette put voir Mme X.... soit dans la cavité, soit dans la niche, sans que cette personne se soit hissée à deux mètres de hauteur pour se montrer.

La Source. — Au fond de la grotte, sous les deux mètres d'amoncellement existait une source qui, si elle n'avait pu se faire jour jusqu'à la surface, du moins dénotait sa présence en un point où l'eau sourdait goutte à goutte et où la terre était boueuse. Il y avait assez d'eau pour qu'une petite cressonnière dont les racines plongeaient dans la source ait pu pousser en cet endroit.

Mgr de Ségur et M. Henri Lasserre (2 et 3) peuvent être pris là en flagrant délit de mensonge, car pour faire croire à un miracle, ils prétendent que le fond de la grotte était parfaitement sec, sec comme le plancher d'un salon, sec d'une sécheresse torride : « C'était, dit l'un, une cavité vulgaire dans une roche dure et un sol partout desséché, sauf à l'extérieur et à l'ouest, quand, par un temps de pluie, le vent y faisait pénétrer une humidité fugitive. »

Or, au contraire, l'abbé Fourcade dans sa petite histoire et Mgr l'évêque de Tarbes dans son mandement constatent l'existence de cette source d'une façon péremptoire : « Le jeudi 18 février 1856 eut lieu la troi-
« sième apparition : quand Bernadette eut terminé sa
« prière, la Vierge lui ordonna d'aller boire à la fon-
« taine, de s'y laver et de manger une herbe qu'elle y
« trouverait. Elle obéit mais elle ne put arriver à cet
« endroit qu'en se tenant à genoux et courbée. Puis
« comment boire et comment se laver ? A peine, si *elle*
« *trouva quelques gouttes d'eau* ; c'est de la terre détrem-

« pée; elle gratte avec sa main, forme un petit creux,
« où se ramasse un peu d'eau, mais tellement bourbeuse
« que l'enfant a de la peine à l'avaler. Après avoir bu,
« elle mange une petite herbe, espèce de cresson qu'elle
« y trouve. »

Dans son mandement de 1862 relatif à la Grotte, Mgr de Tarbes parle de la source en ces termes : « L'enfant « obéit, mais elle ne trouva qu'*une terre détrempée.* « Aussitôt elle pratique de ses mains un petit trou qui « se remplit d'eau bourbeuse : elle boit, se lave et « mange une espèce de cresson qui était dans ce lieu. « Telle est en substance la narration que nous avons « recueillie de la bouche de Bernadette, en présence de « la commission réunie pour l'entendre une seconde « fois.

L'existence d'une source avant l'Apparition est donc un fait avéré : bien avant Bernadette l'eau suintait goutte à goutte au fond de la grotte; le terrain était boueux ; une petite cressonnière existait. Tels sont les trois faits qui prouvent qu'il suffisait de creuser quelque peu pour faire jaillir une source. On creusa.

Parmi les gens qui, dès la seconde Apparition, vinrent visiter la Grotte, il s'en trouva qui l'explorèrent en tous sens et se rendirent compte que ce suintement d'eau dénotait une source cachée dans les décombres, qu'un coup de pioche pouvait faire jaillir à l'extérieur.

Une source dans un lieu de pèlerinage est chose indispensable, et de la dernière importance : cela permet de donner des bains miraculeux ; cela permet surtout l'exportation au loin, avec gros bénéfices, de l'eau qui guérit.

La Salette qui, nous l'avons dit, battait son plein en

ce moment, faisait un commerce immense de son eau et des petits morceaux du rocher où la Vierge s'était assise; mais tandis que le premier article donnait d'énormes bénéfices, le second était peu demandé.

Pour devenir un lieu de pèlerinage profitable, il fallait que Lourdes eut aussi de l'eau à mettre en bouteilles pour être expédiée dans tous les pays catholiques, pendant que dans ses piscines des malades internationaux obtiendraient leur guérison.

Autrefois, du temps des Juifs, il y avait aux portes de Jérusalem la piscine probatique qui jouait le même rôle qu'aujourd'hui Lourdes : Autour de la source se pressait la foule grouillante des pèlerins; un ange, disait-on, descendait du ciel plusieurs fois par jour pour agiter l'eau de la piscine; l'ange parti, le premier malade qui se plongeait dans l'eau était guéri de son mal quel qu'il fût.

L'eau de Betsaïda aujourd'hui est sans vertu; l'eau de la Salette également. La foi est partie de ces lieux emportant avec elle miracles et pèlerins, mais la foule crédule et ignorante ne meurt pas; elle se perpétue, toujours prête à venir boire à des sources nouvelles. Usez donc de l'eau de Lourdes, malades et infirmes, pendant qu'elle guérit encore.

Bien que le geste de Bernadette creusant avec sa main un trou dans la boue ait été moins beau que celui de Moïse frappant le rocher de sa verge, néanmoins la source avait coulé à la surface du sol. Des mains pieuses continuèrent ce jour-là à agrandir et approfondir le creux commencé et un mince filet d'eau commença de couler.

Le lendemain des maçons et des puisatiers, sous

prétexte qu'un des leurs avait été guéri d'une ophtalmie en lavant son œil dans cette eau, vinrent en foule et firent le reste : sous leurs coups de pioche jaillit une fontaine.

Plus tard les deux mètres de terre et de pierre qui obstruaient la grotte furent déblayés et la source apparut tout entière. Un ingénieur la capta pour l'amener aux piscines actuelles : on dit même que, ne trouvant pas le débit d'eau suffisant, il aurait conduit quelques tuyaux jusqu'à la rivière toute proche. (1)

Nous ne demandons ni enquête ni expertise à ce sujet : nous ne regrettons qu'une chose, c'est que, pour sa canalisation, on n'ait pas employé des tubes plus nombreux et plus forts; cela eût permis de donner à chaque malade un bain non souillé par les plaies lavées avant les siennes dans la piscine. Sous prétexte de guérir un mal quelconque, il ne faut pas donner une grave maladie à des pauvres gens ignorants des lois de l'hygiène. Il suffit d'un ulcère syphilitique pour avarier de nombreux baigneurs. Si M. Henri Lasserre, en regard des guérisons obtenues à Lourdes, nous eût donné la liste des contaminés par les eaux de la piscine, dont les accidents primaires, secondaires et tertiaires évo-

(1) Il suffit de réfléchir un moment pour comprendre combien il est dangereux de vouloir créer un miracle sans se préoccuper des données de la science : des thaumaturges qui ne doutent de rien racontent à la foule qu'une source, par la grâce de la Sainte Vierge, est sortie d'un rocher comme si ledit rocher distillait cette eau. Or la science nous donne une toute autre explication : elle fait venir toutes les sources, y compris celle de Lourdes, de réservoirs souterrains distant souvent de plusieurs kilomètres de leur point d'émergence. Ceci établi, pourrait-on nous dire à quel endroit précis l'eau devient miraculeusement curative ? en deçà du robinet ou au delà ? (Note de l'auteur.)

luèrent après leur retour au village, on serait stupéfait du chiffre obtenu, dépassant de beaucoup celui des miracles.

XV

Bernadette à Nevers

Que devint Bernadette après les Apparitions? Il est probable que la maladie hystérique continua d'évoluer sous forme de manifestations variées, avec des intervalles plus ou moins longs de rémission, comme il arrive chez tous les névrosés. Si Bernadette, à un moment donné, fut enlevée à sa famille pour être placée dans un couvent de Lourdes d'abord, puis, peu de temps après, dans le monastère des sœurs de Nevers, c'est probablement qu'il était survenu chez elle d'autres syndromes, peu convenables chez une personne sanctifiée par le contact de l'Immaculée-Conception. Or comme rien ne devait nuire au développement de la dévotion à Lourdes, la jeune fille disparut dans l'ombre d'un cloître.

Bien que le secret de ses faits et gestes dans ce couvent ait été bien gardé, il nous est arrivé d'en causer un jour avec une bonne vieille sœur de Nevers qui, pendant quelques mois avait été commise à la surveillance de la jeune fille devenue novice. « Bernadette, nous disait-elle, était un vrai diable, qui nous faisait perdre la tête : nous ne savions comment faire pour satisfaire ses caprices extravagants; elle bouleversait tout dans la maison et malgré cela il nous fallait la

garder; j'ai passé avec elle les plus mauvais mois de mon existence. »

Nous aurions voulu avoir des explications plus détaillées ; mais déjà la Sœur se mordait la langue d'en avoir trop dit et malgré nos instances, elle ne voulut plus ouvrir la bouche à ce sujet.

Depuis longtemps la petite Bernadette est morte, sans peut-être s'être doutée du rôle considérable que son hystérose a joué dans l'évolution religieuse du XIX[e] siècle : Ses hallucinations, ses auras, ses extases après avoir été pris par la foule ignorante et obtuse pour des faits miraculeux ont été exploités par des gens qui ont su faire admettre ces symptômes maladifs comme des manifestations divines. Bâti sur de telles bases, le nouveau culte a pu faire gagner beaucoup d'argent, mais il a été et il est encore une cause de faiblesse pour la religion catholique, comme tout ce qui est erreur et mensonge.

DEUXIÈME PARTIE

Les Miracles

Sommaire : Critique et explications scientifiques de tous les miracles importants de Lourdes. — Mécanisme des miracles. — Troubles hystériques du sens du toucher et miracles des Lupus. — Miracles coxalgiques. — Miracles des maladies des voies digestives. — Les Poitrinaires. — Miracles des sens de la vue, de l'odorat du goût et de l'ouïe. — Paralysies.

CHAPITRE PREMIER

Mécanisme des Miracles

Sommaire : DE L'HYSTÉROSE. — SA DÉFINITION ET SES QUATRE PRINCIPAUX CARACTÈRES. — SES CAUSES. — TABLEAU DES MALADIES. — CERTIFICAT DES MÉDECINS. — DE LA SUGGESTION. — ORDRE DU TRAVAIL.

I

De l'Hystérose. — Lorsqu'on veut parler en connaissance de cause des miracles de Lourdes ; il faut nécessairement connaître une maladie que nous nommons hystérose.

Le mot hystérie ayant deux sens : l'un vulgaire, signifiant excès de passion génitale ; l'autre scientifique, s'appliquant à une névrose, il nous a paru utile de désigner cette dernière par le mot nouveau d'hystérose qui s'applique uniquement à l'affection dont nous allons parler.

L'hystérose est une maladie du système nerveux ayant quatre caractères principaux sur lesquels repose la genèse des miracles de Lourdes ; nous allons rapidement les passer en revue.

1° L'hystérose ne présente aucune lésion connue du système nerveux, bien que reproduisant les symptômes d'autres maladies à lésion matérielle ; exemple : la paralysie des jambes causée par le tabes s'accompagne d'une lésion de la moelle épinière ; or la paralysie hysté-

rique ne présente aucune altération de cette même moelle épinière.

2° L'hystérose présente des symptômes qui ont ce caractère extraordinaire de paraître et de disparaître subitement, cela parce qu'ils n'existent pas en réalité mais par le fait seul de la suggestion. Leur apparition et leur disparition ont lieu par le fait d'une cause soit physique, soit psychique. Exemple d'une cause physique : une personne présente de l'anesthésie ou perte de la sensibilité, du côté gauche du corps ; on applique sur ce point un fort aimant, et la sensibilité reparaît. On donne à une autre personne une poignée de main un peu violente, une contracture du bras se produit ; on souffle sur la main, la contracture disparaît. Exemple d'une cause psychique : une personne est atteinte de paralysie du pied ; elle a confiance en son médecin qui lui dit : « Vous êtes guérie, marchez. » Elle se lève, la paralysie n'existe plus.

On constate parfois des accidents hystériques qui ont résisté à des influences physiques ou psychiques simples, et qui sont guéris sous le coup d'une émotion plus forte ; exemple : une personne est atteinte d'une paraplégie non guérie par les moyens ordinaires ; on tire un coup de pistolet dans sa chambre, elle a peur, se lève, se sauve. De même, si elle va à Lourdes, la procession passe qui l'exalte ; elle se lève, la suit ; elle est guérie. Autre exemple : une dame vient d'avoir une attaque de paralysie, si grave, paraît-il, qu'on lui donne l'extrême-onction ; le lendemain, elle apprend qu'un jeune homme qu'elle aime doit assister à un bal dans une ville voisine ; prise de jalousie, brusquement elle se lève, part, et, le surlendemain, elle danse toute la nuit avec son ami.

3° Un troisième caractère de l'hystérose est la multiplicité des accidents morbides chez le même individu; c'est ce que nous verrons chez les malades de Lourdes où un symptôme ne va rarement seul. Exemple : Mme X... atteinte de paralysie de la jambe, présente en même temps une plaque d'anesthésie sur un bras. Mme Y... atteinte de convulsions, se plaint en même temps de troubles de la vue. Mais à cet égard, M. Z... tient le record, voyez plutôt : il a eu une toux coqueluchoïde dans son enfance ; il a été somnambule de 10 à 15 ans ; plus tard, il a eu des évanouissements et des vomissements incoercibles ; des hémopthisies l'ont fait passer pour phtisique ; des hématémèses ont fait croire à un ulcère de l'estomac ; des douleurs très violentes dans le ventre ont fait diagnostiquer une péritonite ; il s'est roulé dans des convulsions hystéro-épileptiques ; et enfin, il a été paralysé deux fois. Tant d'affections, la plupart mortelles, n'ont altéré en rien sa santé, et la névrose n'a laissé sur lui qu'un seul syndrome actuel, trois doigts de la main gauche sont insensibles ; au moyen âge, on aurait vu dans ce fait la griffe du diable, et cette griffe l'aurait conduit au bûcher. Aujourd'hui avec cette personne on se contentera de remplir un volume de miracles.

4° Un dernier caractère de l'hystérose est de ne troubler nullement ni la santé générale, ni l'état d'esprit des sujets, comme le feraient des accidents semblables, dépendant d'une véritable maladie ; Exemple : une jeune fille, dans un seul jour, a pu éprouver vingt crises épileptiformes, sans rien ressentir de fâcheux pour sa santé générale, lorsque quatre ou cinq convulsions épileptiques vraies l'auraient tuée.

L'anurie, dans les maladies du cœur ou des reins est très vite mortelle ; dans l'hystérose, non.

Dans les moments les plus affolants pour l'entourage, ces malades conservent leur bonne humeur ; ils crachent du sang gaîment ; ils en vomissent en riant ; ils sont spirituels, quand on les croit aux portes de la mort ; immobilisés dans leurs lits par la paralysie, ils ne sont nullement tristes, comme s'ils avaient conscience que leur état n'est pas grave.

II

Les Causes. — Il est nécessaire de parler des causes pour comprendre le début des maladies dues à la névrose, que l'on voit guérir.

Nous le ferons en quelques mots seulement. Parmi ces causes il en est de prédisposantes, comme l'hérédité, l'alcoolisme, la vie sédentaire, le travail assis, le célibat avec ses vices. Il en est d'occasionnelles ou déterminantes qui nous intéressent plus particulièrement ; parmi ces dernières les émotions morales : la perte d'une personne chère, la peur d'un chien ou d'un ivrogne, une tentative de viol, un sermon sur l'enfer ; toutes ces émotions peuvent faire naître l'hystérose.

Les traumatismes, les accidents de chemin de fer dont nous parlerons beaucoup ; les chutes d'un lieu élevé, les affolements dans un incendie, les paniques dans une foule, peuvent également produire cette affection.

Enfin des intoxications, telles qu'il s'en produit dans les fièvres typhoïdes, puerpérales, paludéennes et autres, surtout, celles qu'on rencontre dans l'alcoolisme, peuvent déterminer l'hystérose. Nous ne parle-

rons que pour mémoire de la contagion hystérique qui, nous le croyons, est moins une épidémie qu'une émotion morale très vive, capable de faire naître la maladie chez des sujets prédisposés.

III

Tableau des Maladies. — Nous donnons ici le tableau des maladies hystériques ; toutes les cures miraculeuses, disons-le immédiatement, devront se classer dans ce cadre ; tous les pèlerins atteints d'une affection inscrite sur ce tableau sont susceptibles de guérir à Lourdes, non pas qu'il y ait miracle, mais parce qu'il y a hystérose.

Nous allons plus loin, et nous prétendons que Lourdes n'a le pouvoir de guérir que les malades atteints de la névrose, et que les autres maladies, où celle-ci ne joue aucun rôle, n'y ont jamais été guéries, et n'y seront jamais. Ainsi une paralysie est comprise dans notre tableau des maladies hystériques, elle est curable à Lourdes ; mais, une fracture ou une luxation, qui ne sont pas sur notre tableau, n'étant pas du domaine de l'hystérose, n'y seront jamais guéries.

On comprend maintenant le but de ce travail : 1° prouver que les guérisons prétendues miraculeuses se produisent chez les gens atteints d'hystérose ; 2° que les maladies sans névrose ne sont jamais guéries à Lourdes ; 3° après vérification des miracles, tirer la conclusion que les lieux de pèlerinage n'ont pas de raison d'être.

Tableau des Maladies curables par miracles.

Maladies de l'Hystérose	Troubles du tact	Troubles de la peau.	Anesthésie et hiperesthésie.	
			Analgésie et hiperalgie.	
			Autres troubles de la peau	
		Troubles des tissus profonds.	Fausse arthrite.	
			Fausse tumeur blanche.	
			Fausse coxalgie.	
			Fausse arthralgie du genou.	
			Sacrodynie.	
		Troubles des organes internes.	Anorexie.	
			Gastralgie.	
			Vomissement incoercible.	
			Hématémèse.	
			Fausse péritonite.	
			Ovarie ou ovaralgie.	
			Angine de poitrine.	
			Fausse phtisie.	
			Hémophtisie.	
		Troubles du sein.	Sein irritable.	
			Mammite.	
		Troubles des testicules.	Testicules douloureux.	
			Fausse orchite.	
			Priapisme et Frigidité.	
	Troubles de la vue.		Amaurose.	
			Troubles de la perception des couleurs,	
			Modification du champ visuel.	
	Troubles de l'ouïe.		Surdité.	
	Troubles de l'odorat.		Anesthésie et analgésie olfactives.	
	Troubles du goût.		Perte de la sensibilité gustative.	
	Troubles du système nerveux	Troubles du cerveau.	Fausse méningite; attaque convulsive.	
			Folie hystérique; attaque de délire, attaque de sommeil.	
		Troubles de la moelle épinière.	Paralysie monoplégique.	
			Paralysie hémiplégique.	
			Paralysie paraplégique.	
			Paralysie avec atrophie musculaire.	
			Impotence fonctionnel.	bégaiement
				aphasie.
				mutisme.

IV

Les Certificats. — Comme on le voit par ce tableau, les maladies de l'hystérose sont assez fréquentes pour fournir une nombreuse clientèle au sanctuaire de Lourdes et autres établissements de ce genre.

Il est regrettable que des médecins, ignorant les diverses manifestations de l'hystérose, donnent à la légère des certificats d'incurabilité, parce qu'ils n'ont pas su reconnaître la nature, ni obtenir la guérison de ces maladies.

Il faut dire pourtant, à la décharge d'un certain nombre d'entre eux que parfois leur certificat a été falsifié, pour faire croire à un miracle.

Le professeur Pitres, doyen de la faculté de Bordeaux, nous a autorisé à raconter le fait suivant : ayant signé un certificat constatant qu'un de ses malades était *curable*, le mot fut transformé en *incurable*, moyennant une surchage. Notre honorable confrère s'en plaignit ; non seulement on ne rectifia rien, mais encore un dévot intransigeant, furieux de voir ce beau miracle échapper à Lourdes, lui envoya une lettre chargée... de mauvais compliments.

Il arrive aussi, malheureusement, que certains confrères sont trop souvent l'objet d'un chantage moral de la part de leur clientèle bigote ; on la conserve, si l'on signe ; on la perd, si l'on ne signe pas ; la chose n'est point criée comme au coin d'un bois : « la bourse ou la vie » ; elle est délicatement sous-entendue, et le résultat est le même. Le médecin besogneux doit s'exécuter, s'il veut gagner son pain et celui de ses enfants.

Mais, le plus souvent si un nombre trop considérable de docteurs signent, avec une entière bonne foi, des certificats de miracles, c'est qu'ils sont plus où moins ignorants de l'hystérose et de ses manifestations ; cette maladie, étant encore aujourd'hui imparfaitement connue, non seulement du public, mais aussi d'un grand nombre de médecins qui n'ont pas fait d'études spéciales, et n'ont pas suivi dans les Facultés les cours de médecine mentale et nerveuse.

Pendant des siècles, la convulsion hystérique fut à peu près le seul symptôme de cette maladie reconnu et étudié. Les autres manifestations étaient lettres mortes ou confondues avec d'autres affections.

Ce n'est qu'en 1843 que Piorry montra quelques exemples d'anesthésie de la peau, et ce n'est qu'à partir de 1873, que Charcot publia ses ouvrages sur les maladies nerveuses de la Salpêtrière.

L'ouvrage du docteur Pitres, de Bordeaux, date de 1891. Enfin, c'est en 1899 seulement, qu'au congrès aliéniste de Clermont-Ferrand, le docteur Ballet présenta son travail sur les rapports de l'hystérie et de la folie et que la question fut mise à l'étude.

On peut donc dire, sans risque de se tromper, que sauf de rares exceptions, tous les médecins reçus docteurs avant 1880 ne savent pas grand'chose sur l'hystérose et que même, depuis cette époque, sauf les spécialistes, le plus grand nombre ne la connaît qu'imparfaitement. Ce n'est que depuis le commencement du siècle que cette étude s'est imposée, et que l'hystérose est connue non seulement par tous les médecins de la nouvelle génération, mais par le public qui précisément à cause des soit-disant miracles de Lourdes a voulu en connaître la véritable source.

Tant de causes agissant, il n'est pas étonnant que des docteurs aient signé des certificats qu'ils croyaient être l'expression de la vérité, et qui en étaient le contraire.

Enfin, il est une troisième classe de médecins qui ont sur les yeux le bandeau de la foi, et qui sont tellement habitués à ce bandeau que leur ont mis dès l'enfance l'éducation et l'instruction religieuses, qu'ils se révoltent, si on veut le soulever et les en débarrasser pour leur montrer la lumière.

Pour quelques-uns même, ce bandeau étant doré, ils le conservent précieusement, et trouvent que c'est un très mauvais service à leur rendre que de vouloir l'ôter.

V

De la suggestion. — Dans l'hypnotisme, ceux qu'on endort sont des sujets. Or ce sont ces mêmes personnes facilement hypnotisables qui sont par excellence, des sujets à miracles.

C'est par la suggestion que le miracle se produit; suggestion non hypnotique, mais réelle pourtant; elle survient sous l'influence d'une émotion morale vive, d'un bonheur inespéré, d'une frayeur brusque et surtout, comme à Lourdes, par l'effet d'une exaltation religieuse poussée jusqu'à ses dernières limites. Pour comprendre l'intensité de cette suggestion, il faut lire la page 508 du livre de Boissarie : « La procession se fit « sous un soleil radieux ; le défilé avait lieu avec la pompe « inouïe des cérémonies les plus grandioses. Dans l'es- « planade du Rosaire, 1500 malades assis ou couchés

« formaient une longue et double haie ; en face, sur le
« parvis du Rosaire, 150 miraculés des années précé-
« dentes brandissaient des bannières de toutes les cou-
« leurs qui ruisselaient aux rayons d'or d'un soleil
« éblouissant. Des milliers de spectateurs haletants,
« immobiles, attendaient le miracle.

« Entre les miraculés du parvis et les pauvres ma-
« lades de l'Esplanade, s'établissait un courant d'idées
« suggestives : « Guérirons-nous comme vous » ? di-
« saient les uns. « Guérissez comme nous répliquaient
« les autres ». « Alors un prêtre, d'une voix forte, et
« avec un grand geste plein d'autorité, s'adressait aux
« loques humaines étendues à ses pieds : « Ils ont été
« comme vous, criait-il, faites comme eux ; ils étaient
« couchés sur des brancards, il se sont levés ; à votre
« tour, levez-vous, levez-vous. »

Et voilà que quelques-uns de ces malades se dressent, se lèvent, marchent, sont guéris. Le thaumaturge a fait ce que le meilleur médecin n'a pu faire. Mais, disons-le encore, ceux qui se dressent, qui se lèvent, qui sont guéris, ce sont les seuls hystérosés, dont les accidents les plus variés, les symptômes les plus graves et les maux les plus invétérés peuvent disparaître subitement, parce que ce sont des maladies qui ont l'apparence, mais non la réalité des affections dont elles sont l'image.

VI

Ordre du travail. — Nous allons maintenant entrer dans l'étude des maladies de l'hystérose, curables à Lourdes par l'effet de la suggestion.

Nous suivrons l'ordre du tableau dans lequel nous avons énuméré les diverses affections dont la guérison est possible ; mais nous traiterons plus spécialement des coxalgies, des maladies du système digestif, des poitrinaires, des maladies des yeux et de l'oreille, enfin des paralysies diverses.

Après chacune de ces maladies, comme termes de comparaison, nous traiterons des mêmes affections chez des gens non hystérosés et les exemples cités prouveront que si la guérison n'a pas eu lieu, c'était que la suggestion si puissante chez les premiers était nulle chez les seconds.

CHAPITRE DEUXIÈME

PREMIÈRE PARTIE

Troubles du sens du toucher

SOMMAIRE : Anesthésie et analgésie. — Le stigmata diaboli. — L'ordonnance de Colbert. — Le diable et Lourdes se valent.

I

Anesthésie et Analgésie. — L'*anesthésie* est une perte de la sensation du toucher; bien qu'elle puisse en être séparée, elle s'accompagne le plus souvent d'*analgésie*, c'est-à-dire d'insensibilité à la douleur, la sensibilité étant annihilée.

II

Le stigmata diaboli. — La marque des sorciers ou « stigmata diaboli » qui faisait tant de bruit à l'époque du moyen âge et de la Renaissance, n'était autre chose qu'un symptôme d'hystérose ; c'était la perte de la sensibilité sur un point du corps, se produisant sous l'influence d'une suggestion, disparaissant lorsque celle-ci n'agissait plus. Le diable, croyait-on, en posant sa patte sur une partie du corps, rendait ce point invulnérable à la douleur.

Beaucoup de pauvres malades périrent dans les supplices, parce que tout le monde, savants, médecins et

magistrats, peuple et bourgeois, noblesse et clergé, tous ignoraient qu'un hystérique pouvait perdre la sensibilité de la peau ; aussi, lorsqu'ils rencontraient un de ces malheureux, ils l'accusaient, avec la plus entière bonne foi, d'être sorcier, et le condamnaient comme tel.

Dans les tribunaux, des experts officiels en sorcellerie étaient chargés de chercher ces plaques d'insensibilité ou « stigmata diaboli ». A Bayonne, c'était une jeune fille qui expertisait les jeunes femmes et les enfants ; le médecin n'avait affaire qu'aux vieilles, « par « décence et pour ne pas allumer sa concupiscence ; « lui faisant voir seulement des charognes en vie, si « horribles que c'est merveille que le diable même les « veuille connaître ».

Par contre, chose curieuse, ces marques de sorciers devenaient une preuve de l'existence du démon : je stigmatise, donc je suis.

III

L'ordonnance de Colbert. — Il faut arriver au siècle de Louis XIV et à Colbert, pour qu'il soit défendu au diable de déposer sa griffe sur des corps humains, et à la justice de retenir les crimes de sorcellerie.

Ce doit être un grand sujet d'humiliation pour nous, qu'on ait, autrefois, fait périr tant de gens, par ignorance des vérités qui semblent aujourd'hui si simples.

IV

Le diable et Lourdes se valent. — Il en est de Lourdes et de ses miracles, comme du diable et de ses stigmates ; les uns et les autres se valent. Aussi la connaissance des

symptômes hystériques doit-elle faire, dans un temps prochain, disparaître les sanctuaires à miracles, comme autrefois ont disparu la sorcellerie et son père le diable. Si Colbert revenait, Lourdes disparaîtrait.

DEUXIÈME PARTIE

Lésions de la peau. Lupus

SOMMAIRE : Lésions de la peau. — Le lupus de la Rouquette et le lupus de Marie Lemarchand. — Le roman d'Émile Zola. — Les croûtes de feu, les plaies syphilitiques et les plaies hystériques. — Carré de Montgiron et le cimetière de Saint-Médard. — Le lupus de veuve Pécoulet. — Mahmoud et le marabout. — La veuve Rouche et le procès de Metz.

I

A côté des troubles sans lésion de la peau, analgésie et anesthésie, pouvant se guérir par suggestion chez des hystérosés, il existe des lésions plus graves des téguments dont il nous faut parler.

Lorsque ces lésions, par exemple les troubles trophiques, sont dus à la névrose, ils sont susceptibles de guérir à Lourdes sous une influence suggestive. Lorsqu'au contraire l'hystérose n'y est pour rien, la Vierge n'y peut rien ; nous allons prouver la chose, en étudiant les cas soi-disant miraculeux de Lupus, cités par Boissarie.

II

Élise Rouquet. — Pour commencer, choisissons une des guérisons les plus retentissantes et les plus troublantes de ces dernières années : celle du Lupus de Marie Lemarchand, l'Élise Rouquet du roman de Zola, *La Rouquette.*

D'une part, Zola, dans son roman de Lourdes a écrit l'épisode du lupus de la Rouquette ; d'autre part, le Dr Boissarie dans son gros livre « les Grandes Guérisons à Lourdes » a raconté l'histoire du lupus de Marie Lemarchand. Or ces deux récits sont dissemblables sur des points essentiels, et ni l'un ni l'autre ne reproduit la réalité des faits : nous allons essayer de prouver la chose.

Zola était un écrivain admirable, mais il n'était pas docteur et surtout il n'était pas médecin spécialiste des maladies de la peau ; son épisode du lupus est un fait divers, non une observation médicale.

Voulant étonner ses lecteurs, il a donné la description horrible d'un lupus placé sur la figure de la Rouquette, mais cette description ne s'applique qu'approximativement à l'ulcère de Marie Lemarchand, et il en diffère sur un point essentiel.

Si les panégyristes de Lourdes ont intérêt à identifier Élise Rouquet et Marie Lemarchand, les critiques qui cherchent la vérité en ont un autre diamétralement opposé ; aussi refusent-ils de confondre le personnage fictif avec le personnage réel. Il est donc indispensable de mettre d'abord toutes choses au point, et de savoir

exactement, médicalement parlant, ce qu'était la maladie de la prétendue miraculée.

Si, au lieu de donner à Élise Rouquet un lupus de la face, Zola l'eût privée d'un œil, et lui eût fait éclore, dans l'orbite vide, grâce à l'eau de Lourdes, un œil tout neuf, il est évident qu'il y aurait eu là un miracle authentique.

Mais, aux aveugles de cette catégorie, on ferme les portes de la piscine, et on les renvoie de Lourdes, sans obtenir de la Vierge autre chose qu'un œil de verre. La foi des plus exaltés catholiques ne va pas jusqu'à croire au miracle d'un nerf optique florissant au fond de la cavité en un œil nouveau.

D'autre part, supposons Marie Lemarchand atteinte seulement d'un ulcère de la cornée et guérie par l'eau de la piscine, il est évident qu'on ne pourrait confondre cette inflammation légère avec la fonte entière d'un œil, et que cette guérison même immédiate n'aurait rien de miraculeux.

Or, un nez privé de ses cartilages est un cas analogue à un orbite privé de son globe oculaire ; un nez privé de ses cartilages est un nez qui n'existe plus, tandis qu'un ulcère de la peau du nez, c'est un cas analogue à la taie de l'œil, c'est-à-dire une inflammation légère et curable.

La question à traiter roule tout entière sur ce point ; essayons de la résoudre.

D'après Zola, la plaie était celle-ci : « le lupus avait envahi le nez et la bouche ; une ulcération lente, sous les croûtes, dévorait les muqueuses. *Les cartilages du nez se trouvaient presque mangés*. La bouche s'était rétractée, à gauche par l'enflure de la lèvre supérieure,

pareille à une fente oblique et sans forme. Une sueur de sang mêlée à du pus coulait de l'horrible plaie livide. En regardant Élise Rouquet glisser avec précaution les petits morceaux de pain dans le trou saignant qui lui servait de bouche, tout le monde avait blémi devant l'abominable apparition. »

Cette peinture d'un naturalisme effrayant qui nous est donnée comme celle d'un lupus guéri miraculeusement n'est pas la description de l'ulcère de Marie Lemarchand. Pour grossir les choses, Zola s'est servi de la loupe puissante dont son imagination était pourvue ; il a peint un tableau qui remplit d'horreur ses lecteurs, mais qui n'est pas la photographie de la plaie véritable.

C'est le point faible et même fâcheux de son livre, puisque, ne croyant pas au surnaturel, il se trouve avoir fait un récit tel, qu'après l'avoir lu, la croyance au miracle s'impose. D'après lui, en effet, un nez privé de ses cartilages, celui de la Rouquette, s'est reconstitué de toutes pièces, après son immersion dans la piscine.

Après le roman, voyons la réalité ; elle est tout autre :

Le nez de Marie Lemarchand — point capital —, n'avait nullement comme celui de La Rouquette, perdu ses cartilages. Il était même indemne de toute ulcération : la plaie était à côté du nez, elle n'était pas dessus.

C'est le Dr Boissarie qui nous l'apprend à la page 126 de son livre : « Marie Lemarchand avait un lupus qui couvrait toute la joue droite, la lèvre et une partie de la bouche. »

Donc les cartilages du nez de la miraculée n'étaient pas détruits ; ils étaient intacts. Il n'y a donc aucune

ressemblance entre sa maladie et celle décrite par Zola : c'est ce qu'il fallait démontrer.

En outre, le Dr Boissarie, parce qu'il est inféodé à Lourdes, déclare *Ex Cathédra*, que la plaie de Marie Lemarchand était un lupus, mais son affirmation ne remplace pas une preuve. Il devait faire le diagnostic différentiel de ce mal avec d'autres affections qui lui ressemblent; ce diagnostic s'imposait absolument comme preuve de la réalité du lupus; il ne l'a pas fait.

Réparons cette omission, et demandons-nous si Marie Lemarchand, au lieu d'un lupus, n'était pas atteinte soit d'un eczéma impétigineux, ce mal que le vulgaire nomme « croutes de feu », soit d'uu ulcère d'origine syphilitique, soit, enfin, d'une plaie hystérique, trois maladies susceptibles de guérir en quelques heures sans miracle.

Observons ensuite qu'un lupus de la face a un lieu de prédilection, le nez; c'est le nez, 99 fois sur 100 qui sert de véhicule à la terrible maladie. Nos livres de médecine, si vous les ouvrez, confirment notre assertion. « Le lupus, écrit Dieulafoy, peut envahir la peau en diverses régions, mais le nez est le siège de préférence : tantôt le nez est seul envahi, tantôt le mal s'étend de là, aux joues et autres parties du visage; très souvent le lupus prend la forme d'un papillon : posé sur l'appendice nasal, il s'étend comme deux ailes sur les joues ».

Or le lupus de Marie Lemarchand, qui ne se loge pas sur le nez, comme tout lupus qui se respecte doit le faire, met un premier doute dans notre esprit.

Un autre sujet d'étonnement, c'est que ce lupus ne présentait pas les petites nodosités intradermiques qui sont caractéristiques de l'affection, et ne manquent jamais.

Que Zola ne parle pas de ces tubercules lupiques, cela se comprend : il n'a pas étudié l'anatomie pathologique. Mais le savant Dr qu'est Boissarie, et les autres médecins qui ont examiné la malade avec lui, en auraient parlé s'ils eussent existé. Ils n'en disent mot, donc ils n'en ont pas vu.

Enfin, lorsqu'un lupus guérit, il donne lieu à de très laides cicatrices blanches, déprimées, qui déforment la peau. Or, chez la miraculée de Lourdes, au contraire, la cicatrice ne laissa rien de pareil, mais seulement une peau rouge, lisse et luisante à l'excès, qui, plus tard, nous affirme-t-on, devint nacré et rosé. Pourquoi la Vierge de Lourdes n'a-t-elle pas immédiatement donné ce teint de lys et de rose à la pauvre fille, au lieu de lui marchander ses faveurs en lui laissant une peau écarlate; ce miracle pour être vraisemblable devait, au moins, être complet.

Des faits précédents, il résulte que la preuve du lupus de Marie Lemarchand n'est pas faite ; pourtant la chose est des plus importantes, car si la guérison instantanée d'un véritable lupus tient du miracle, la cure même rapide d'autres affections ayant de la ressemblance avec lui, n'a rien de merveilleux.

Étudions, en quelques mots, les faux lupus dont pouvait être atteinte Marie Lemarchand.

Des croûtes de feu d'abord : à la visite d'un service d'enfants scrofuleux dans les hôpitaux, on rencontre fréquemment des plaies de la tête ou du visage, dues soit à la scrofule, soit à la malpropeté, soit le plus souvent aux deux causes réunies : ces plaies croûteuses et purulentes guérissent parfois du jour au lendemain, après un fort nettoyage, un bain sulfureux et des lotions

appropriées. Il arrive même que des médecins sont inquiets parfois de cet arrêt trop rapide dans l'écoulement du pus. Je me souviens à ce propos qu'un de mes anciens maîtres pour parer aux conséquences de cette cessation trop brusque des humeurs, avait coutume de donner des remèdes dérivatifs pour empêcher, expliquait-il, lesdites humeurs de se porter ailleurs.

Admettons que Marie Lemarchand fut atteinte de croûtes de feu. Que se passa-t-il, à son arrivée à Lourdes? Conduite à l'hôpital, on lui fit immédiatement un nettoyage très complet et un pansement, peut-être antiseptique. Le lendemain à la fontaine, elle fit plusieurs lavages, et l'immersion dans le bain compléta le traitement. La plaie a pu, ainsi, se trouver guérie d'une façon fort naturelle et nullement miraculeuse.

Une deuxième hypothèse est celle d'un ulcère syphilitique; étudions-là.

On sait que si la syphilis est fréquente, elle n'est pas toujours maladie vénérienne, témoin le doigt de sœur Chatard, infirmière-accoucheuse des hôpitaux de Lyon, qui, tout en restant vierge, prit le petit chancre initial à l'extrémité de son index. Nous citons ce fait d'une syphilis honorable pour bien montrer que nous n'avons aucune intention désobligeante envers les personnes avariées, autant que miraculées, dont nous parlons ici.

Ceci dit, vu la fréquence des plaies syphilitiques, il est plausible de supposer que Marie Lemarchand pouvait-être atteinte d'un accident de cette nature.

Nous avons traité, il y a quelques années, un ulcère de la lèvre et du menton chez un jeune homme qui ne se doutait nullement de la nature syphilitique de sa plaie. Le chancre initial datait de dix ans, sans que

dans l'intervalle, des manifestations secondaires ou tertiaires aient eu lieu. Devenue un objet d'horreur, cette personne se désespérait de son mal qu'elle croyait incurable. Or il suffit à un médecin de constater la nature syphilitique de la plaie, et d'essayer un traitement mercuriel, pour guérir ce faux lupus en quelques jours.

Qui nous dit que, soit pendant le voyage de Lourdes, soit pendant les heures qui précédèrent l'immersion dans la picisne, Marie Lemarchand n'a pas été frottée avec l'onguent napolitain? qu'on n'a pas lavé et pansé avec une solution de sublimé la plaie de son visage, et amené ainsi la guérison, à bref délai?

La chose est-elle possible?

Il est évident que personne n'osera dire qu'elle ne l'est pas. Or cette possibilité suffit pour mettre un doute dans les esprits, et dans le doute, abstiens-toi... de croire au miracle.

Nous arrivons à notre troisième hypothèse : ne pouvait-il se faire que Marie Lemarchand fut atteinte d'une plaie hystérique?

Il y a des plaies hystériques.

Les stigmates de saint François et d'autres saints en sont une preuve. Or ces plaies, comme toutes les autres manifestations de la névrose sont susceptibles de guérir en quelques heures, et même en quelques minutes, sous l'influence d'une forte impression religieuse ou autre.

C'est alors le plus beau triomphe de la foi, *de la foi qui guérit de Charcot.*

Sur ce sujet, Carré de Montgiron, au XVII[e] siècle a écrit un ouvrage fort curieux, intitulé : « La vérité des miracles dus à l'intercession de Monsieur de Pâris, dé-

montrés contre Mgr l'Archevêque de Sens. » (3 vol. Cologne, 1787).

Il y a deux siècles, le tombeau du diacre Pâris jouait le rôle actuel de Lourdes, et guérissait miraculeusement des maladies analogues, c'est-à-dire, celles dérivées de l'hystérie, avec cette différence pourtant que les miracles du diacre étaient regardés par le clergé comme une œuvre du démon, tandis que ceux de la grotte de Massabielle sont l'œuvre de l'Immaculée-Conception, nous disent pape et évêques d'aujourd'hui.

Parmi ces guérisons, nous en citerons deux qui se rapportent au sujet que nous traitons.

La demoiselle Thibaud, comme elle s'était étendue sur la pierre tombale de Pâris, fut guérie subitement d'une paralysie droite *et d'ulcères multiples des mains, des aines et du sacrum.*

Je signale cette coexistence de la paralysie et des plaies, preuve de l'hystérie du sujet.

La demoiselle Coirin, outre une paralysie, avait le sein gauche rongé par un ulcère depuis 12 ans. Les médecins de l'époque avaient diagnostiqué un cancer, ne se doutant pas qu'il y eût des plaies hystériques; comme de nos jours, beaucoup de ces médecins ignorant ces faits extraordinaires, ou ne les connaissant qu'imparfaitement; mettaient un empressement peu scientifique à donner des certificats d'incurabilité, à des maladies nerveuses curables.

Transportée au cimetière de Saint-Médard le 12 août 1731, Mlle Coirin guérit à la fois de son hémiplégie et de son prétendu cancer ulcéré.

Les témoignages qui accompagnent ces observations sont d'une précision telle qu'il est impossible de nier la réalité des faits.

Le D[r] Boissarie reproche à ces miracles, parce qu'ils sont vieux de deux siècles, de n'être plus valables. Il oublie que les miracles du Christ, auxquels il croit fermement, je présume, sont beaucoup plus anciens; que la fontaine de Siloë est plus vieille encore, et que les siens, ceux de Lourdes, vieilliront comme ceux du diacre Pâris.

Je suis, du reste, en mesure de lui fournir deux observations à son gré, puisque les sujets sont encore vivants. Nous n'en citerons qu'un pour ne pas nous répéter.

M[me] Z... atteinte d'hystérose depuis de longues années, et de folie hystérique depuis deux ans, est affligée d'une paraplégie incomplète. Cette paralysie des deux jambes s'accompagne du phénomène suivant : lorsque la malade entre dans un accès de colère maniaque, il se produit sur la peau des jambes, en quelques minutes, une plaque rouge, chaude, œdématisée qui, parfois, se gangrène. Nous en avons compté successivement trois sur la jambe gauche et sept sur la jambe droite qui se sont gangrenées. A la suite d'un accès de fureur qui dura du matin jusqu'au soir, presque instantanément une poussée inflammatoire se produisit sur le côté externe du pied gauche : la peau devint d'un rouge vineux, des phlyctènes se produisirent, et la gangrène survint, attaquant la peau et tous les tissus sous-jacents jusqu'à l'os.

Le calme moral étant revenu, les plaies se mirent à guérir, avec une rapidité telle que, dans six semaines, tout fut cicatrisé; deux ulcères qui n'intéressaient que la peau se fermèrent dans l'espace de vingt-quatre heures. Si, ce jour-là, M[me] Z... eût été conduite dans la piscine de Lourdes, cette cicatrisation ultra-rapide eût

été certainement regardée comme un miracle et relatée comme tel.

Il peut donc se produire chez les hystériques deux faits en sens inverse : sous l'influence de la névrose, des troubles vaso-moteurs peuvent amener des congestions plus ou moins fortes, allant parfois jusqu'au sphacèle de la peau; mais, par contre, sous l'influence d'autres causes, de la suggestion surtout, les faux érysipèles, les fausses lymphangites, les plaies simulant l'eczéma, l'impétigo, le lupus ou le cancer peuvent se cicatriser en quelques heures.

Lorsque Charcot parle de *la foi qui guérit*, il veut dire que la foi peut produire une suggestion assez puissante pour amener la guérison immédiate des affections de nature hystérique; mais il n'est pas nécessaire que cette foi soit catholique; elle peut être grecque; elle peut être arabe; elle peut être spirite; elle peut être diabolique. La foi importe peu, c'est la suggestion qui fait tout. L'idole des nègres est aussi puissante que l'Immaculée-Conception pour produire des miracles; il suffit pour cela que bon nègre ait *la foi qui guérit*. Aussi, lorsqu'on étudie les guérisons de Lourdes, doit-on pour les comprendre, connaître à fond les symptômes de l'hystérose, et s'être rendu compte de la puissance de la suggestion.

Voici à ce sujet, un exemple typique : une dame est atteinte d'une plaie de la face, de nature hystérique; dans quelques semaines,elle doit recevoir un ancien ami qu'elle veut épouser. Elle a un ardent désir de guérir, et toute sa pensée est tournée vers ce but : avoir un visage présentable. Elle vient nous consulter; connaissant sa névrose et la nature de son mal, nous lui don-

nons une solution qui, en réalité, n'est que de l'eau pure prise à la fontaine voisine, mais nous lui assurons que son effet curatif est certain. Nous lui citons quelques personnes guéries par ce remède. Elle devra s'en faire des lotions trois fois par jour, régulièrement, avec un petit pinceau très doux que nous lui remettons. Elle nous croit fermement, car elle a la foi laïque qui guérit; elle suit le traitement, la suggestion fait son effet : trois jours après, l'ulcère est cicatrisé, et Mme X... reçoit son ami avec un visage auquel il suffit d'un peu de poudre et de fard pour être très présentable.

A Lourdes, la foi religieuse aidant, la plaie trempée dans la piscine pouvait se cicatriser de la même façon.

En résumé, quelle que fut la nature de l'ulcère de Marie Lemarchand, scrofuleuse, syphilitique ou hystérique, sa guérison a pu se produire en quelques heures, sous l'influence des moyens que nous venons d'indiquer.

Rayons donc ce fameux miracle du livre des *Grandes guérisons de Lourdes*.

Si le Dr Boissarie avait demandé à un groupe de professeurs de maladie de la peau, ou aux membres de l'Académie de médecine de lui adresser quelques malades atteints notoirement de lupus, lupus du nez, lupus à nodosités caractéristiques, lupus à bacilles de Koch reconnus au microscope ou lupus érythémateux, lupus vrais enfin et certifiés vrais, si, dis-je, ces lupiques, en arrivant à Lourdes, plongés dans la piscine, eussent guéris instantanément, on pourrait alors offrir ces miracles à l'admiration des foules, en même temps qu'à celle des savants. Mais celui de la Rouquette n'est pas défendable.

III

La veuve Pècaulet.

Un autre cas de lupus qui pourrait bien être un cas d'eczéma, c'est celui de la veuve Pécaulet de Bagnères.

Comme le précédent, le lupus de cette dame n'est pas nasal ; comme le précédent, il est logé plus bas, sur la lèvre inférieure — Boissarie, étant du pays de Cyrano de Bergerac, n'admet pas qu'un lupus végète sur un nez gascon. — De plus, comme il a eu l'idée de photographier Mme Pécaulet, cela nous vaut de constater, de visu, non un lupus, mais un eczéma des lèvres, maladie bien connue et facilement reconnaissable.

Enfin, si le Dr Boissarie affirme le lupus, il n'en est pas de même du Dr Grandy de Bagnères, le médecin de la malade, qui certifie le contraire. « Mme veuve Pécaulet était atteinte d'une *affection bulbeuse ressemblant* à un lupus. » (Page 134.)

Du reste, le miracle ne marcha pas tout seul. Ce ne fut pas une de ces guérisons foudroyantes où les microbes de l'ulcère périssent d'un seul coup dans la piscine. Non, l'eau de Lourdes, dans cette circonstance, manqua de force ; la guérison se fit par petits paquets : aujourd'hui une colonie de microbes était noyée ; le lendemain une autre périssait. Ce ne fut qu'après quinze jours d'immersion répétée, que le Dr Boissarie signa à la veuve Pécaulet son certificat de miracle et la renvoya à Bagnères.

Un mois après — *horresco referens !* — le lupus se moquant de la vierge de Lourdes et du Dr Boissarie

avait repris possession de la lèvre de la veuve. Il fallut revenir à la grotte de Massabielle, et tout recommencer. Enfin, après un mois de lavage et de lessivage, les microbes, lupiques ou non, disparurent *par miracle*, — c'est Boissarie qui le dit — et Mme Pécaulet retourna dans son pays avec une lèvre saine et belle.

Nous conseillons à notre confrère d'omettre dans la prochaine édition de son ouvrage, cette cure si peu miraculeuse ; il ne faut pas prêter à rire à ceux qui n'ont pas la foi aveugle.

IV

Mahmoud et le Marabout.

Médecin en Algérie, nous trouvons dans nos notes un miracle analogue à celui de la veuve Pécaulet.

Il s'agit d'un arabe atteint, lui aussi, d'une plaie de la lèvre inférieure, un lupus, disent les uns, un eczéma, prétendent les autres. Mahométan, il n'a pas la foi catholique, mais il a la foi coranique. S'il y a entre les deux malades des habitudes religieuses différentes, il n'y en a pas dans les habitudes hygiéniques : Mme Pécaulet et lui ignorent le lubin.

Or, Mahmoud, c'est son nom, a été laver sa lèvre ans l'eau sainte du puits d'un marabout, et Mahmoud a guéri par l'effet de cette eau. Comme Mahmoud, sans se soucier des prescriptions de Mahomet, néglige d'ordinaire ses ablutions, nous avons mis sur le compte de la malpropreté la cause du mal, et, par contre, sur un regain de propreté due à l'eau du puits, la cause

de la guérison. Mais l'arabe et le muezzin d'en face, gens profondément religieux, ont attribué le miracle au saint marabout, comme Boissarie, muezzin catholique, attribue le sien à la vierge de Lourdes.

Que serait-il advenu si la veuve Pécaulet était allée laver son lupus au puits d'un marabout? Que serait-il advenu si Mahmoud était allé baigner sa lèvre à la piscine des Pyrénées?

La parole est au prophète Boissarie.

V

Madame Rouchel, de Metz.

Dans le livre de Georges Bertrin paru en 1909, nous trouvons un des miracles autour duquel on fit le plus de bruit dans ces derniers temps : celui de la guérison de Mme Rouchel, de Metz, âgée de 55 ans.

Elle n'était pas atteinte, comme on nous le dit, d'un lupus, car son nez était la partie du visagé la moins touchée par les plaies qui couvraient principalement la lèvre supérieure et l'intérieur de la bouche.

En 1890, douze ans auparavant, raconte-t-elle, elle venait de mettre au monde son quatrième enfant, lorsqu'un fou furieux entra dans sa chambre, arracha les rideaux de son lit, et la menaça d'un grand couteau qu'il brandissait d'une manière effrayante ; terrifiée, elle s'enfuit au dehors, à peine vêtue.

A la suite de cette secousse terrible, elle s'affaissa et devint anémique.

Si, durant les mois suivants, les plaies de Mme Rouchel

s'étaient manifestées, on aurait pu les regarder, avec quelque vraisemblance, comme des troubles trophiques dus à l'hystéro-choc; même ce diagnostic, malgré les douze années écoulées, pourraient encore à la rigueur se défendre, puisque, depuis ce jour de terreur, la santé de Mme Rouchel fut constamment mauvaise; pourtant la chose est peu vraisemblable et nous ne nous y arrêterons pas; nous ne tiendrons compte que d'une autre hypothèse, la suivante :

Dans ses interrogatoires, Mme Rouchel répète souvent, tantôt qu'elle est une femme indigne, tantôt qu'elle doit être châtiée pour ses péchés. Elle est plus explicite encore dans l'entretien suivant au sujet d'une ancienne faute commise.

Je cite Georges Bertrin :

« — Mère Rouchel, voudriez-vous m'expliquer une parole que vous aimez à répéter? Vous dites souvent : « Je suis la plus grande pécheresse du monde! » Qu'avez-vous donc fait de si mal, dans votre vie, vous qui êtes une bonne chrétienne?

« Elle réfléchit quelques instants; puis, prenant son parti, avec son dédain ordinaire de toutes les conventions, elle répond : « Vous voulez le savoir? Eh bien, « je vais vous le dire. »

« Non, non, m'écriai-je, en me ravisant aussitôt, car je la savais capable de ne *rien* omettre dans cette confession publique. »

Si nous rapportons cette conversation où l'on parle d'un gros péché, c'est qu'elle corrobore dans notre esprit l'idée de la syphilis, qui nous est venue en lisant la narration de Georges Bertrin.

La description qu'on nous fait de ce faux lupus s'applique, en effet, point par point, aux plaies de l'avarie :

boutons sur la figure au début, boutons qui s'ulcèrent et gagnent graduellement les lèvres et la muqueuse de la bouche; suppuration abondante, boursouflement des lèvres dont la supérieure obstrue complètement les narines; à droite, à la commissure des lèvres, plaie pénétrant dans la bouche; petite fistule de la joue; autre fistule linéaire à travers la voûte palatine laissant tomber dans la cavité bucale les mucosités de la cavité nasale.

L'odeur infecte qui s'exhalait de ces ulcérations est encore une preuve de syphilis, car elle ne manque jamais non plus, dans les accidents secondaires ou tertiaires.

J'ai cité dans l'observation de la Rouquette le fait d'un malade qui avait une plaie grande comme une pièce de dix francs, à cheval sur la moitié gauche de la lèvre inférieure, plaie qui fut guérie par le mercure.

Ne se peut-il pas que le Dr Ernst, qui vit la malade douze jours avant le départ du pèlerinage, songeant à la possibilité de la syphilis, en en étant certain peut-être, ait prescrit, comme lotion antiseptique, une solution de sublimé, et ait ordonné des frictions mercurielles sur les plaies et ailleurs.

Ne se peut-il, à défaut du Dr Ernst, qu'une sœur de charité ou une personne quelconque entourant Mme Rouchel de soins minutieux de propreté, avant et pendant le voyage de Lourdes, se soit largement servi de la même solution.

Enfin à l'hôpital de Lourdes où elle fut logée, sœur Mechtilde et les autres ne lavèrent-elles pas cette face avec la même eau antiseptique? Or, on sait combien vite la solution de sublimé est absorbée par les ulcérations; combien souvent même surviennent des accidents, notamment dans les accouchements, par l'usage inconsidéré de cette solution. Ce qui revient à dire que,

si, Mme Rouchel était atteinte d'un accident secondaire, le mercure a pu lui être administré d'une façon très efficace, et produire rapidement la guérison des plaies.

A l'appui de cette thèse, ajoutons ce fait d'expérience journalière que la plaie syphilitique qui résiste parfois longtemps au traitement hydrargyrique, se guérit, une fois la cicatrisation commencée, avec une rapidité excessive.

Nous avons donc une explication plausible de la guérison de Mme Rouchel, explication qui, n'est pas seulement une hypothèse, mais, pour nous, médecins, la réalité.

Analysons maintenant ce miracle d'après un autre ordre d'idées, et voyons s'il s'est produit comme tout honnête miracle doit se produire, c'est-à-dire, radicalement.

Nullement.

Si nous en croyons le clan catholique, Georges Bertrin, le Journal de la Grotte, les sœurs de l'hôpital de Lourdes, les compagnons du pèlerinage, les témoins de Metz, tous sont d'accord pour attester d'une façon catégorique que le samedi 5 septembre, à l'église de Lourdes, la plaie s'est subitement séchée.

Et pourtant, il n'en fut pas ainsi, car les plaies ne furent pas cicatrisées.

Donc, d'une part, guérison complète, cicatrisation de la plaie, absence de suppuration, peau lisse ; miracle.

De l'autre, guérison incomplète ; persistance de la plaie, continuation de la suppuration ; non miracle.

Que va nous donner la vérification du visage de Mme Rouchel ?

Si nous écoutons les témoins, nous allons entendre chacun d'eux dire tantôt blanc, tantôt noir.

Sœur Sophie, après avoir déclaré d'une façon très

précise que tout est guéri et cicatrisé, au dehors comme au dedans, convient pourtant que la lèvre supérieure n'avait diminué que des deux tiers.

Le bureau des constatations, de même : « les plaies étaient sèches, et toute suppuration avait cessé ; mais — il y a un mais, — il restait du mal disparu un peu d'ulcération à la face interne de la lèvre supérieure. »

Le Dr Ernst, de Metz, écrit, cinq jours après le retour de Lourdes : « j'ai vu Mme Rouchel ; elle était guérie, mais la lèvre sur laquelle s'était formée le plus d'ulcérations, *était recouverte d'une croûte de belle* apparence ; l'enflure avait disparu aux deux tiers ; des ulcérations il ne restait *plus guère* de traces. »

Cette « croûte de belle apparence » est une trouvaille et le « plus guère » en est une autre : celle-ci vaut bien celle-là.

La Société de médecine de Metz, à qui la miraculée fut présentée (page 373 et 539) ne la trouva nullement guérie ; « Il lui restait, déclare-t-elle, des vestiges de son mal, et particulièrement une ulcération à la face interne de la lèvre supérieure.

Enfin le Dr Tenneson, ex-médecin de l'hôpital Saint-Louis de Paris, à la date d'avril 1905, c'est-à-dire, deux ans plus tard, bien que disposé en faveur de Lourdes, déclare pourtant : « qu'à la lèvre supérieure, l'ulcération occupe l'étendue du bord libre, et à la lèvre inférieure, le voisinage de la commissure droite ».

Il résulte de ces diverses attestations, que si Mme Rouchel d'une part, est guérie, de l'autre elle ne l'est pas ; qu'elle est guérie, la nuit, lorsqu'on n'y voit pas clair, mais non le jour, lorsqu'on peut constater les plaies. En résumé, personne ne veut manger dans son assiette, ni boire dans son verre.

Eh ! voilà un miracle qui devient plus amusant que le bureau des constatations ne le voudrait.

Georges Bertrin qui sait mêler le plaisant au sévère, a trouvé la cause de cette persistance des ulcérations : la Vierge de Lourdes voulait tout guérir et faire de Mme Rouchel une femme délicieuse ; mais celle-ci la supplia de lui laisser une petite suppuration, comme souvenir du miracle ! Pauvre Mme Rouchel !

De cette façon, quand on guérit, il y a un miracle, et quand on ne guérit pas, il y en a deux !!!

Mais voilà bien d'une autre affaire : tout n'est pas fini au sujet de Mme Rouchel ; la comédie se continue devant les tribunaux de Metz : le miracle attaqué devant le Tribunal correctionnel et la Cour d'appel se défend bel et bien, essayant de prouver qu'il est miracle lupique, et que la Vierge de Lourdes a étendu sa main guérisseuse sur un visage dévoré par le staphylocoque doré, et non sur l'accident secondaire d'une maladie que sa pureté abomine.

Voici ce qui s'est passé : lorsque Mme Rouchel se présenta devant la Société de médecine de Metz, pour étaler sa face miraculée, les membres déclarèrent que le miracle n'était pas établi, puisque les plaies persistaient. De plus M. le Dr X... se leva et prétendit que le Dr Ernst lui avait déclaré, quelques jours avant le pèlerinage de Lourdes, que Mme Rouchel était avariée, et que ses plaies étaient de nature syphilitique. Or, c'était maintenant le Dr Ernst, qui présentait la malade à la Société de médecine, comme miraculée d'un lupus ; c'était lui qui affirmait le miracle dans des certificats publiés par le Dr Boissarie, Georges Bertrin et le Journal de la Grotte, oubliant ses déclarations antérieures.

Le Dr Ernst attaque le Dr X... devant le tribunal de

Metz, pour avoir faussement mis dans sa bouche, des paroles qu'il n'avait pas prononcées, et porté ainsi un tort considérable à sa réputation, en faisant croire qu'il signait des certificats contraires à ses convictions. Les juges eurent donc à délibérer et à rendre un jugement non seulement sur l'assertion vraie ou fausse du Dr Ernst, mais encore sur la réalité ou la non réalité du miracle.

Le Dr Ernst et Lourdes, perdirent leur procès et furent condamnés aux dépens.

Le Dr Ernst et Lourdes en ont rappelé; la Cour d'appel nous dira si définitivement le miracle tient ou ne tient pas. Que va faire la Vierge de Lourdes, en cette occurence.

En attendant, quelle que soit la décision de la Cour, n'êtes vous pas d'avis de rayer de la liste des miracles, cette cure si contestée ?

VI

Un lupus Russe

Dans son numéro du 15 janvier 1900, « la Médecine moderne » rapporte en ces termes la relation d'une guérison d'un lupus ou plutôt d'un sycosis ou teigne du menton, à la suite d'une prière faite par une femme dans une église russe.

Le malade était professeur à l'Université de Moscou. Le Docteur Cogcwuicoff nous dit que la maladie consistait en suppuration des follicules pileux, et se manifestait par des pustules qui ne dépassaient pas l'épaisseur de la peau ; celle-ci offrait, en outre, un état inflammatoire mal limité.

Comme on le voit, il n'est nullement question d'examen microscopique, non plus de la découverte dans les boutons du staphylocoque doré ou autres, dont on parle dans les traités de médecine.

Or, il arriva que le professeur, après bien des traitements de nature variée, alla trouver une bonne femme qui guérissait ces maladies par des prières. Elle amena le professeur au temple du Saint-Sauveur, et lui dit : « je prierai le bon Dieu, et la maladie disparaîtra ». Il attendit à la porte, durant quelques minutes, la fin de la prière. Le soir, ils revinrent ensemble à la même place ; la prière eut lieu de la même façon, et le professeur subit alors la suggestion ; il crut ce que lui disait la bonne femme, que la maladie devait disparaître avec l'aide de Dieu.

Le même jour, la tuméfaction commença à diminuer ; les boutons se fanaient, et la suppuration se mit à tarir. Le soir même, pour la première fois, le malade se décida à se montrer dans la rue, sans pansement. La guérison fut complète au bout de deux ou trois jours.

En admettant que tout soit vrai dans cette histoire, nous aurions affaire à des troubles trophiques chez un hystérosé miraculé par suggestion. Dans les sanctuaires pourtant schismatiques de la Russie, il se produira bien d'autres miracles, autant qu'à Lourdes.

VII

Conclusion. — En résumé, les cas de Marie Lemarchand, de la veuve Pécaulet, de Mme Rouchel et des autres sont si peu lupiques qu'ils nous laissent complètement incrédules, et qu'il faudra la guérison de quelques

autres lupus plus vraisemblables, pour nous donner la foi.

Les pauvres malades atteints d'un vrai lupus, lequel était réputé incurable jusqu'à ce jour, pourraient attendre encore longtemps à Lourdes leur guérison, si la science ne se préparait à faire en leur faveur de vrais miracles.

Aujourd'hui, c'est aux rayons chimiques de la lumière, c'est à la photothérapie et à la radiothérapie, c'est au radium, c'est à la science pour tout dire en un seul mot, qu'on doit demander la guérison des vrais lupus, et qu'on peut l'espérer.

La science fait de vrais miracles, puisqu'elle guérit des affections réputées incurables jusqu'à ce jour; elle fait des miracles scientifiques que tout le monde peut constater, et surtout que tout le monde peut reproduire. Elle ne guérit pas un unique lupus choisi dans le tas, laissant dans le désespoir une foule d'affligés; elle guérit la plupart de ceux qui viennent à elle, quelle que soit la gravité de leur mal; en sorte qu'aujourd'hui, le pouvoir de la Vierge se trouve inférieur au pouvoir du radium.

C'est ainsi que la science prend, peu à peu, la place du surnaturel.

CHAPITRE TROISIÈME

Troubles des tissus profonds

PREMIÈRE PARTIE

DES COXALGIES

SOMMAIRE : Des coxalgies vraies et des coxalgies fausses. — La thèse du professeur Crolas. — Un miracle à Fourvières. — Explication du raccourcissement des jambes. — L'affirmation de Georges Bertrin. — Les guérisons dans les sanctuaires hérétiques. — Les sœurs Renault. — Le cas d'Hélène Gay. — Celui de Louise Verchery. — Celui de la fille d'un général. — Dix autres guérisons. — Le dépit de Mlle Lécuyer. — Des coxalgies vraies. — L'histoire lamentable de Charles Bron. — Marie Joviel et le Dr Jaboulay.

I

Des Coxalgies vraies et des Coxalgies fausses. — Les fausses tumeurs blanches, les fausses coxalgies forment la première classe des maladies hystériques des tissus profonds, curables à Lourdes par suggestion.

La coxalgie vraie est une inflammation de l'articulation coxo-fémorale, avec douleur, lésion des tissus fibreux et osseux, abcès dans l'articulation, abcès périphérique, enfin raccourcissement de la jambe par bascule du bassin.

Les fausses coxalgies, c'est-à-dire celles dues à l'hystérose, présentent les symptômes de douleur, d'immobilisation du membre, de raccourcissement apparent de la jambe, de bascule du bassin, mais n'ont jamais ni abcès, ni lésions de tissus fibreux ou osseux quelconques.

Comme on le voit, si beaucoup de symptômes sont communs, un symptôme capital manque dans la coxalgie hystérique ; ce symptôme, c'est la lésion des tissus fibreux, cartilagineux et osseux, lésion qui se traduit par des abcès dans la coxalgie véritable.

Dans ce chapitre, nous ne traiterons que des coxalgies, laissant aux lecteurs le soin d'appliquer aux autres troubles des tissus profonds cités dans notre tableau, ce que nous dirons de cette maladie de la hanche, un des lieux de prédilection de l'hystérose ; nous ne parlerons donc pas des tumeurs blanches du genou et des autres articulations.

Donc, deux classes de coxalgiques viennent à Lourdes : les coxalgiques vrais, qui ne sont pas miracurables, et les coxalgiques hystérosés, c'est-à-dire sans lésion, ni suppuration, qui ont le pouvoir de guérir, même instantanément, sous le coup de fouet d'une émotion suggestive.

Parlons d'abord de ces derniers : comme les livres et les journaux de Lourdes citent de nombreux cas de guérison de ces fausses coxalgies, guérisons véritables, mais nullement miraculeuses, il est très important de traiter cette question à fond.

II

Un miracle à Fourvières. — Le professeur Crolas de Lyon a fait un travail sur les coxalgies hystériques, auquel nous avons participé, lorsque nous étions interne

dans l'hôpital de la Charité de cette ville, en lui communiquant deux observations de coxalgiques guéris par suggestion ; on pourra les lire dans la thèse du Dr Crolas passée à Montpellier en 1866.

L'un de ces cas fut même la cause d'une petite guerre religieuse dans cet hôpital : une fillette de quinze ans, atteinte de coxalgie, sans lésion, à qui nous avions placé pour la faire marcher un bandage silicaté, fut conduite par des religieuses infirmières à la vierge miraculeuse de Fourvières le sanctuaire de Lyon, qui, n'ayant pas la concurrence de Lourdes, faisait alors, beaucoup plus de miracles qu'aujourd'hui.

La fillette fit une neuvaine, brûla des cierges, fit dire des messes, si bien que lorsque nous lui enlevâmes son bandage, et qu'elle se trouva avec une jambe qui pouvait marcher, elle, sa famille, les sœurs infirmières et un certain public attribuèrent la guérison, non à notre traitement, mais à l'intervention de Notre-Dame de Fourvières. Nous nous réjouissions quand même de ce résultat qui apportait une nouvelle consécration à l'existence de la coxalgie hystérique et à son traitement par la suggestion, quand notre joie fut troublée par les aumôniers et les sœurs de l'hôpital qui s'étaient mis en tête de nous faire signer une attestation du miracle. Comme médecins, chirurgiens et internes, nous refusions énergiquement notre signature, il y eut un tolle général contre nos prétentions diaboliques de disputer cette cure à la vierge de la colline.

Nos protestations, du reste, ne servirent de rien ; ce fut, malgré nous, un beau miracle, attesté par de nombreuses signatures, publié dans les journaux catholiques, inscrit dans les annales de Fourvières, avec béquille à l'appui pendue au mur.

IV

Explication du raccourcissement des jambes. — Au sujet de la coxalgie, nous devons discuter un fait qui, bien que non miraculeux, nous est donné comme tel, avec la plus mauvaise foi du monde, du reste. On sait que dans les cas de coxalgie sans suppuration il y a raccourcissement *apparent* du membre, mais qu'en réalité ce raccourcissement n'existe pas, car comment des os pourraient-ils se raccourcir sans qu'ils soient réséqués. L'explication est la suivante : le bassin en basculant entraîne, en haut et en arrière, la tête du fémur, et produit ainsi une diminution apparente du membre.

Pour constater ce fait, il suffit de placer sur une table le malade couché sur le dos, on voit alors la colonne vertébrale s'infléchir en arc de cercle au niveau des lombes par le mouvement de bascule du bassin et la jambe devenir plus courte ; mais si on lève la jambe en l'air, on s'aperçoit que le bassin reprend sa place, que la colonne vertébrale devenue rectiligne repose à plat sur la table, sans arc de cercle, et que la jambe malade a repris sa longueur.

Pour constater que les jambes sont d'égale longueur, il suffit de les mesurer avec un ruban, en prenant toujours les mêmes point de repère; d'une part le grand trochanter, de l'autre la malléole interne, et non, comme on le fait à Lourdes, en faisant coucher le malade les deux pieds l'un à côté de l'autre, pour voir le raccourcissement sans prendre la mesure des jambes.

Pourtant, par exception, dans les cas de coxalgie à

lésions osseuses graves, si la tête du fémur s'est nécrosée et n'existe plus, la jambe malade se trouve nécessairement plus courte que l'autre, d'une certaine longueur.

Tous les chirurgiens connaissent ces faits, et il est probable que les médecins de Lourdes ne l'ignorent pas, car c'est le B. A. Ba de l'étude des coxalgies.

V

L'affirmation de Georges Bertrin. — Or, en se basant sur ce raccourcissement apparent, les panégyristes du miracle veulent nous faire croire que les jambes repoussent instantanément dans la piscine : ainsi, à la page 202 du livre de Georges Bertrin, nous lisons que la jambe gauche de Lucie Renault, et la jambe droite de sa sœur Charlotte Renault, plus courtes l'une et l'autre de trois centimètres, se sont allongées dans la baignoire des trois centimètres qui leur manquaient.

Emile Lesage avait, lui aussi, une jambe ayant trois centimètres de moins que l'autre, qui, après le premier bain, avait déjà regagné deux centimètres.

Mais le record est tenu par M[lle] Louise Verchery de Vierzon, qui a vu sa jambe repousser dans la piscine de six centimètres.

Comme on le voit, l'affirmation est catégorique : l'eau de la piscine fait pousser les jambes.

Que dire des médecins de Lourdes qui attestent de tels miracles ? Ignorants ou inconscients ?

C'est le cas de leur poser de nouveau la question qui a le don de les horripiler : si l'eau de la grotte fait pousser les jambes des coxalgiques, pourquoi ne fait-elle pas pousser les jambes des amputés ?

VI

Les guérisons des sanctuaires hérétiques. — Si les guérisons des coxalgies hystériques sont fort nombreuses dans les annales de la grotte de Lourdes, elles le sont aussi dans d'autres sanctuaires privilégiés qui ont leurs murs tapissés de béquilles. Car, chose incroyable, il arrive que dans les chapelles des couvents de Russie, les vierges byzantines, comme si elles n'étaient pas des vierges hérétiques, font des miracles semblables aux miracles catholiques, avec, comme preuve à l'appui, des milliers d'*ex-voto* analogues pendus aux murailles.

Les prêtres de Lourdes, qui ne peuvent récuser ces miracles, les attribuent au démon ; mais les popes à leur tour, prétendent que la vierge des Pyrénées tient sa puissance du diable.

Enfin, voilà qu'en Amérique s'élève une nouvelle et terrible concurrence dans la fabrication des miracles : des usines à guérisons miraculeuses s'y bâtissent, où le révérend Dawie, le pape de la nouvelle religion, impose ses mains guérisseuses sur les malades.

Pour le moment, restons à Lourdes, et dépouillons notre dossier d'hystéro-coxalgiques ; nous parlerons plus tard de l'église de Zion.

VII

Lucie et Charlotte Renault. — Ces jeunes filles sont atteintes toutes deux de coxalgie hystérique. Dans l'histoire qu'on nous raconte, relevons tout d'abord quelques hérésies médicales.

1° On nous affirme que la maladie avait son siège dans la moelle épinière et ne pouvait guérir : or, quel est ce mal dont on ne nous dit pas le nom ? Il faudrait, au moins le connaître avant d'énoncer un pronostic aussi grave : c'est une supposition gratuite dans le but de corser le miracle ;

2° On ajoute qu'il s'accompagnait d'atrophie musculaire qui ne se répare pas. Or l'atrophie qui se produit par l'immobilité du membre, au contraire, se répare aisément lorsque les muscles recommencent à se contracter par l'effet du mouvement ;

3° Enfin les jambes des deux sœurs sont celles dont nous avons parlé, qui poussèrent de trois centimètres dans la baignoire au dire de Georges Bertrin ; mais dont, si on voulait nous permettre de faire basculer leur bassin, nous allongerions ou nous raccourcirions la jambe à volonté.

Aussi, malgré les certificats du Docteur Monnier qui devrait mieux savoir mesurer les membres des coxalgiques, nous prétendons qu'il n'y avait ni lésion de la moelle, ni raccourcissement vrai des jambes de ces deux jeunes filles, et que si leur coxalgie hystérique fut guérie à Lourdes, ce fut par l'effet seulement de la suggestion, nous devons ajouter que la coxalgie de la seconde des sœurs survint probablement par imitation

de la première, c'est-à-dire, également par suggestion. Enfin — point capital — il n'y avait dans les deux cas ni abcès, ni altération fibreuse ou osseuse, en sorte qu'il résulte de tout cela que les coxalgies des deux sœurs qui les faisaient boiter l'une à gauche et l'autre à droite étaient des coxalgies hystériques typiques qu'on pouvait faire disparaître en soufflant dessus ailleurs qu'à Lourdes.

VIII

Le cas d'Hélène Gay. — Dû à l'hystérie également le cas d'Hélène Gay dont nous lisons la guérison dans le n° 30 du Journal de la Grotte de l'année 1902. Agée, alors de 12 ans, elle était coxalgique depuis 8 ans, mais — notons-le bien — sans les lésions osseuses et sans les abcès qui auraient dû survenir pendant une si longue durée de la maladie. C'était un jeune sujet à miracles qui devait guérir au passage de la procession; du reste, sa guérison fut aidée par un médecin intelligent qui lui avait posé un appareil, et qui lui avait permis de marcher, car rien n'est meilleur pour guérir les coxalgies nerveuses que la marche et les mouvements; c'est un cas analogue à celui de la Charité de Lyon.

IX

Le cas de Mlle Louise Verchery. — Mlle Louise Verchery n'a pas l'ostéo-arthrite tuberculeuse dont on nous parle, puisqu'elle ne porte trace d'aucune fistule ni d'anciens abcès, lesquels surviennent toujours dans les cas de cette nature. Elle guérit dans la piscine, comme il convient.

Pourtant, on pourrait quelque peu ergoter sur ce miracle, car nous lisons, qu'avant de venir à Lourdes, elle se traînait péniblement avec des béquilles, ce qui veut dire qu'elle pouvait marcher; elle pouvait même, ajoute-t-on, s'asseoir de côté, sur une chaise. Il est probable qu'enfermée dans sa chambre, cette jeune fille n'était pas gênée pour se promener. Ce n'est pas ainsi que se conduisent les vrais coxalgiques immobilisés sur leur lit par la douleur, surtout les tuberculeux. C'est à Louise Verchery qu'il arriva une poussée de jambe de six centimètres.

X

Le cas de Mlle Marie-Ange Clément.—Mlle Marie-Ange Clément d'Agen, était immobilisée, depuis deux ans, tantôt dans des appareils silicatés, tantôt dans des gouttières Bonnet; elle guérit, mais avec quelque peu de raideur de la hanche, nous dit-on. Cette raideur s'explique par l'immobilité trop prolongée du membre. Quelque temps après, la malade fut prise dans un accident de voiture qui remit tout en question pendant trois ans; la coxalgie hystérique évolua; nous disons hystérique, car jamais il n'y eut la moindre goutte de suppuration indiquant une vraie coxalgie, et de plus la rechute est la meilleure preuve de l'hystérose. Pour confirmer mieux encore celle-ci, notons une contracture des muscles de la hanche qui durait depuis sept ans, et qui était pour la malade un obstacle insurmontable à s'agenouiller. Pas n'était besoin de Lourdes pour guérir cette malheureuse jeune fille qui s'immobilisa cinq années

dans un lit, lorsqu'une suggestion bien comprise aurait, dès le début, pu la faire lever, et lui permette de jouir de sa jeunesse, comme ses compagnes.

Au sujet des contractures hystériques, nous pouvons relater une observation tirée de notre pratique : une guérison obtenue par une douche froide. M[me] X... âgée de 45 ans, avait pris l'habitude de se tenir accroupie, jambes contre cuisses et cuisses contre ventre, de façon à placer son menton sur ses genoux, comme une momie péruvienne.

Pendant longtemps, nous luttâmes par des frictions et des mouvements d'extension contre une contracture des muscles des deux jambes qui menaçait de produire l'ankylose : tout fut inutile ; pendant trois années elle resta dans la même position. Dans son lit, M[me] X... avait fait un trou au milieu de ses matelas pour s'y loger, sans s'étendre ; on la portait comme une statue de bois, dans un coin du jardin où elle restait des journées entières sans bouger.

Or, il arriva qu'un jour, au lieu d'être placée dans une baignoire comme d'ordinaire, pour y être lavée, elle fut mise sous une douche froide. Comme l'infirmière l'avait quittée pour aller chercher des linges dans la pièce voisine, M[me] X... se leva subitement, recouvra ses mouvements et se sauva dans le jardin entièrement nue, à la grande surprise du personnel qui ne parvenait pas à l'arrêter tellement sa souplesse et son agilité étaient grandes : ainsi dans une minute, cette malade avait pu recouvrer l'usage de ses membres contractés depuis trois ans.

Ce fait nous démontre que des contractures hystériques peuvent persister de nombreuses années, et gué-

rir subitement, sous une influence émotive quelconque; il explique ainsi de nombreuses guérisons survenues à Lourdes, notamment celle de Mlle Marie-Ange Clément.

XI

Dix autres cas. — Les cas d'Anna Lacaze, de Montauban; d'Emilie Dupuy, de Rouen; de Louise Crosnier, de Darnétal; de Mlle Stoehr, de Strasbourg; de Mlle Boursin, de Palmyre-Rieussens, de Montpellier; de Berthe Gallot, de Caen; de Mlle Angélique Alix, de Rennes; de Mlle Virginie Bilheux, de Ducey (Manche); celui, enfin de Mlle Gay, de la Franche-Comté sont autant de cas de coxalgies de nature hystérique et leur guérison a été obtenue à Lourdes, parce qu'elles étaient de nature hystérique, leurs articulations ne montrant aucune suppuration.

XII

Le dépit de Mlle Lécuyer. — Citons, enfin, le cas de Mlle Louise Lécuyer, âgée de 19 ans, née à Grièges (Ain). Cette jeune fille alla à Lourdes demander sa guérison à la Vierge de Massabielle. Elle ne l'obtint pas, peut-être par la raison qu'elle fit abus d'eau et de procession : elle prenait deux bains de piscine par jour, et assistait à toutes les processions du Saint-Sacrement; après chaque immersion, elle buvait, sans dégoût, un verre d'eau de la piscine, souillée de toutes les immondices des autres malades; de plus elle ne passait pas devant le robinet d'eau, sans en absorber un verre ou deux.

Il est vrai qu'après chaque bain, pendant un quart d'heure environ, elle était guérie; mais ce n'était que des guérisons transitoires, en sorte que, malgré cette cure intensive, la malade revint, sans aucune amélioration à l'hôpital de la petite ville de Pont-de-Veyle d'où elle était partie.

Soulignons le fait ce ces guérisons d'un quart d'heure, renouvelées deux fois par jour, qui sont la marque indéniable de l'hystérose dont Mlle Lécuyer était atteinte.

Comme on la transportait du train à l'hôpital, elle entendit des passants faire des réflexions moqueuses sur son miracle manqué; alors elle se suggestionna par dépit: « Demain, se dit-elle, demain, je marcherai, et les incrédules seront bien obligés de se rendre à l'évidence ».

La chose se fit comme elle l'avait dit : le lendemain matin, elle se leva et s'habilla, puis se promena dans la salle de l'hôpital, comme si jamais, elle n'avait été malade.

Peut-être eut-on le tort d'attribuer cette cure à Notre-Dame-de-Lourdes, quand ce fut un saint non admis dans le calendrier, Saint Dépit — dépit de n'être pas miraculée — qui en eut tout le mérite.

Ce mode de guérison nous prouve absolument l'hystérose de Mlle Louise Lécuyer, de Grièges.

XIII

Des coxalgies vraies. — Il y aurait un grand chapitre à faire sur les vraies coxalgies, c'est-à-dire, celles qui sont produites par une lésion des os ou des ligaments; mais nous n'en citerons qu'un petit nombre de cas suffisants pour comparer ces affections graves, incurables à

Lourdes, quoi qu'on en dise, avec les coxalgies hystériques qui guérissent si facilement.

C'est avec stupéfaction, qu'on lira l'histoire de Charles Bron, le seul coxalgique vrai, cité par Boissarie; cet étrange miracle, non seulement, n'en est pas un, mais il en est le contraire : Lourdes, en effet, a empêché la guérison de ce malheureux.

Les preuves de ce que nous avançons, nous allons les trouver dans le livre même des grands miracles, pages 185 et suivantes.

En 1896, Charles Bron, pauvre cultivateur du Haut-Jura, fut admis pour une coxalgie à l'hôpital de Berne, où le Docteur Girard lui ouvrit un abcès de la hanche, évacua le pus, et retira plusieurs pièces d'os détachés. Après un nouvel examen, le professeur déclara qu'il fallait pratiquer une opération plus radicale, et extraire la partie nécrosée de l'os, seul moyen de sortir Bron du triste état où il se trouvait.

Au lieu d'avoir confiance en son médecin de Berne, Charles Bron le quitta, et alla trouver Notre-Dame-de-Lourdes; les bains de la piscine furent inutiles, mais la procession produisit sur Bron un état d'exaltation tel qu'il n'eut plus, pendant quelques instants, la sensation de son mal. Il se leva et soutenu par deux brancardiers, put venir jusqu'au bureau des constatations médicales. Il était là, debout, nous dit-on, essayant de marcher, alors qu'auparavant, il ne pouvait même pas sortir de son lit : « j'ai vu Bron à la piscine, écrit le Docteur « Boissarie, il avait au niveau de la hanche une plaie « profonde dans laquelle je pouvais enfoncer mon pouce, « plaie qui suppurait abondamment. Or, maintenant, il « n'y a plus trace de plaie ; plus de suppuration, plus de

« gonflement ». Aussitôt, on chante le « Magnificat » ; les ovations de la foule sont formidables ; le retour est triomphal, quatre pages du livre suffisent à peine pour célébrer cette magnifique guérison.

Mais... car il y a un mais, à cet extraordinaire miracle d'une coxalgie guérie ; elle ne l'était nullement ; deux petites lignes de texte de la page 191, perdues dans le fatras des louanges, vont nous édifier complètement à ce sujet, les voici : Bron est resté boiteux, sa jambe est plus courte, elle est soudée au niveau de la hanche. Par les anciennnes fistules, on a constaté *pendant longtemps un suintement de pus*. Alors que signifie le miracle si le pus continue à couler? Cela veut dire que toujours la tête du fémur est nécrosée, que toujours les fistules suppurent, que toujours les plaies sont ouvertes. Cela veut dire aussi que Boissarie a trompé son public, en publiant qu'il n'y a plus trace de plaie, que les suppurations sont taries, et les fistules fermées.

Cela veut dire surtout que le grand miracle tant prôné n'était pas un miracle, et que ce miracle ne se produira jamais, hélas pour le malade.

Cela veut dire enfin qu'il faudra que Charles Bron meure ou se fasse opérer.

Si Lourdes peut guérir les coxalgies hystériques, la chirurgie seule guérit les coxalgies vraies.

XIV

Le cas de Marie Joviel. — Marie Joviel de Lyon, dont nous trouvons la guérison relatée dans le journal de Lourdes, est une coxalgie avec un double pied-bot. Douée d'une dose de malice supérieure, elle a pris ses

précautions d'avance, en se faisant opérer copieusement par le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon; puis oublieuse des six opérations du Docteur Jaboulay, elle est partie à Lourdes pour attribuer sa cure à la grotte, et y déposer ses béquilles. C'est une mauvaise action de sa part, c'est aussi une mauvaise action de la part des médecins de Lourdes qui ont volé ce miracle au docteur Jaboulay.

Ces deux observations suffiront pour faire comprendre que les malades qui relèvent de la chirurgie ne sont pas guéris à Lourdes; lorsque les scies, les gouges, les pinces et les sécateurs doivent entrer en jeu, la Vierge se récuse.

TROUBLES DES TISSUS PROFONDS

Deuxième Partie

Mal de Pott.

Classification. — Le mal de Pott est une inflammation et une carie d'un os de la colonne vertébrale. Or, on présente à notre admiration des miracles assez nombreux et assez variés de mal de Pott guéri à Lourdes, qui n'ont rien de ce mal; même les bossus qui n'ont aucune carie de la colonne, sont regardés comme atteints du mal de Pott et guéris miraculeusement sous ce nom.

Vérifions et voyons si nous devons accorder plus de confiance à ces miracles qu'à ceux déjà décrits.

Comme pour les autres maladies, nous avons établi pour eux deux classes :

1° Dans la première classe, nous relatons les observations de mal de Pott qui sont de nature nerveuse, et dépendent de l'hystérose : ce sont, cela va sans dire, de fausses maladies où la lésion n'existe pas;

2° Dans la deuxième classe, se trouvent les cas de mal de Pott véritable, c'est-à-dire, s'accompagnant de carie osseuse, d'abcès et de longues suppurations.

CLASSE I

Mal de Pott hystérique.

Sommaire : Six cas d'hystérosés : Jeanne Tulasne. — Julia Chapuis. — Berthe Wilman. — Adrienne Privat. — Hermine Viel. — Jacques Mouchy.

Comme d'ordinaire du moment ou le mal de Pott peut être de nature nerveuse, l'hystérose va jouer son

rôle suggestif dans les cas que nous allons relater, soit en les provoquant et en les faisant naître, soit en les guérissant subitement sans laisser de traces, de façon à faire croire à un miracle. C'est ainsi que les choses se sont passées dans les cas suivants :

Jeanne Tulasne. — Cette malade est, sans contredit, une névrosée.

Sa maladie commence, comme d'ordinaire par des douleurs névralgiques que l'on croit rhumatismales, et qui s'aggravent de jour en jour.

Au mois d'octobre, prétend-t-on, les médecins ont constaté une déviation de la colonne vertébrale, et la saillie de trois vertèbres, très accusée, preuve du mal de Pott. Aucun certificat ne vient nous confirmer cet état de choses.

On traita Jeanne pendant six mois, par un appareil plâtré en forme de corset, puis on la conduisit aux bains de mer de Pornic. Au mois de septembre, elle voulut aller à Lourdes et elle se suggéra très fortement qu'elle devait être guérie, le 8 septembre, jour de la fête de la Vierge ; pas un jour avant, ni un jour après. De plus, le 8 septembre, était l'anniversaire de son jour de naissance. Pour ces deux raisons, elle priait la Vierge de lui procurer, ce jour-là seulement, le miracle de sa guérison.

Elle partit, couchée sur un matelas, dans un long panier d'osier fabriqué tout exprès. Le 7 septembre, à Lourdes, elle prit son premier bain de piscine, sans aucun résultat, elle s'y attendait ; le lendemain, 8 septembre, était le jour qu'elle avait choisi pour être miraculée ; deux bains de piscine restèrent sans aucun effet. Mais le soir, devant l'Eglise du Rosaire, au moment du

passage de la procession, elle eut son beau miracle. Un prêtre, d'une voix énergique, criait : « O Seigneur, nous croyons en vous ! » la foule appuyait : « Nous espérons en vous ! Nous vous aimons ! Seigneur, guérissez-nous ! Seigneur, faites que je marche !... ». Jeanne était sous le coup de la plus violente émotion, lorsque l'archevêque, portant le Saint-Sacrement, s'arrêta devant-elle; ramassant toute son énergie, joignant ses mains tremblantes, elle se pencha vers l'ostensoir, et s'écria : « Seigneur, faites que je marche ! Vous pouvez me guérir ! ».

Elle se leva et fut guérie. Devant la foule immense, elle fut acclamée miraculée. Au bureau des constatations, après examen, il fut établi qu'on était en présence d'un cas très rare, et que les vertèbres avaient repris leur place. Très grande était la joie de la miraculée, bien qu'un peu troublée, parce que la Sainte Vierge s'était arrêtée à moitié, et avait laissé subsister l'atrophie musculaire des mollets. Pourquoi ?

Mais voilà bien une autre affaire : Mlle Tulasne, disaient les mauvaises langues de son pays, n'avait pas été miraculée du tout. Certaines personnes donnaient comme preuve que le médecin de la famille, avant le pèlerinage, avait refusé catégoriquement un certificat pouvant servir à établir un miracle. Pourquoi ce refus ? C'est que : 1° le corset plâtre avait suffi pour redresser l'incurvation de la colonne vertébrale ; 2° que jamais aucune vertèbre n'était sortie des rangs, et 3° qu'enfin Mlle Tulasne était guérie, malgré la petite comédie qu'elle avait su jouer en habile artiste, par le traitement médical et non par la Vierge.

Quoi qu'il en soit, ce refus de certificat, venant du médecin de la malade, entache ce miracle d'un doute qui n'est pas précisément en sa faveur.

Amusons-nous : la famille furieuse que son médecin ordinaire ait refusé le certificat, s'était adressé à un jeune médecin nouveau venu dans la ville, M. le docteur Lieffring qui signa bien une attestation dans laquelle il parlait d'un mal de Pott lombaire, mais qui ajoutait ces mots significatifs : « avec accidents *névropathiques* dans la zone du sciatique gauche ». Ces accidents névropathiques, c'est l'hystérose reconnue par le jeune médecin ; ces accidents névropathiques, c'est le miracle de Jeanne Tulasne devenu un symptôme hystérique. La famille n'avait pas compris quel énorme pavé tombait sur le miracle, et le réduisait en miettes par l'effet de ce seul mot *névropathe*. La pauvre Jeanne Tulasne ne sera pas encore canonisée du fait de son miracle !

Berthe Wilman. — Cette jeune fille souffrait, depuis quatre ans, d'un mal de Pott dorsal et portait un corset orthopédique qui lui soutenait la colonne vertébrale. Avec le corset, elle pouvait vaquer aux soins du ménage, sortir et se promener ; sans lui, elle ne pouvait rester debout ; ce petit fait nous en dit long sur l'état nerveux de Berthe. Aucun autre renseignement et aucun certificat médical, en sorte qu'on ne peut discuter la réalité du mal de Pott de cette jeune fille qui, au passage du Saint-Sacrement, sent que son corset la gêne, l'enlève et peut marcher sans lui. Du reste, ce petit miracle, s'il a permis d'enlever le corset, n'a pas enlevé les douleurs dont la malade se plaignait.

Le corset a-t-il été pendu aux voûtes parmi les béquilles ?

Adrienne Privat, de Nantes. — Cette malade, atteinte de scoliose, est, en même temps, atteinte d'hystérose. En 1898, elle est venue à Lourdes, mais sans guérir

de son mal de Pott réel ou pas ; il est vrai qu'elle a laissé à la piscine, toute une collection de maux hystériques qu'elle avait apportés des bords de la Loire : crachements de sang, gastrite, névralgies, entérite, œdème des pieds. Mais le certificat médical du retour constate que la courbure de la colonne vertébrale persiste. Cela est fâcheux pour le miracle, car c'est surtout sa bosse qu'Adrienne Privat aurait voulu voir fondre dans l'eau, comme si elle eût été de sucre.

Hermine Viel. — Cette novice du couvent de Condé-sur-Noirot, âgée de 23 ans, est franchement hystérique, en même temps qu'elle présente un léger degré de scoliose à gauche. Au début, elle se plaint — c'est l'ordinaire chez nos névrosés — de vives douleurs dans le ventre et dans les reins. Plus tard, elle souffre de la jambe gauche, avec exacerbation de plus en plus grande, avec contracture et raccourcissement du membre. Trois médecins réunis en consultation à son sujet diagnostiquèrent un mal de Pott, l'un d'eux même affirma une carie vertébrale. Pourtant, aucun abcès ne se manifesta ; or le mal de Pott qui est une carie osseuse s'accompagne nécessairement de suppuration. On ne cite ni les noms des médecins ni leurs certificats.

Hermine vint alors à Lourdes ; devant la grotte, elle sortit de sa gouttière et se mit à marcher ; cas classique d'une hystérosée guérie par suggestion.

Jacques Mouchy. — Ce malade — le seul miraculé du sexe masculin, l'hystérose étant plus fréquente dans le sexe contraire —, était atteint, depuis l'âge de 21 ans, de paraplégie avec anesthésie, lorsqu'il vint à Lourdes, le 1er juin 1900.

Pendant qu'il était étendu sur le dos, au cours de la

maladie, un abcès froid qui s'était ouvert au niveau de la onzième vertébrale dorsale, avait fait croire à un mal de Pott véritable. Mais comme cet abcès se ferma spontanément une fois vidé, qu'il n'y eut pas, d'autre part, déformation, il est certain que la vertèbre dorsale n'avait aucune lésion et que sa paraplégie était due à l'hystérose, nullement au mal de Pott. Du reste, la guérison n'eût pas lieu comme elle devait l'être si un vrai miracle fut intervenu. Malgré la force de la suggestion, au lieu d'être instantanée, elle ne se fit que progressivement. A Lourdes, Jacques Mouchy put se lever et se tenir debout, pendant le voyage de retour, il put faire quelques pas ; installé chez lui, il put marcher et guérir complètement. Lorsque depuis 21 ans, un système musculaire ne sert plus, il ne peut servir, de nouveau, que lentement par l'usage progressif.

Conclusion. — Comme on vient de le voir pour les miracles dont nous avons raconté l'histoire, six, franchement hystériques ont pu guérir plus ou moins mal à Lourdes. Il n'en sera plus de même pour ceux atteints vraiment du mal de Pott dont nous relatons l'histoire ci-après ; ceux-ci ne guériront pas du tout.

CLASSE II

Mal de Pott vrai.

SOMMAIRE : Insuccès de Lourdes. — Jeanne Gasteau. — Lea Constant. — Léonie Chartron. — La femme d'un médecin. — L'autopsie de Nancy. — Conclusion.

La classe II comprend les observations de cas vrais de mal de Pott. Ceux-là ne guérissent pas à Lourdes,

lorsque leur diagnostic est bien établi, malgré toutes les interventions divines. Nous allons le démontrer.

Jeanne Gasteau. — Cette jeune fille a un faux mal de Pott. A l'âge de 12 ans, elle fut atteinte d'une déviation de la taille, déviation qu'avait déjà une sœur aînée. Pour la combattre, le docteur Thuvien moula son corps dans des appareils plâtrés qui se renouvelèrent plusieurs fois.

En 1891, il arriva qu'au niveau des reins, un abcès se forma et fit saillie dans le flanc droit. Peut-être cet abcès fut-il causé par une blessure produite par l'appareil plâtré trop serré, accident fréquent, lorsque des bandages de cette nature sont appliqués. Les moulages en plâtre ne purent plus être supportés; l'abcès devint saillant; la jeune fille fut transportée à l'hôpital Saint-Joseph où l'on pratiqua une opération : on ouvrit, on vida, puis on guérit l'abcès. Le docteur Boissarie, pour avoir un beau miracle fait de cet abcès simple, un abcès osseux dû à une tuberculisation des vertèbres, sans appuyer, du reste, sur aucune preuve son assertion.

Bien plus, de son récit même, nous pouvons tirer une preuve contraire, c'est-à-dire qu'il n'existait chez la jeune fille, aucune lésion osseuse. En effet, si c'est le corps de la vertèbre qui est en jeu, sa carie produira bien un abcès, mais un abcès d'une nature particulière, un abcès par congestion lequel, toujours vient faire saillie et s'ouvrir en haut et en dedans de la cuisse, très loin, par conséquent de la région des reins; jamais dans le flanc. D'autre part, si l'abcès provient de la carie des os postérieurs de la vertèbre, il se forme et s'ouvre non dans le flanc, mais autour de l'os même.

Lorsque la jeune fille fut conduite à Lourdes, elle

pouvait être, en réalité, affaiblie par son long traitement chirurgical, mais elle était guérie et de son abcès et de la déviation de la colonne vertébrale et la Vierge n'avait plus à intervenir : Jeanne Gasteau était alors en pleine convalescence.

Le docteur Boissarie a beau édifier ce miracle sur neuf pages de texte et noyer les détails dans des élucubrations très pieuses mais inutiles, il nous a été facile de tirer la vérité au clair et prouver que Jeanne Gasteau n'a pu guérir miraculeusement à Lourdes, puisque sa maladie n'existait plus.

Léa Courtaut, de Grenelle. — En 1894, cette jeune fille, employée aux ateliers de composition d'un journal, faisait un travail au-dessus de ses forces : elle s'affaiblit et se courba d'une façon sensible.

Le docteur Ferreau de l'Hôtel-Dieu constata une grande faiblesse et conseilla l'huile de foie de morue, les bains salés et le phosphate de chaux. En 1895, on lui fournit un corset qu'elle portait depuis sept mois, lorsqu'elle vint à Lourdes.

Avant le départ, le docteur Chirié constatata une double déviation de la colonne vertébrale formant une bosse à gauche, mais ne certifia ni lésion vertébrale ni abcès. Le docteur Boissarie conclut pourtant de ce certificat qu'il y avait une lésion osseuse avec affaissement des vertèbres. Or, une lésion osseuse — il devrait le savoir — amène toujours une suppuration et, dans le cas présent, il n'y en avait pas.

Lorsqu'on retira Léa Courtaut de la piscine, il ne restait, nous dit-on qu'une *légère courbature* (sic) *qui se dissipa l'après-midi du même jour, au second bain.* Le docteur Boissarie qui nous affirme ainsi un véritable

miracle va se trouver pris en flagrant délit d'erreur volontaire. Voici, en effet la vérité : Avant son départ de Lourdes, lorsque Léa Courtaut vint au bureau des constatations, celui-ci fut forcé d'atténuer le miracle, tout en l'affirmant hautement : « Léa s'inclinait encore sur le côté (page 237), c'est-à-dire que Léa était encore bossue. A Paris, sa mère constate que sa fille est absolument droite, mais lui fait une scène « parce qu'elle a laissé son corset à Lourdes ».

Léa Courtaut semble s'incliner légèrement à droite; mais cette déviation « est plus apparente que réelle ». Cet amusant euphémisme est du docteur Boissarie.

Enfin, nous avons un chef-d'œuvre pour exprimer une idée contraire au miracle sous une forme adoucie : c'est le certificat du docteur Chirié qui examina Mlle Léa Courtaut au retour : « j'ai constaté : 1e que la colonne vertébrale *était bien droite;* 2° qu'une saillie légère des deux vertèbres dorsales existait; 3° que l'épaule gauche était exhaussée et le côté droit de la poitrine plus mince que l'autre ».

C'est en résumé un miracle bossu qui a besoin d'être travaillé pour devenir présentable.

Léonie Chartron. — Mme Chartron nous raconte elle-même qu'elle fut visitée et traitée à Paris, par les princes de la science, Nélaton, Piorry, Bouvier qui lui firent subir un traitement énergique et douloureux.

Plongée dans la piscine de Lourdes, la gibbosité de Mme Chartron disparut, et sa paralysie fut guérie; en même temps les trous des six vertèbres suppurantes étaient fermés. Le certificat du docteur Gagnard, signé trois ans après la guérison est un peu tardif; ceux des trois autres médecins, au moment du départ pour

Lourdes auraient mieux fait notre affaire. C'est un miracle fantaisiste qui n'est étayé que sur des affirmations et non sur des preuves : gibbosité, paralysie, carie de six vertèbres, c'est beaucoup de maladies à la fois.

Femme de médecin. — C'est un miracle plus fantaisiste encore que le précédent, et dont il est impossible de faire cas. Un mari qui est du *Tiers-ordre*, vient à Lourdes et raconte que sa femme a été guérie, il y a *vingt ans*, d'un mal de Pott.

Des preuves, point. Avez-vous la foi robuste? Ecoutez cette nouvelle : cette dame avait 1° une bosse dans le dos; 2° un abcès dans le flanc; 3° un poumon en mauvais état; 4° un teint couleur de cire; 5° une paralysie de la vessie; 6° une incontinence d'urine; 7° des vomissements incoercibles; enfin, 8° elle avait reçu l'extrême-onction.

Cette dame était venue deux fois à Lourdes; mais dix-huit bains n'avaient donné aucun résultat. Au troisième pèlerinage, elle guérit miraculeusement, nous dit son époux. Le miracle ne fut pourtant pas très complet, car après vingt ans écoulés, la saillie de la vertèbre existait encore. Elle avait été guérie par sept miracles des sept autres maladies; mais mari et femme eussent préféré la guérison de la bosse.

L'autopsie de Nancy. — Il y avait à l'hôpital de Nancy, une jeune fille atteinte d'un réel mal de Pott de la 5e et 6e vertèbre cervicale.

La tête déviée inclinait sur son épaule; son air était souffrant; elle ne tournait pas le cou, mais tout le corps d'une seule pièce, étant toujours préoccupée d'éviter les mouvements qui étaient atrocement douloureux. Dans la région profonde du cou, le professeur Gross, son méde-

cin, sentait un engorgement qui lui avait indiqué, d'une façon certaine, le mal de Pott véritable, c'est-à-dire une carie du corps des vertèbres : il y avait suppuration.

La jeune fille resta à l'hôpital, plusieurs années ; sa santé finit par s'améliorer et un coin osseux de nouvelle formation put remplir la cavité laissée par les os nécrosés et les remplacer.

A ce sujet, le docteur Dubois de Reims, qui avait vu à l'hôpital la jeune fillle, ne craint pas d'écrire une phrase, véritable hérésie chirurgicale : « on ne peut remplacer par des os nouveaux, les os déjà détruits. »

Or, si le docteur Dubois avait étudié les livres du docteur Ollier, le célèbre chirurgien de Lyon, l'auteur de la chirurgie des os, il saurait qu'on peut disséquer et extraire un os de son enveloppe périostique qu'il soit sain ou malade et le faire remplacer par un os nouveau.

Le docteur Dubois a voulu prouver que c'est la Vierge de Lourdes qui a créé le coin osseux qu'on trouva plus tard à l'autopsie. Il savait pourtant qu'au moment du pèlerinage, depuis longtemps la nature avait mis un os neuf à la place du disparu.

L'assertion du docteur Dubois peut tromper des ignorants. Il ne pourra jamais émettre une telle assertion devant des médecins qui, tous aujourd'hui sont au courant des phénomènes de la génération osseuse.

Avant de quitter l'hôpital de Nancy, lorsque la malade se tint debout, on s'aperçut qu'ayant eu si longtemps la tête inclinée du même côté, certains muscles du cou s'étaient rétractés et ne permettaient plus à la tête de se redresser. Pour obvier à cet inconvénient, le docteur Gross pratiqua la section de ces muscles et permit ainsi à la tête de la jeune fille de se relever et de faire des

mouvements. Donc elle était bien guérie lorsqu'elle sortit de l'hôpital de Nancy, et qu'elle rentra dans sa famille.

Comme un pèlerinage s'organisait, la jeune fille voulut aller à Lourdes pour remercier la Vierge de sa guérison. Si elle n'eût pas été guérie de son mal, jamais — tous les chirurgiens le comprendront — elle n'aurait pu aller et venir, redresser la tête en avant et en arrière, la tourner à droite et à gauche, faire enfin une gymnastique complète, quand, deux ans auparavant, immobile sur son lit, elle poussait d'affreux cris au plus petit mouvement du cou. La possibilité de faire le voyage à Lourdes prouvait donc bien sa guérison. Elle était si bien guérie que personne ne s'occupa d'elle. A Lourdes, elle passa inaperçue et elle ne fit *constater ni sa maladie, ni sa guérison*, tellement on pensait peu alors faire intervenir le miracle dans son cas. Le docteur Dubois lui-même n'entreprit d'attribuer la guérison à la Vierge que longtemps après, à la suite des événements que nous allons raconter.

Il arriva que cette jeune fille, occupée auprès d'une batteuse mécanique laissa son bras se prendre dans un engrenage, les artères furent coupés et la mort survint avant qu'un médecin ait eu le temps d'intervenir.

Comme une action en dommages-intérêts s'était engagée, la justice ordonna l'autopsie ; c'est alors que l'on constata la guérison des deux vertèbres cervicales, au moyen d'un os nouveau. Cet os nouveau, on l'exhiba, on cria au miracle ; on prétendit qu'il s'était formé à Lourdes.

Mais pour qu'un tel miracle ait eu lieu, il aurait fallu que la malade fut conduite à Lourdes avant de subir le

traitement du docteur Gross et avant de sortir de l'hôpital complètement guérie.

Conclusion. — Le cas de Léa Courtaut dont la bosse ne fondit pas dans la piscine; celui de l'extraordinaire femme du médecin; celui de Jeanne Gasteau guérie de sa déviation avant le pèlerinage; celui de Léonie Chartron, peut-être analogue au précédent, ne peuvent être acceptés comme des cures merveilleuses. La jeune fille de Nancy dont on fit l'autopsie est la seule malade atteinte du mal de Pott véritable, avec preuve à l'appui. Or, nous croyons avoir démontré d'une façon péremptoire, que ses vertèbres cervicales étaient déjà reconstituées, lorsqu'elle vint à Lourdes.

Comme on le voit, nous n'avons trouvé dans le dossier des maladies de Pott guéries à Lourdes, aucun cas pouvant faire croire à un miracle.

TROUBLES DES TISSUS PROFONDS

Troisième Partie

Des fractures à Lourdes.

Sommaire : Non guérison des fractures à Lourdes. — Pierre Derruder. — Chirurgie contre miracle. — Un miracle d'ingratitude. — L'escamotage d'un os par sœur Chagnon.

Non guérison des fractures. — Les fractures et les luxations sont classées parmi les maladies les plus fréquentes de la chirurgie ; cependant, chose extraordinaire, il se trouve que la Vierge de Lourdes ne guérit ni fractures, ni luxations.

J'ai cherché un cas de guérison de cet ordre dans les ouvrages de Lasserre, dans ceux de Boissarie, dans les 160 guérisons citées par Georges Bertrin, dans plusieurs années du Journal de la Grotte, et je n'ai trouvé nulle part, une jambe ou un bras cassés, qui, trempés dans la piscine en soient sortis avec leurs os soudés. A Lourdes même et dans les environs, chaque année, comme partout ailleurs en France, il se produit un certain nombre de fractures et de luxations ; or, la source miraculeuse est là, qui pourrait les guérir, comment se fait-il que jamais la Vierge de Lourdes n'a fait le miracle de consolider les os fracturés et de remettre en place les articulations luxées ? Comment se fait-il qu'elle se refuse avec autant d'obstination à mêler à l'eau de la piscine ce qui lui manque pour recoller les os.

Pour répondre à cette objection si grave qui les touche profondément, les écrivains opposent le miracle

de Pierre Derruder dont la jambe était brisée et qui fut guérie, grâce à Lourdes, nous dit-on.

Mais, sans compter que cette cure ne s'est produite que huit ans après l'accident, ce qui est contraire à toutes les règles du miracle, lequel demande à être servi chaud, ce n'est pas à Lourdes même que le miracle eut lieu, mais en Belgique, comme nous allons le raconter. De plus, nous donnerons la preuve que ce miracle n'en fut pas un.

Après celui de Pierre Derruder, nous conterons l'histoire de quelques cas analogues, bien qu'ils aient eu un moindre retentissement. Mait ces cures comme la précédente n'eurent lieu qu'après de longues années, lorsque la maladie n'était plus une véritable fracture, mais plutôt une lésion osseuse, car jamais, nous le répétons, une fracture fraîche ne sortit guérie des eaux de la piscine de Lourdes.

Pierre Derruder. — Faute d'un miracle de vraie fracture, Lourdes a cru en trouver un dans une fracture ancienne qui fut guérie non par l'eau d'une source, mais par l'effet de l'évolution naturelle de la maladie. Néanmoins, on a fait un tel bruit autour de la guérison de Pierre Derruder, et son nom dans les nomenclatures de guérisons revient si souvent masquer la pénurie des guérisons de fractures, qu'il nous faut en parler longuement.

Analysons cette cure chirurgicale et voyons si l'intervention divine y fut pour quelque chose. La Belgique a voulu avoir son petit Lourdes; à Oostaecker, près de Gand, elle a bâti une grotte sur le modèle de celle des Pyrénées. Il y a là une copie de la blanche Vierge de Massabielle avec son ruban bleu. Les belges, en gens

pratiques, ont fait d'Oostaecker un pèlerinage d'essai où les malades vont d'abord chercher leur guérison ; si celle-ci n'a pas lieu, il est encore temps d'aller la solliciter chez la Vierge française. Or, c'est à Oostaecker et non à Lourdes qu'eut lieu le prétendu miracle dont nous allons essayer, scientifiquement, de reconstituer l'histoire.

En 1867, à Jabbeke, près Gand, un pauvre cultivateur du nom de Pierre Derruder eut la jambe gauche broyée à son tiers supérieur par la chute d'un arbre : la fracture était comminutive, c'est-à-dire que plusieurs fragments d'os se trouvaient entre les deux tronçons du tibia.

Nous insistons sur la présence de ces fragments d'os ou esquilles qui vont servir de base à notre réquisitoire contre le miracle. Les chairs contusionnées se mortifièrent, laissant une large plaie qui communiquait avec un foyer de suppuration situé au centre de la fracture.

Dans ce foyer se trouvaient deux gros fragments d'os et un grand nombre de petits ; séparés de leurs vaisseaux nourriciers, ils devinrent des séquestres ou os morts. Mais, comme ils étaient placés entre les deux fragments du tibia, ils en empêchèrent le recollement. Tous ceux qui ont parlé de Derruder ont signalé ces os nécrosés placés dans le milieu de la fracture, nous insistons de nouveau sur leur présence, car ils vont jouer le rôle principal dans l'évolution et la terminaison de la maladie.

Dès ce moment, l'opération suivante était indiquée : il fallait, à l'aide d'instruments *ad hoc* extraire l'un après l'autre, tous les fragments nécrosés, de façon à enlever

l'obstacle à la guérison. On fit bien, dès la première année l'enlèvement d'un gros séquestre. Malheureusement l'opération complète ne se fit ni au début, ni pendant les sept premières années et ce sont ces éclats d'os qui empêchèrent les deux bouts du tibia de se toucher et d'adhérer ensemble.

C'est pourquoi Pierre Derruder vit sa plaie suppurer pendant si longtemps, et son tibia et son péroné ne pouvoir se consolider. Les choses auraient continué ainsi plusieurs années encore, si les petites esquilles, peu à peu n'étaient sorties de la plaie, soit naturellement, soit à l'aide des pinces d'un chirurgien. « Je déclare, écrit le « docteur Van Hœstenberghe dans la *Chronique médi-* « *cale* qu'un gros séquestre a été enlevé au commen- « cement et que le pus a charrié très souvent, durant « les autres années, de petits fragments d'os ; que cinq « ou six fois, dans mes examens, j'ai eu de ce sable « osseux entre les doigts. »

Lorsque le docteur Verriest, de Bruges, vint en consultation, quelques mois avant la guérison, il fit sans doute, lui aussi, l'extraction de quelques-uns de ces séquestres, avant d'immobiliser la jambe dans un appareil.

Nous aurions voulu en avoir la certitude, mais nous n'avons rien pu obtenir à cet égard. Il est probable que ce fut pendant cette dernière immobilisation qua les os commencèrent à se rapprocher et à se souder derrière le dernier séquestre qui suppurait encore au bord de la plaie.

Enfin, nous arrivons à l'opération ultime qui va permettre aux deux fragments du tibia de se souder complètement. Quelques semaines avant le pèlerinage se produisit ce fait capital qui devait permettre à Pierre Derruder de

faire croire à un miracle : le docteur Offenaër enleva le gros séquestre, dernier obstacle à la consolidation. A quelle date exacte cette opération fut-elle faite? Nous l'ignorons, mais il est certain que le nombre de jours qui s'écoula entre l'intervention chirurgicale et le prétendu miracle fut suffisant pour amener la consolidation osseuse.

En tout cas, si le docteur Offenaër a fait son opération un ou deux mois avant le voyage de Lourdes, la fracture a eu tout le temps nécessaire pour guérir. Le docteur Van Hoestenberghe, de Stalhille, oublie un peu ses livres de chirurgie, lorsqu'il atteste qu'il n'avait pas vu le malade depuis deux ou trois mois, mais qu'étant donné l'état où était la jambe de Derruder, au moment où il la vit, elle n'avait pu, dans aucune hypothèse, être cicatrisée complètement dans l'espace de temps qui s'était écoulé entre sa dernière visite et le pèlerinage. Cette assertion est fausse : il ne faut ni trois mois, ni même deux mois pour la consolidation d'une fracture du tibia, lorsque tout obstacle est enlevé.

L'intervention du docteur Offenaër est confirmée par le docteur Boissarie qui déclare qu'un séquestre assez volumineux fut enlevé par ce médecin (page 89). M. Georges Bertrin, à son tour, confirme l'opération à la page 244 de son histoire de Lourdes où il écrit ceci : « Pour apprécier exactement ce qui va suivre, il con- « vient de connaître, avec précision, l'état du malade, « à ce moment, et jusqu'à l'heure où il arriva à la « Grotte d'Oostaecher : le docteur Offenaër avait enlevé « un morceau d'os qui s'était détaché à l'endroit de la « fracture et était logé dans les tissus ; c'est ce qu'on « appelle, en chirurgie, un séquestre ».

Georges Bertrin qui n'est pas médecin, a cru que, par cette opération, les deux gros fragments du tibia se trouvèrent désormais séparés l'un de l'autre, avec impossibilité de se réunir, et qu'il fallait l'intervention de la Vierge pour mettre un cal entre les deux os. Georges Bertrin, comme on le voit, a commis une grossière erreur chirurgicale; c'est le contraire qui arrive : le séquestre enlevé, les os se réunissent.

A la suite de l'extraction de l'os nécrosé, le docteur Offenaër avait placé autour de la jambe, un appareil immovible. C'est sans doute cet emplâtre, avec ses bandes dont on parle dans le récit du miracle, qui tombèrent à la chapelle d'Oosteacker.

Mais, si cette jambe, le jour du pèlerinage, était enveloppée d'un tel appareil, elle était invisible, et la fracture cachée aux regards des curieux. Ceux donc qui ont prétendu voir la plaie immédiatement avant le miracle ou pendant les jours qui le précédèrent n'ont pas dit la vérité. Ces témoins, nous les récusons, car ils n'ont pas parlé de cet emplâtre et de ces bandes qui cachaient ce qu'ils ont prétendu avoir constaté. Depuis l'intervention du docteur Offenaër, personne n'a pu voir la plaie.

Le docteur Mottait, du Hommet, à qui on avait demandé de faire une enquête au sujet du miracle, avait d'abord accepté : « Mais, ajoute Bertrin (page 260), ayant « lu le récit de la guérison, il entra dans le silence et « refusa d'en rechercher les preuves. » Si nous savons lire entre les lignes, cela veut dire, qu'il avait compris la non existence de ce miracle, après l'avoir étudié. Aucun médecin, du reste, ne voulut attester avoir visité la jambe malade, pendant les semaines et même les jours précédant la guérison. Le docteur Hoestenberghe, ar-

dent partisan du miracle pourtant, affirme dans son certificat qu'il n'avait pas vu la plaie depuis trois mois.

Enfin l'attestation de divers témoins qui ont signé la liste de M. le curé de Jabbeck, ne parle nullement de l'état de Pierre Derruder au moment de sa guérison, mais seulement qu'il était incurable, et qu'il fut guéri devant la Vierge de Lourdes. C'est ainsi qu'on parle, lorsqu'on n'est imprégné d'aucun esprit scientifique. Par contre, l'attestation n'est signée par aucun médecin et ne pouvait l'être, car eux savaient qu'après l'extraction des séquestres, la consolidation se ferait nécessairement sans qu'il fut besoin de faire intervenir la Vierge de Lourdes ou celle d'Oostaecker.

En résumé, la gloire du miracle, dans le cas de Derruder, revient, sans conteste, au médecin qui, pour obtenir la réunion des deux tronçons du tibia, fit l'extraction du dernier séquestre, et permit ainsi à la fracture de guérir.

Cet os nécrosé, qui l'a enlevé ? la Vierge de Lourdes ? Celle d'Oosteacker ou le médecin ? Toute la question est là.

Pour nous qui rendons à César ce qui est à César, nous rendons au docteur Offenaër le séquestre qui lui appartient, et qu'il a peut-être conservé dans son cabinet. La Vierge de Lourdes n'a aucun droit sur cet os nécrosé dont on veux lui faire cadeau, à tort, pour faire croire qu'elle sait guérir les fractures.

Chirurgie contre miracle. — Dans le numéro du 7 septembre 1902 de la *Grotte de Lourdes* nous trouvons un fait de fracture lente à se consolider.

Augustin Vernérey, d'Orchamps (Jura) a eu la jambe

droite broyée par la chute d'une pièce de bois de 1.500 kilogs. On enleva de la plaie un fragment de tibia d'une longueur de 0,05 centimètres. Abondantes suppurations et lente consolidation qui mit sept mois à se faire. Au bout de ce temps, le malade marcha d'abord à l'aide de deux béquilles, puis d'une canne et d'une béquille seulement. Comme il avait vécu de la charité publique depuis l'accident, il continua son métier de mendiant et conserva ses béquilles qui lui servaient moins à le soutenir qu'à apitoyer les gens.

C'est dans ces conditions, qu'il alla à Lourdes, au mois d'août 1902. Il était en prières devant la Grotte, lorsque la vue de toutes les béquilles suspendues au-dessus de sa tête lui suggéra l'idée d'offrir les siennes à la sainte Vierge, et depuis lors il marche sans embarras.

Ce pauvre diable avait pensé que ce serait grand bénéfice pour lui s'il était miraculé à Lourdes. Il s'est trompé et regrette amèrement son voyage, car ce miracle qui n'a converti personne dans le village, pas même son curé, ne lui a pas procuré les bénéfices qu'il escomptait d'avance.

Francisque Guénet. — Ce malade (Journal de la Grotte, n° 70, 12 mai 1901) est un ingrat envers les chirurgiens de l'hôpital de Lyon, devant lesquels il aurait dû brûler force cierges pour les remercier de l'avoir traité et guéri. D'un pied léger, il est parti à Lourdes, et c'est aux pieds de Notre-Dame-de-la-Grotte qu'il a déposé sa reconnaissance.

Ce malade était atteint d'une ostéité du tibia avec nécrose de l'os. Depuis vingt ans, des fistules amenaient au dehors les produits de la suppuration osseuse. Ce n'est pas durant ce long intervalle de temps que Guénet

vint à Lourdes : l'extirpation d'un os mort enclavé dans un os vivant eût été un beau miracle à faire. Mais la Vierge de Lourdes, personne n'en doute, ne sait pas manier la gouge, le marteau ou les ciseaux, et ne peut mener à bien ces sortes d'opérations. Ce que sachant, Francisque Guénet fit d'abord extraire son séquestre ; puis, lorsqu'il vit que la place résultant de l'opération se guérissait rapidement et qu'il ne restait plus qu'une petite fistule, prête à se fermer, il se hâta d'aller se tremper dans la piscine de Lourdes, et de faire estampiller au bureau des constatations son miracle d'ingratitude. *Causa Deis placuit, sed victa Catoni.* Les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Lyon ne croient plus aux miracles de Lourdes.

Amélie Chagnon. — Le miracle d'Amélie Chagnon, de Poitiers, guérie au pèlerinage national de 1891, est de même nature que le précédent. L'élément nerveux n'y est pour rien. Nous n'avons affaire qu'à un cas de chirurgie où l'escamotage joue le principal rôle.

Depuis plusieurs années, cette jeune fille avait au pied droit une nécrose du deuxième métatarsien avec suppuration abondante. Amélie vint à Lourdes, et plongea son pied dans la piscine ; au bout de quelques instants d'immersion, affirment les vérificateurs du miracle, Amélie fut guérie de cette lésion. Elle put chausser immédiatement des bottines qu'elle avait apportées dans son sac. J'avoue que ces bottines préparées d'avance m'ont rendu perplexe, et au lieu d'admirer, j'ai douté. Si Amélie Chagnon, me suis-je dit, avait une telle certitude de guérison, qu'elle a fait les frais de bottines neuves, n'était-ce pas qu'elle était déjà guérie, lorsqu'elle vint à Lourdes? Peut-être fait-elle partie des saintes fraudeuses de miracles dont on parle tant ? Cherchons.

Je me souviens d'un cas de guérison identique observé autrefois ; un abcès au niveau du troisième métatarsien chez un enfant de 14 ans, scrofuleux de longue date ; suppuration datant de deux années ; séquestre mobile reconnu à l'examen ; extraction facile avec une simple pince ; guérison complète avec cicatrisation en trois jours.

Le cas d'Amélie Chagnon n'était-il pas semblable ? Ne pouvait-on pas rétablir l'observation de la façon suivante : Avant le départ de Lourdes, ou en cours de route, le petit séquestre ou bien tomba de lui-même dans le pansement, ou bien fut extrait avec deux doigts ou une pince. A l'arrivée du train, Amélie va se plonger dans la piscine ; lorsqu'elle en sort et qu'on enlève le bandage, on le trouve plein de sanies mal odorantes, mais au-dessous, la cicatrisation est commencée — l'os mort qui entretenait fistule et plaie, étant enlevé, rien ne s'oppose plus à une cicatrisation rapide — dans Boissarie, je trouve la confirmation de mes suppositions (page 113).

« Avant le départ de Poitiers, l'os du pied suppure « toujours, déclare le docteur Dupont, il est carié dans « toute son étendue ; il commence à se détacher des par- « ties voisines ; en appuyant sur une extrémité, on fait « basculer l'autre, il *est mobile dans tous les sens* ».

Un autre médecin, le docteur Gaillard, a souvent tenu le séquestre au bout de ses pinces, et tenté de l'enlever ; mais, chirurgien timide, il a eu peur de l'écoulement du sang et il a *préféré laisser faire cette opération à l'hôpital.*

Amélie Chagnon était venue une première fois en 1889 à Lourdes, mais inutilement : l'os n'étant pas alors détaché, le miracle n'avait pu se faire. L'année suivante,

comme le docteur Dupont voulait pratiquer l'extraction du séquestre très mobile alors, la petite rusée le pria de différer l'opération jusqu'à son retour de Lourdes. Être miraculée par un docteur Dupont, fi donc! Quand on peut l'être par Notre-Dame qui mettra autour de notre front, un rayon de l'auréole divine.

Est-ce Amélie elle-même qui cueillit l'os comme un fruit mûr? Est-ce quelqu'un des siens qui le tira délicatement avec une pince? Peu nous importe le comment? La chose certaine, c'est que Mlle Amélie Chagnon avait son petit morceau d'os en poche, lorsqu'elle entra dans la piscine. Lorsque l'os nécrosé est enlevé, il arrive qu'en quelques heures la plaie est guérie; c'est ce qui se produisit dans ce cas et Mme de la Salénière ne dit que l'exacte vérité, lorsqu'elle raconte que sur le pied d'Amélie, elle vit un bourrelet charnu autour d'une petite cuvette fraîchement cicatrisée, puis, que le lendemain le bourrelet avait disparu et la cuvette s'était effacée. On ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on voit quatre dames de haute noblesse, Mmes de la Salénière, de Chabot, de Ricard et de Rœderer déposer délicatement dans la piscine et l'en sortir avec d'infinies précautions, la rusée jeune fille étendue sur un drap qui se moque si gentiment d'elles. Comme on le voit, ce fut un bien joli tour d'escamotage.

On raconte que, par la suite, Amélie Chagnon devint religieuse du Sacré-Cœur. Lisez l'interrogatoire que lui fit subir le docteur Boissarie quelques années plus tard et vous comprendrez son état d'âme : « Je n'ai jamais « voulu revenir à Lourdes, dit-elle, c'est désormais con- « traire à ma vocation. » — « Mais vous deviez un pèle- « rinage d'actions de grâces! dit le docteur. » — « J'y

« ai envoyé ma tante à ma place, réplique-t-elle. » La pauvre religieuse, on le voit, est empreinte d'une moralité plus haute et comprend aujourd'hui, que jouer une comédie, même pour faire du bien à la religion est chose coupable. Lourdes est son péché de jeunesse, elle a quelque honte d'y retourner.

CHAPITRE QUATRIÈME

TROUBLES DES ORGANES INTERNES

CLASSE I

Les maladies de l'estomac

Dans ce chapitre nous trouvons des affections diverses de l'estomac : anorexie, gastralgie, vomissements incoercibles, hématémèses, etc., susceptibles toutes d'être guéries à Lourdes, si l'hystérose est en cause.

Parfois ces troubles existent seuls. D'autrefois, ils aggravent chez un sujet d'autres manifestations, telles que les paralysies, les coxalgies et surtout les phtisies.

Parce qu'elles dépendent de l'hystérose, ces maladies sont curables à Lourdes par le mécanisme de la suggestion déjà décrit.

Dans les préléminaires de son article sur ce genre d'affection, le docteur Boissarie affirme de curieuses choses, par exemple : 1° que l'origine nerveuse de l'ulcère ne change pas grand'chose à la gravité de la maladie; or c'est le contraire qui est vrai ; 2° il ajoute que dans les hôpitaux, il n'est pas question de guérison des ulcères, or nos livres de médecine nous donnent une statistique d'environ 50 pour 100 de cures complètes obtenues dans lesdits hôpitaux ; 3° enfin, il affirme que la moitié des malades atteints d'ulcères de l'estomac en France sont guéris à Lourdes. Cette dernière assertion

quoique non prouvée est admissible, mais pourquoi? Précisément parce que ce sont des hystérosés qui viennent demander leur guérison à la grotte. Ce que deviennent ces guérisons, nous le dirons tout à l'heure.

Quel est le caractère de ces affections lorsqu'elles sont vraies? Elles ont une durée courte : ainsi les hématémèses causées par un ulcère, et les vraies péritonites font d'ordinaire mourir les malades rapidement. Sont-elles au contraire, de nature hystérique? Elles laissent alors vivre le malade de longs mois et même de nombreuses années; pour Mlle Bigot, de Cherbourg, cela dura quinze ans.

Les faux symptômes des estomacs hystériques sont calqués sur les vrais : anorexie, gastralgie à tous les degrés, vomissements d'aliments, d'eau, de glaires ou de bile et surtout hématémèses si fréquents et si caractéristique de l'hystérose, avec du sang tantôt clair et rosé, tantôt noir et épais.

Une preuve de la fréquence de l'hystérose dans les maladies de l'estomac, nous la trouvons dans le nombre considérable des femmes par rapport à celui des hommes : 30 dans un cas, 3 dans l'autre, l'hystérose ayant une préférence marquée pour le sexe féminin.

Nous avons recueilli 34 miracles chez les névrosés; or dans ce chiffre, remarquons que les couvents nous donnent le plus gros lot : 11 sur 34, c'est presque un tiers des cas. Nous citons les noms et adresses, pour qu'on puisse vérifier les guérisons :

1. Sœur Marie-Sthéphanie d'Auteuil (Livre des grandes guérisons du docteur Boissarie).
2. Sœur Sainte-Thaïs (14 septembre 1902, Journal de la Grotte).

3. Sœur Delphine, religieuse de Saint-Charles de Nancy (17 septembre 1902, Journal de la Grotte).
4. Sœur Sainte-Astérie, d'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire).
5. Sœur Sainte-Luc, des sœurs de Saint-Martin-de-Bourgueil (Indre-et-Loire).
6. Sœur Catherine, de Sienne (12 janvier 1903, Journal de la Grotte).
7. Sœur Marie-Lazare, servante du Cœur-du-Jésus, de Saint-Quentin (18 mai 1902, Journal de la Grotte).
8. Sœur Marguerite, servante du Cœur-de-Jésus, de Merlinbach (Lorraine).
9. Sœur Bergeron, de l'Hôtel-Dieu, de Lyon (13 juin 1903, Journal de la Grotte).
10. Sœur Saint-Bernard, de la Providence de Blois.
11. Sœur Maximilien, de Marseille (Journal de la Grotte).

Parmi les laïques nous trouvons :

Mme Bigot, de Cherbourg.
Mlle Desbos, de Pourzin (Ardèche).
M. Arsène Rapicaud, de Paris.
Mlle Rosa Neyen, de Suzange (Meurthe-et-Moselle), (17 septembre 1902, Journal de la Grotte).
Mlle Badiche, de Chanteuil (Ille-et-Vilaine).
Jacqueline Guilhaud, de Parthenay (17 septembre 1902, Journal de la Grotte).
Valentine Viau (7 septembre 1902, Journal de la Grotte).
Mlle Lucie Guillaume, de Paris (22 août 1902, Journal de la Grotte).
Mme Emélie Lhellé, de Clary (Nord), (1903, Journal de la Grotte).
Annette Salvan, Grande rue de la Mulatière, 29, Lyon (Journal de la Grotte).
Mlle Irma Désorges, de Chartres (Journal de la Grotte).
Mme Noémie Blazy, de Mondragon (Vaucluse), (Journal de la Grotte).
Mlle Roch Maria, de Puteaux (Seine), (Journal de la Grotte).
Mlle Victoire Prodhon (Journal de la Grotte).
Marie Chabot, de Limésy (Seine-Inférieure), (Journal de la Grotte).
Mlle Renée Tillier, 4 mai 1902 (Journal de la Grotte).
Mlle Marie Roy, de Laroche-Millay (Nièvre) août 1902, (Journal de la Grotte).

Mme Sichère, de Poitiers (Journal de la Grotte).
Mlle Cantineau Prudente, de Marpent (Nord), (18 septembre 1901).
Mlle Marie Sainte-Forcoiffe, de Conrelas (Côtes-du-Nord).
M. Amédée Morcrette, de Berleaucourt (Aisne), (n° 33, 1901).
Miss Quenlan (n° 33, 1901).

Les 33 cas que nous venons de citer ont été guéris le plus souvent instantanément par le bain de la piscine — l'eau froide étant le meilleur traitement de l'hystérose —, plus rarement par le passage de la procession jouant son rôle suggestif. Or, toutes ces guérisons, nous les avons étudiées, une à une, aucune n'est pour nous miraculeuse.

Au lieu de raconter l'histoire de chacune d'elles, ce qui forcerait à nous répéter, nous en analyserons quelques-unes seulement et nous appliquerons aux autres nos conclusions : *ab uno disce omnes.*

Sœur Marie Stéphanie, d'Auteuil est un cas cité par le docteur Boissarie, dans son livre.

Elle vit au couvent ; elle y est entrée comme novice ; en 1891, elle fut très malade de la grippe et c'est à cet empoisonnement, sans doute, qu'il faut attribuer la névrose. Elle est allée à Lourdes, une première fois, mais sans résultat. Depuis trois ans, elle se trouve dans l'état suivant : douleurs dans l'estomac, vomissements de temps en temps, santé précaire ; dans l'intervalle des crises, elle peut reprendre son travail de garde-malade ; à la fin de novembre de 1895, vomissements de sang noir ; la sœur s'alite jusqu'au mois d'août 1896, époque de son pèlerinage.

A la piscine l'impression de l'eau froide est terrible : quand on la retire, elle est cyanosée, son teint est cada-

vérique, son aspect effrayant, elle suffoque. Dans l'après-midi, même bain froid et même terrible impression. Elle pousse un cri : « Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle, je suis guérie », et brusquement elle se redresse et sort de la piscine. La terrible impression de l'eau froide a produit sur cette hystérosée le choc guérisseur.

Mais après une si longue maladie, sœur Stéphanie n'est pas en état de supporter un miracle complet; elle guérit à petites doses; elle marche affaissée, pliée sur elle-même, appuyée sur le bras d'une religieuse et ne peut absorber qu'avec lenteur une tasse de lait; les jours suivants, elle s'alimente mieux avec des œufs et du chocolat.

Pour nous, la chose n'est pas douteuse, ce fut d'un hystéro-miracle dont bénéficia sœur Stéphanie.

*
* *

Madame veuve Champion, de Paris, âgée de 47 ans, malade depuis 7 ans, possède également un estomac hystérique : crises, gastrites graves, vomissements alimentaires et efforts de vomissements lorsque l'organe est vide. Le voyage de Lourdes est des plus pénibles; la malade est en demi-syncope (?) pendant sa durée, elle est guérie au passage de la procession. Même réflexion que pour le cas précédent.

*
* *

Mlle Emilie Helle, de Clary (Nord), âgée de vingt ans, arrive à Lourdes en 1902, avec des vomissements incoercibles, mais l'alimentation peut se faire par des lavements nutritifs. Le tube digestif de cette jeune per-

sonne, est extraordinaire, du fait de l'hystérose, il a ses fonctions renversées, l'entrée rend quand elle devrait garder et la sortie garde quand elle devrait rendre.

Ce fonctionnement à l'envers a été guéri à Lourdes, le 10 septembre 1902, au passage de la procession du Saint-Sacrement : subitement les deux extrémités du tube digestif ont repris leur service d'une façon normale ; le Bureau l'a constaté et vérifié du reste.

*
* *

Noémie Blazy, de Mondragon (Vaucluse) a des troubles gastriques de nature nerveuse, nous dit son certificat médical. C'est une hystérosée guérie par hystérose.

*
* *

Valentice Viau a une gastrite de même nature, car elle s'accompagne d'un ballonnement de ventre considérable, dont les gaz s'évaporent subitement pendant la messe. Nous connaissons ces ventres hystériques remplis de gaz comme un ballon et qui sous l'influence d'une cause morale quelconque, les laisse échapper presque subitement comme par un robinet ouvert.

*
* *

Louise Léonès, de Wornehould (Nord), âgée de 21 ans, était dans le même cas de gastrite nerveuse, avec crises douloureuses, vomissements, faiblesse.

Marie Rauch, de Puteaux (Seine), âgée de 28 ans, est dans le même cas d'hystéro-gastrite.

Renée Tillier, atteinte de gastrite chronique avec hématémèses, est guérie à la piscine, le 4 mai 1902, après plusieurs années de névrose.

Marie Roy, de Laroche (Nièvre), guérie à la piscine, le 2 août 1902, a une entéro-colite de nature nerveuse bien caractérisée, puisque son certificat médical porte qu'elle est atteinte de neurasthénie depuis cinq années.

Sœur Marie-Lazare du Cœur-de-Jésus est guérie des troubles digestifs dus à la névrose dont elle souffrait depuis quatre ans, nous dit-on.

Mme Séchère, de Poitiers, âgée de 38 ans, fait le voyage pour la même maladie. Mais cette dame est si suggestive qu'elle est guérie avant l'arrivée du train à Lourdes.

Annette Salvan, âgée de 24 ans, de Lyon, est guérie comme la précédente, sans piscine ni procession.

Prudente Cantineau, de Marpent (Gard), souffrait de vomissements depuis quatre ans, lorsque le 18 septembre 1901, elle vint à Lourdes : la procession passe, elle est guérie.

Miss Quenlan, institutrice, est guérie des mêmes troubles gastriques et nerveux, à la piscine, au mois d'août 1901.

Sœur Saint-Bernard, de la Providence de Blois, âgée de 24 ans, malade depuis trois ans, d'une affection chronique des intestins, guérit au premier bain de piscine.

Marie Salvau, âgée de 24 ans, de Lyon, atteinte de dyspepsie et gardant le lit depuis dix mois, est guérie presque instantanément.

Sœur Saint-Luc, de Bourgueil (Indre-et-Loire), souffre depuis 11 ans de douleurs d'estomac, de digestions difficiles, de vomissements et parfois d'hématémèses, mais avec des intervalles meilleurs. Elle est guérie instantanément à Lourdes, le 2 septembre 1902.

Sœur Catherine de Sienne possède, elle aussi, un

estomac hystérique, sa guérison en fait foi ; étant à la grotte, elle fut prise, tout à coup d'une sueur froide accompagnée d'étouffements et d'une espèce de déchirement de l'estomac. Elle fut guérie, et le soir, elle mangea comme tout le monde sans être incommodée.

Amédée Morcrette, de Bertoncourt (Aisne), atteinte de dyspepsie et de dilatation d'estomac depuis cinq ans, ne prend pour toute nourriture qu'un demi-litre de lait par jour. Malheureusement pour son miracle qui eut lieu au premier bain de piscine, le 20 août 1901, le certificat de son médecin porte que sa maladie était accompagnée de neurasthénie très accentuée, en sorte que nous n'avons plus affaire qu'à un hystéro-miracle bien certifié.

Marie Beaucarde, depuis quatre ans, éprouve en même temps que des douleurs d'estomac, des vomisements quotidiens et des hématémèses : de plus, par intervalles, elle est atteinte d'hystérose ; nous en avons la preuve par sa guérison : en sortant de la piscine elle mangea un pain de quatre sous et des fruits crus, puis elle alla déjeuner copieusement avec ses compagnes, la livre de pain ayant passé comme une lettre à la poste.

*
* *

Comme on le voit, les estomacs hystériques qui guérissent à Lourdes sont nombreux.

Les cas les plus fréquents se rencontrent chez des jeunes filles, rarement chez des garçons, la névrose étant moins fréquente chez eux que dans l'autre sexe.

Chez les jeunes filles, c'est de 18 à 25 ans, âge où l'hystérose fleurit le mieux, que nous trouvons les cas les plus nombreux.

La guérison se maintient-elle toujours? C'est une autre affaire : il suffit d'un doute, d'une suggestion contraire, pour que le pauvre estomac recommence à battre la breloque. Si j'ai cité les noms et les adresses des miraculés, c'est pour que chacun puisse vérifier leur guérison ou non. On sera étonné du nombre des rechutes.

Voici un cas de ces miracles à rechute que nous avons pu suivre après son retour de Lourdes, et qui montrera mieux que tout ce qu'on pourrait dire, ce que deviennent ces pauvres hystérosés de l'estomac. Ce serait un travail curieux à faire que celui de rechercher ce que sont devenues toutes ces personnes depuis leur pèlerinage, et de vérifier si leur guérison s'est maintenue.

Voici ce qu'écrivait au sujet de la malade dont je parle, le Journal de la grotte de Lourdes du 10 août 1902.

« Mlle Marie D..., habitant une petite ville de la Dor-
« dogne, âgée de 27 ans, était malade depuis 14 mois.
« Toujours valétudinaire, elle était obligée de garder
« presque constamment le lit, souffrant d'une dilatation
« de l'estomac, accompagnée de douleurs, de nausées,
« de vomissements, d'une faiblesse extrême, *et de crises*
« *nerveuses*.

« Cette jeune fille ne prenait aucune nourriture depuis
« le mois de juin dernier, une petite quantité de lait
« était tout ce que son estomac pouvait supporter.

« Le début de la maladie remonte à une attaque
« d'influenza, il y a quatorze mois. Les différents trai-
« tements employés n'avaient pu arrêter les progrès de
« la maladie, et la faiblesse de l'infirme était si grande,
« que tous les médecins consultés, sans trouver de lé-
« sion précise, redoutaient une issue fatale.

« Le lundi 4 août 1902, à la procession du Très-Saint-
« Sacrement, Marie D..., a ressenti une amélioration
« assez marquée; elle a pu quitter son brancard et faire
« quelques pas. Le soir, elle a mangé à peu près comme
« tout le monde, et a passé une bonne nuit, sans dou-
« leurs ni vomissements. Le lendemain, les progrès
« ont continué; après deux jours de piscine, l'heureuse
« jeune fille a quitté sa petite voiture, et marchant sans
« être soutenue, s'est présentée au bureau médical.

« Cette amélioration rapide nous permet une guérison
« prochaine qui sera constatée par le père de Marie, qui
« ne partageait pas les espérances de sa fille, lorsqu'elle
« est partie à Lourdes.

Deux ans après, me trouvant dans la petite ville qu'habite la miraculée, je fus appelé par son père, auprès de la jeune fille retombée depuis plusieurs mois dans le même état qu'autrefois. Le miracle n'avait pas tenu : « depuis son retour de Lourdes elle est, me dit son père, dans un tel état de dépérissement et de faiblesse qu'il lui est impossible de mettre le pied à terre et de se tenir debout une minute ».

Je promis ma visite pour le lendemain ; au moment où j'entrais au salon, j'y trouvais une jeune fille ingambe et solide sur ses jambes, qui vint à moi, d'un pas rapide, et me tendit la main ; je crus que cette personne était la sœur de la malade et le lui dis : « Mais c'est moi qui suis Marie ; c'est moi la Miraculée de Lourdes ! »

Pendant une heure, je causai avec cette malade qui ne le paraissait plus, et ne l'était plus. Subitement ma présence fortement désirée et attendue avec impatience, l'avait miraculisée, comme Lourdes l'avait fait deux ans auparavant : Sous ce coup de fouet suggestif, s'était

dressée l'hystérosée, comme jadis à la grotte, sous le pieux coup de fouet de la vierge. Pendant quelques jours M[lle] D..., resta guérie, put vaquer à quelques soins du ménage, et faire même quelques promenades. Mais, je le sus plus tard, elle retomba bientôt dans le même état maladif, et les symptômes s'étant aggravés, elle finit par dépérir et mourir.

*
* *

Conclusion de cette étude des maladies de l'estomac : les guérisons à Lourdres se produisent non par une intervention divine venue du dehors, mais par l'intervention suggestive, venue des malades eux-mêmes. De telles guérisons ne se maintiennent qu'au moyen de la suggestion persistante ; une influence contraire, un souffle, un rien suffit pour ramener le mal.

II

Maladie de l'estomac par hystéro-choc.

De même que des chocs plus ou moins violents, soit physiques, soit moraux, peuvent produire des paralysies de nature diverse, mais surtout des paraplégies, de même des chocs moraux ou physiques peuvent produire diverses maladies de l'estomac, parfois fort graves en apparence, mais qui, en réalité, ne le sont pas, ou ne le sont que par complications concomitantes, et qui ont ce même caractère de toutes les maladies hystériques de guérir plus ou moins instantanément sous l'influence d'une suggestion.

Nous allons en citer quelques exemples :

*
* *

Elie Boussière, ouvrier mineur d'Hergnies (Nord) est un cas de névrosé dû à l'hystéro-choc. Ayant fait à l'âge de 29 ans une chute sur la région stomacale, il eut un abondant vomissement de sang. Il continua pourtant son travail, mais parfois il avait des vomissements alimentaires; cela dura ainsi pendant huit ans, puis il s'affaiblit et cessa tout travail; il était survenu un gonflement de la face, de l'abdomen et des jambes. Il n'existe du reste aucun certificat médical à ce sujet. Il vint à Lourdes, et après son second bain de piscine, Élie Boussière guérit. Mais ce ne fut que graduellement que les symptômes disparurent.

*
* *

Mlle Victoire Proudhon est un cas analogue au précédent sauf que l'hystéro-choc fut moral : ayant pendant trois jours consécutifs mangé du poisson avarié, — on se demande pourquoi, — elle se crut empoisonnée. Dès lors, douleurs et vomissements, pendant huit ans. Elle vint à Lourdes et fut guérie par auto-suggestion : en effet, elle s'était dit qu'elle serait guérie, après avoir avalé douze verres d'eau de la Grotte, or après avoir avalé la dernière goutte du dernier verre, elle fut miraculée.

*
* *

Lucie Guillaume, de Paris, à la suite d'une chute qui lui causa une grande frayeur, fut atteinte d'un ulcère de l'estomac compliqué d'une affection du cœur et d'albumi-

nurie. La nature nerveuse de ces symptômes n'était pas douteuse, car elle souffrait encore de palpitations de cœur et d'étouffements lorsqu'elle était couchée et les jambes étaient enflées depuis trois mois. Au premier bain de piscine, Lucie Guillaume s'est sentie soudainement guérie de l'estomac, du cœur et de l'albuminurie.

*
* *

Marie Sarlaud, du Périgord, est un cas de même nature. Un médecin qui ne dit pas son nom, nous raconte l'histoire, longtemps après le miracle, lorsqu'il prit cette fille à son service. Il se peut que le narrateur soit excellent médecin, mais quel mauvais épicier il ferait! Il ne sait pas distinguer l'acide sulfurique qui brûle et décompose les tissus organiques d'avec ses composés moins méchants, tels que le sulfate de cuivre, le sulfate de soude ou le sulfate de chaux. Parce que vulgairement on nomme vitriol bleu, le premier, il a été induit en erreur par ce nom de vitriol ; alors il a cru que c'était du vrai vitriol qui avait été introduit dans l'estomac de Marie Sarlaud, et lui avait fait une brûlure et une plaie consécutive.

Il est facile ainsi de construire des miracles et d'induire en erreur le public ignorant.

Trente ans auparavant, en 1873, cette domestique avait bu, par erreur, 35 gr. d'eau de cuivre, étendue dans du bouillon. Aucun médecin ne fut appelé, et sauf une sensation d'amertume et de chaleur brûlante dans l'estomac, rien de grave ne se passa, pas même un vomissement ; il est probable qu'une seule gorgée avait été avalée. Au bout d'un mois, des vomissements se produisent, et les aliments sont rejetés deux ou trois fois par jour. Notons

cet intervalle d'un mois entre l'accident et le premier vomissement. Marie Sarlaud a éprouvé l'hystéro-choc moral, au moment où elle s'est crue empoisonnée : les voisins, amis, médecins en l'interrogeant si elle souffrait, si elle vomissait, s'il y avait dans ses expectorations du sang provenant de la brûlure lui ont inculqué, peu à peu, l'idée qu'elle était malade d'une plaie faite par l'acide ; cette idée suggestive s'est ancrée dans son esprit, et, pendant trois mois elle a souffert de maux d'estomac, puis de vomissements d'aliments, puis enfin, de vomissements de sang.

Après trois ans, la maladie, au lieu de s'aggraver *s'est améliorée* ; les vomissements *ont cessé*, mais la digestion est restée pénible : donc il y avait déjà presque guérison.

L'auteur de l'observation, qui examina à ce moment la malade, porte deux diagnostics contradictoires : celui d'ulcère simple de l'estomac, sans traces d'affection organique, et en même temps, celui de squirre ou cancer autour des points ulcérés. Mais le docteur Sarrazin qui a soigné Marie Sarlaud en dernier lieu, et dont le certificat nous serait indispensable, n'en a fait aucun, peut-être parce qu'il savait à quoi s'en tenir à ce sujet.

A Lourdes, Marie Sarlaud a obtenu, dit-elle, sa guérison, mais comme ce n'est qu'au train de retour qu'elle en eut la certitude, on peut supposer que le chemin de fer eût part au miracle.

En résumé, Lourdes n'a pas à réclamer cette guérison.

III

Calculs biliaires.

Les calculs biliaires sont la cause de miracles qui ne sont que des apparences.

On sait ce que sont les crises de coliques hépatiques, les états d'extrême faiblesse qui les suivent, et les intervalles de santé parfois très longs qui font croire à la guérison. Si on conduit ces malades à Lourdes, après une crise, dans la période de faiblesse, — il serait difficile de les y conduire pendant la crise elle-même, — on pourra prendre pour des miracles, ces longs intervalles de repos. Or on se trompera, et on trompera le public en publiant, comme miraculeuses des guérisons qui ne le sont que momentanément.

Le miracle serait qu'une vésicule biliaire remplie de calculs trop gros pour s'échapper par le canal cholédoque, se trouve instantanément vidée de ses pierres. Or un tel miracle ne se produit pas, il est facile de s'en assurer au moyen des rayons X. Les pèlerins à calculs biliaires doivent, pour s'en débarrasser, aller demander l'intervention d'un chirurgien, au lieu de celle de Notre-Dame-de-la-Grotte.

C'est ainsi que Blanche Valéry, de Rouen, âgée de 19 ans, avait un ictère chronique et une hypertrophie du foie. Dès l'arrivée à Lourdes, un peu d'amélioration est survenue; les forces ont augmenté, l'appétit également; mais si on avait pu examiner l'intérieur de la vésicule, on aurait vu les pierres, causes du mal, entassées dans la vésicule, comme auparavant; par consé-

quent, crise possible dans un délai plus ou moins prochain : par conséquent, pas de miracle.

Inutile d'en dire plus long sur ce sujet, si vous prétendez à une guérison véritable, prouvez-la, en appliquant les rayons X avant la piscine et après ou avant la procession et après. Les Directeurs de Lourdes ont là un moyen infaillible de convaincre les gens les plus incrédules : les plaques photographiques seront un sûr garant du miracle.

IV

Demi-miraculés

Ici, nous classerons les malades véritables de l'estomac, c'est-à-dire ceux chez qui l'hystérose ne joue aucun rôle; mais ceux-là ne guérissent pas; les journaux de la Grotte, comme bien l'on pense, ne nous le disent pas : or c'est parmi les millions de malades qui sont venus inutilement chercher leur guérison à Lourdes, qu'on les trouvera, se lamentant sur leur non guérison dans les trains de retour.

Une seconde classe, les miraculés à demi sont ceux chez qui la névrose joue un rôle, mais qui n'ont pas été en proie à une suggestion assez forte pour être guéris complètement.

Voici quelques exemples de ces demi-guérisons :

Rose Neyen, de Suzange (Meurthe-et-Moselle), est venue à Lourdes en 1902 et s'est trempée dans la piscine le 14 septembre pour se guérir d'une gastrite et d'un ulcère de l'estomac dont elle souffrait depuis trois ans; les douleurs et les vomissements ont cessé,

mais non la faiblesse des jambes, qui rend la marche impossible.

Marie-Louise Badiche, de Chanteuil-sur-le-Bazouche-du-Désert (Ille-et-Vilaine), est atteinte d'ulcère d'estomac, depuis 18 mois, avec de fréquentes hématémèses ; ses douleurs diminuèrent dans la piscine, et au passage du Saint-Sacrement, la faiblesse de ses jambes fut moins grande, mais elle n'est pas complètement guérie.

Sœur Marie-Lazare, de Saint-Quentin (Aisne), a des hématémèses depuis dix ans, avec douleurs et vomissements alimentaires. Elle éprouva un peu d'amélioration à Lourdes, qui, on l'espère, se continua, lorsqu'elle fut revenue dans son couvent.

Sœur Bergeron, de l'Hôtel-Dieu de Lyon, est venue à Lourdes, le 11 juin 1903, y apportant une gastrite ulcéreuse avec hématémèse et amaigrissement dont elle souffrait depuis trois ans; pendant la messe, elle guérit un peu; elle aurait pu guérir complètement, car son hystérose était notoire, mais elle avait déjà passé par Fourvières et sa confiance au miracle était ébranlée.

Auguste Charrier, de Chanteloup (Deux-Sèvres), âgé de 36 ans, souffre depuis six années d'une dyspepsie chronique. Amélioration, mais non miracle. « A suivre » ajoute le Journal de la Grotte, ce qui veut dire qu'on espère la guérison, mais qu'on n'y compte pas.

Sœur Sainte-Astérie, d'Isle-Beaumont (Indre-et-Loire), a de la gastralgie et des vomissements depuis plusieurs années ; mais dans cet espace de temps elle a eu, à plusieurs reprises, des rémissions complètes de son mal, sans aller à Lourdes. En réalité, sa dernière rechute date de dix mois. La piscine produit une amélioration, mais non la guérison complète. Est-ce un miracle ?

V

Fourberie

Nous avons rencontré quelques cas de fourberie chez des malades venus à Lourdes, pour avoir un miracle, dont eux ou leur entourage avaient besoin. Notez que c'est autour de ces fausses guérisons qu'on fait le plus de bruit. Il est fâcheux que la chose se soit produite chez deux religieuses, sœur Hubertine et sœur Maximilien, et que l'administration et les Journaux de la Grotte aient fait tant de tapage autour de ces miracles mensongers.

*
* *

Sœur Hubertine nous vient de Belgique ; habile comédienne, elle a organisé et mené à bonne fin son miracle : qu'on lise son histoire dans le livre des grands miracles du docteur Boissarie, et qu'on en juge.

Cette religieuse était malade depuis trois ans : vomissements d'aliments et même de sang noir ; tous les remèdes, cocaïne, morphine, hypnotisme même avaient été employés, mais en vain. Depuis quatorze mois, elle n'avait pas quitté le lit, et ce n'est qu'au prix des plus pénibles efforts qu'elle put être transportée à Lourdes, si grande était sa faiblesse.

A Lourdes, elle se fait conduire à la piscine, et en sort guérie. Elle rentre à l'hôpital où elle a été reçue, se met à table à midi et mange deux portions de haricots, sans compter le reste ; à quatre heures elle goûte ; à sept heures elle soupe et à minuit elle demande à

manger. Les jours suivants, elle continue ce régime exagéré, sans en souffrir. De plus, elle se met immédiatement à l'ouvrage et devient la plus active des infirmières, dépensant ses forces du matin au soir, sans jamais se fatiguer; telle est l'histoire qu'on nous raconte, analysons-la :

Pourquoi sœur Hubertine a-t-elle été guérie? Elle-même va nous le dire; après cela, nous aurons le droit de demander si nous n'avons pas affaire à une fausse malade voulant jouer la comédie du miracle.

« Je suis venue à Lourdes, dit-elle, pour reprendre « ma place auprès de mes malades, et leur apporter une « impression salutaire. Souvent nous soignons des in« crédules, des hommes qui ont perdu toute foi, et nous « avons beaucoup de peine à leur faire accepter les der« niers sacrements. Quand ils sauront que j'ai été gué« rie à Lourdes, ils ne résisteront plus. » Ce motif est respectable, mais donne-t-il le droit de tromper les gens !

Il y eut au sujet de cette guérison une polémique dans les journaux de Liége : un professeur qui avait soigné sœur Hubertine fit une rectification au sujet de ce miracle dans le journal *Le Patriote :*

« On vient de me mettre sous les yeux un article de « votre Journal relatif à la guérison d'une religieuse de « Saint-Sauveur, cet article renferme une double erreur « de fait que je me crois tenu de vous signaler et que « vous n'hésiterez pas à rectifier. 1° Vous dites que « sœur Hubertine n'avait pas quitté le lit depuis long« temps lorsqu'elle entreprit le voyage de Lourdes, « vous avez été mal renseigné à ce sujet. Cette religieuse « arrivait de France, lorsqu'elle me fit l'honneur de me « consulter et elle s'est rendue de sa personne dans

« mon cabinet pour réclamer mes soins ; 2° Une se-
« conde inexactitude me touche plus personnellement :
« j'aurais dit que le mal était sans remède ; je n'ai ja-
« mais tenu un pareil langage ; une telle affirmation eût
« impliqué de ma part une singulière ignorance des
« choses médicales, l'ulcère de l'estomac guérissant très
« souvent ; on observe, en outre, dans cette maladie des
« rémissions inattendues et très accusées. »

Le docteur Boissarie eut de la peine à digérer ce rude pavé, malgré une sauce de sa façon dont il l'arrangea et dont on trouvera la recette dans son livre. Il n'a nullement réussi à convaincre ses lecteurs ; les mensonges qui ont précédé le pèlerinage, font éclater le but non douteux de créer de toutes pièces le miracle retentissant qu'on allait chercher à Lourdes.

Cette guérison instantanée, cette convalescence supprimée, les forces revenues comme un éclair, ces repas pantagruéliques qui forcent la note pour accentuer le miracle, tous ces faits nous amènent à penser que sœur Hubertine, sauf le respect que je lui dois, n'était qu'une pieuse fraudeuse.

*
* *

A côté du cas précédent, où la fourberie éclate avec tant d'éclat, nous plaçons le miracle de sœur Delphine, religieuse de Saint-Charles de Nancy, âgée de 23 ans, qui, avec un appétit égal, mangea au sortir de la piscine un saucisson entier dont malheureusement, on ne nous dit pas la longueur.

*
* *

Sarah-Aster, est une anglaise qui souffre depuis 17 ans de maux d'estomac fantaisistes. Sa guérison à Lourdes,

qui nous est racontée par un amateur fervent des miracles, n'offre aucune garantie sérieuse, ses assertions étant la seule preuve qu'il donne de la véracité de son récit. Il termine par cette phrase qui suppose que des doutes pouvaient naître dans l'esprit des lecteurs : « Que chacun pense ce qu'il voudra de cette guérison, pour moi, c'est un miracle. »

Pour les autres, ce n'en est pas un.

*
* *

Mlle Rosa Baude, de Gendreville (Vosges), présente un cas type d'hystéro-ulcère, à moins qu'il ne soit type de pieuse fraude.

Depuis un an, elle est soignée dans les divers hôpitaux de Paris, où elle est étudiée comme un cas extraordinaire. Comme symptômes : douleurs gastriques, plus prononcées après les repas et atténuées par les vomissements ; le sang colorait parfois les matières vomies ; une fois, elle remplit une cuvette de sang. On nous parle d'une opération que voulut lui faire le docteur Dieulafoy, mais on ne nous apporte aucun certificat de lui ou des autres médecins qui l'ont soignée. On lui donna du lait d'ânesse, les vomissements cessèrent et on différa l'opération. Est-ce le lait d'ânesse ? N'est-ce pas plutôt la peur de l'opération qui guérit momentanément Mlle Rosa Baude ? Dans ce cas ce serait la preuve de sa névrose.

Mlle Baude partit pour Lourdes. Là, pendant qu'elle était à la piscine, elle eut un vomissement de sang qui dura de deux heures de l'après-midi à minuit, ce qui nécessita les derniers sacrements. Cette perte de sang si prolongée ne l'empêcha pas de se rendre le lendemain,

à la procession et de se déclarer guérie au moment où l'ostensoir la bénissait. Les exagérations de ce récit nous donnent l'impression qu'on a affaire à une sainte fraudeuse qui, en même temps était hystérosée.

*
* *

M. Maingaud, habitant de l'ile Maurice, guéri à Lourdes le 20 juin 1901, était atteint d'une dyspepsie opiniâtre, suite d'une entérite muco-membraneuse, *avec neurasthénie*.

Nous connaissons ces malades des pays chauds, incurables chez eux, et qui par l'effet d'une autre température, guérissent rapidement lorsqu'ils reviennent en France. M. O. Maingaud avait bénéficié du mois de traversée, puis avant d'aller à Lourdes, il était resté deux mois à la campagne dans les environs de Paris ; il avait vu les médecins de la capitale, et, quoi qu'il en dise, il bénéficia sans doute et de leurs utiles conseils d'hygiène et de leurs médicaments.

Puisqu'il avait une telle foi en Lourdes, pourquoi, en débarquant du paquebot, n'avoir pas pris le train des Pyrénées ? Pourquoi si peu de hâte d'aller se plonger dans la piscine de Massabielle ? Pourquoi d'abord aller consulter les grands médecins de France ?

Ce M. O. Maingaud qui n'a aucune confiance en Lourdes, lorsqu'il est sérieusement malade, et en qui la foi renaît, lorsqu'il est en convalescence, nous donne l'impression d'un hâbleur colonial.

*
* *

Le cas de sœur Maximilien de Marseille, qu'on nous donne comme exemple d'un des plus beaux miracles de

la Grotte, est, sans aucun doute possible, une fausse guérison merveilleusement exploitée au profit de Lourdes, alors que Lourdes n'avait rien à y voir.

« Il est des circonstances dans la vie, écrit le docteur « R... médecin de la malade, où les plus incrédules « sont obligés de s'incliner devant l'évidence des faits. « Cette maxime trouve son application dans l'observa- « tion qui nous est fournie par la guérison complète et « et miraculeuse de sœur Maximilien. »

Malencontreuse phrase dans la bouche d'un médecin traitant, qui savait mieux que personne que la sœur était guérie, quand elle fut portée à Lourdes.

Nous n'avons qu'à copier son observation de la maladie, observation publiée dans les journaux de la Grotte, pour prouver que la Vierge n'avait plus rien à guérir chez sœur Maximilien, lorsque celle-ci alla lui rendre visite.

Si les médecins, ignorants de l'hystérose, sont excusables de signer des certificats constatant l'incurabilité, le docteur R..., lui, est coupable d'écrire en connaissance de cause, un rapport non véridique.

Voici les faits pour que tous apprécient et jugent.

Au mois de décembre 1896, sœur Maximilien eut à Marseille une crise de foie, analogue à celles qu'elle avait eu déjà, à plusieurs reprises, depuis une première jaunisse en 1889, mais beaucoup plus forte. Les vomissements sont presque incoercibles ; l'alimentation devient presque nulle ; le lait seul est toléré.

C'est à partir de cette époque que sœur Maximilien garde le lit ; mais alors, l'examen du ventre révèle au côté droit l'existence d'une tumeur dure au toucher,

douloureuse à la pression, mate à la percussion, qui ne tarde pas à envahir toute la cavité péritonéale et s'accompagne de vomissements fréquents. Trois mois plus tard, en 1907, survient une phlébite de la jambe gauche qui se manifeste par une énorme enflure de tout le membre, et nécessite une immobilité complète. Cet état persiste jusqu'au mois d'août 1898.

Le docteur Pousset, chirurgien des hôpitaux de Marseille, avait été appelé, quelques mois auparavant, à donner une consultation à la malade. Voici son certificat : « Je, soussigné, certifie avoir examiné la sœur « Maximilien avec le Dr R... et avoir constaté qu'elle « était atteinte d'une tumeur kystique de l'abdomen, « (que je supposais être un kyste hydatique du foie), et « d'une phlébite de la fémorale gauche. L'opération « qui ne fut pas d'ailleurs pratiquée me parut être le « seul moyen rationnel d'amener la guérison. »

Un jour de ce mois d'août 1908, on descend dans le jardin sœur Maximilien sur une large planche préparée pour la circonstance. Or, à la suite de cette immense fatigue accomplie avec des efforts considérables, la sœur eut le soir une vomique épouvantable, dans laquelle on constata la présence d'hydatides nombreuses, parfaitement caractérisées. La nature faisait seule ce que le docteur Pousset conseillait.

Cette évacuation du contenu du kyste par les bronches eût été la guérison, si elle eût été complète; mais jusqu'au mois de novembre 1900, il y eut quelques crises plus ou moins fortes et plus ou moins fréquentes ; à ce moment, une dernière évacuation survint dans une crise telle qu'on crut le dénouement fatal arrivé ; il n'en fut rien. Ce jour-là, la poche se vida complètement, la guérison eut lieu, et la convalescence commença.

En effet, à partir de ce moment, si nous savons lire entre les lignes, sans nous préoccuper des intercalations pieuses qui embarrassent l'observation, nous constatons que la cure a eu lieu. Car on nous dit que l'état s'amende, que le lait et l'eau de Vichy sont supportés, et que l'œdème de la jambe diminue ; (ce qui prouve que la tumeur ne pressait plus sur les vaisseaux), qu'on peut relever l'infirme de son lit de souffrance, et l'étendre sur une chaise longue ; qu'enfin, on peut la faire changer de chambre.

A ce moment, on devrait nous dire aussi tout ce qu'a produit la disparition de la tumeur, c'est-à-dire que le ventre n'est plus enflé, qu'il n'est plus douloureux à la pression, que la matité disparue a fait place à la sonorité normale, et qu'il n'y a aucune dureté dans le palper; on devrait nous dire également que toutes les fonctions ont repris leur régularité, et qu'enfin la jambe malade, ayant retrouvé sa souplesse avec la disparition de l'enflure, va permettre le voyage de Lourdes.

Tout cela, on se garde bien d'en parler, car alors, il n'y aurait plus de miracle. Pour qu'il y en ait un, le truc consistera à cacher l'état de sœur Maximilien au moment de son départ, et de ne faire la constatation qu'au retour, en comparant l'état de la malade, non pas à ce qu'il était à la veille du pèlerinage, mais à ce qu'il était au mois de décembre avant la crise ultime, alors que la tumeur était en plein développement.

Il est fâcheux que l'administration de Lourdes en soit réduite à créer de tels miracles artificiels et à employer des procédés indignes des ministres d'une religion.

On ose prétendre qu'à Lourdes, sœur Maximilien fut guérie miraculeusement ! Comment ce miracle aurait-il

pu s'accomplir ? Oui ou non, au moment du départ, le kyste existait-il encore, ou bien avait-il disparu ?

Dans ce dilemme repose toute la question : s'il existait, miracle ; s'il avait disparu, non miracle.

Maintenant que ceux qui ont suivi cette discussion et sont de bonne foi répondent.

Pour nous, Lourdes n'est pour rien dans la guérison de sœur Maximilien, sa guérison ayant eu lieu quatre mois avant le pèlerinage.

MALADIES DES TISSUS PROFONDS

CLASSE DEUXIÈME

Les Poitrinaires.

SOMMAIRE : La piscine meurtrière. — Les statistiques du docteur Boissarie en faillite. — Phtisiques de Villepinte. — Phtisiques d'ailleurs. — Mlle Gafette et l'interversion de sa phtisie. — Phtisies simulées. — Phtisies hystériques. — La Grivotte. — Sœur Julienne de Brives. — La phtisique de Monte-Carlo. — Hystéro-phtisie au troisième degré. — Les Aboyeurs. — Conclusion de ce chapitre.

I

Dans ce chapitre concernant les poitrinaires amenés à Lourdes, nous allons chercher s'il y a eu un seul miracle véritable, puis prouver que les véritables phtisiques, c'est-à-dire ceux dont les poumons renferment les bacilles de la tuberculose ne guérissent pas à Lourdes, enfin démontrer que les cas rares d'amélioration ou de guérison ont été observés chez des hystéro-phtisiques, c'est-à-dire chez des faux phtisiques, ayant l'apparence mais non la réalité de la terrible maladie.

La piscine meurtrière. — Avant de commencer cette étude de vérification des guérisons miraculeuses, nous devons parler des cas de pneumonie et de pleurésie excessivement nombreux et excessivement graves qui se

produisent précisément chez des personnes indemnes de nervosisme qui, par piété, se trempent dans la piscine glacée, et commettent une imprudence des plus graves. En effet, tandis que des névrosés supportent l'eau froide impunément et même utilement pour leur santé, des non névrosés peuvent devenir gravement malades par l'effet de ce bain glacé. On me cite, parmi beaucoup d'autres, le fait du comte de X..., amenant son fils malade à Lourdes, et qui voulant prendre, après lui, un bain dans la piscine mourut d'une pneumonie en quelques jours.

Statistiques non confirmées. — « Dans les statistiques « de Lourdes, nous dit le Dr Boissarie, le premier rang, « dans les procès-verbaux de guérison est occupé par « les poitrinaires dont un tiers et même la moitié laisse « ses tubercules dans la piscine. »

Or, nous allons donner la preuve que ces soi-disant miracles ne s'imposent nullement, avec la logique inexorable des faits scientifiquement établis, et qu'au contraire, en les analysant de près on découvre, ou bien que la phtisie n'était pas réelle, ou bien que la guérison n'a pas eu lieu.

Les phtisies sont de diverses sortes : les unes sont *vraies*, c'est-à-dire avec tubercules ; les autres *fausses*, c'est-à-dire sans tubercules.

Parmi les phtisies vraies, les unes, au premier degré sont susceptibles de guérison ; les autres, au dernier degré, sont *incurables*, tels sont les faits.

II

Villepinte. Situé à 18 kilomètres de Paris, établi dans un ancien château, Villepinte est un sanatorium au

milieu d'un vaste parc. Il a été fondé par la charité privée pour recueillir les jeunes filles poitrinaires peu fortunées. Il est certain que l'asile de Villepinte, comme du reste, tous les sanatoriums de tuberculeux procurent moins de guérisons qu'ailleurs, car si le service médical, le grand air, la verdure des grands arbres peuvent influer favorablement sur l'évolution de la maladie, d'autre part la contagion qui naît de la promiscuité, fait de ces agglomérations, quoi qu'on fasse, des lieux dont l'hygiène est déplorable, et des endroits malsains par excellence. Par contre, il est vrai, c'est leur bon côté, ils protègent les familles des germes maladifs que ces pauvres malades sèment autour d'eux.

De Villepinte, les sœurs de Marie-Auxiliatrice conduisent chaque année à Lourdes un groupe de phtisiques mêlé au pèlerinage national.

En trois ans, nous affirme le docteur Boissarie, l'hospice a envoyé 58 pensionnaires, pour la plupart au dernier degré ; or, sur ce nombre, 24 ont été guéris ou améliorés, et depuis lors, la guérison s'est maintenue à deux ou trois exceptions près.

Vérifions cette assertion. D'abord ce ne sont que des tuberculeux du premier degré, c'est-à-dire les moins malades, qui sont conduits à Lourdes ; aucun poitrinaire du dernier degré n'y va. Ensuite, il n'est nullement prouvé qu'un seul malade de Villepinte, notoirement phtisique, ait été guéri : prenons par exemple les 24 malades de 1898, nous trouvons 1° que 10 jeunes filles sont reparties de Lourdes dans le même état et sont mortes depuis ; 2° que parmi les 14 autres soi-disant guéries au améliorées, 10 ont rechuté. Je cite leurs noms, pour qu'il n'y ait aucune contradiction possible :

Louise Périer, sœur Marie Maltricis, Eveline Grandiour, Thérèse Maltricis, Augustine Baron, Suzanne Chopinet, Amélie Gonthier, Marie Abrial, Marie Jourboul, Amélie Baumann.

Il en reste donc quatre guéries : Geneviève Rohmer, Jeanne Bertrand, Anne-Marie Becquet, Clarisse Godeau.

Quatre seulement!

On admettra bien la possibilité qu'il y ait eu, parmi ces quatre dernières, des cas de fausse phtisie, par exemple des bronchites chroniques, ou des phtisies hystériques ; sans compter qu'il n'est pas rare de voir des phtisiques au premier degré guéris sans pèlerinage. Alors nous nous demandons ce qui reste comme vrai miracle de cette statistique de 1898.

Nous sommes allé visiter l'hospice de Villepinte pour constater par nous-même les soi-disant miracles obtenus en 1902. Après avoir rendu justice à l'admirable dévouement des sœurs de cet asile, qui s'exposent chaque jour à la terrible contagion, sans songer seulement au danger qu'elles courent, remercions-les de la parfaite courtoisie avec laquelle elles nous reçurent, et nous montrèrent les différentes parties de l'établissement.

En passant dans un couloir, comme la mère supérieure qui me servait de guide m'arrêtait devant une vierge de Lourdes, je profitai de la circonstance pour lui demander le résultat du dernier pèlerinage.

Elle me déclara simplement qu'aucun miracle n'avait eu lieu, et que les 30 malades qui s'étaient rendus à la grotte étaient revenus à Villepinte dans le même état : une seule jeune fille était guérie au retour, mais la nature de son affection était douteuse, et il me sembla

comprendre que, pour la sœur, il n'y avait pas eu miracle.

Nous entrâmes dans un dortoir où, navrant spectacle, toussaient à fendre la poitrine, et crachaient le pus à pleine bouche, de pauvres jeunes filles, arrivées au dernier degré du mal : « Ce sont celles-ci, ma sœur, dis-je, que vous devriez conduire à Lourdes ; si elles guérissaient, ce seraient alors de vrais miracles ! » « Elles sont trop malades » me répondit doucement la sœur. Ce mot fut pour moi, la conclusion de mon enquête.

Dans le numéro du *Journal* du 2 septembre 1901, nous trouvons un article de Ludovic Naudeau, intitulé « L'envers du miracle », qui raconte une visite, faite antérieurement à la mienne, à l'hospice de Villepinte, cette année-là également, assure le nouvelliste, le pèlerinage de Lourdes n'avait donné aucun résultat.

Le journaliste poussant plus loin son enquête avait été au château de Livry interwiever le Dr Lefèvre, médecin de Villepinte, et lui avait demandé s'il avait constaté des guérisons durables, chez les malades revenues de Lourdes. « Des guérisons complètes, jamais, répon-
« dit catégoriquement le médecin ; mais chez des ma-
« lades atteintes de laryngite ou de péritonite tubercu-
« leuses, des améliorations très réelles ; une fois, une
« phtisique de Villepinte est revenue de Lourdes très
« améliorée ; mais antérieurement, sans quitter Ville-
« pinte, elle avait paru en voie de guérison ; puis pos-
« térieurement au pèlerinage, elle avait subi une nou-
« velle poussée. »

Donc les poitrinaires de Villepinte qui vont à Lourdes ne guérissent pas ; tel est le résultat de notre enquête, de celle de Ludovic Naudeau, et aussi des statistiques du Dr Boissarie, lorsqu'elles sont vérifiées.

III

Quatorze cas dans le Journal de la Grotte. — Depuis l'année 1900, époque où parut le livre des « Grands Miracles de Lourdes », j'ai collationné dans le « Journal de la Grotte », les cas de phtisies guéris à Lourdes pendant les années 1900, 1901, 1902, 1903. Nous allons faire une rapide étude de la plupart d'entre eux, en nous arrêtant plus longtemps à quelques cas sensationnels.

1er Miracle : Blanche-Aimée Mille, de Villepinte, atteinte de phtisie pulmonaire, est guérie à la piscine le 22 août 1901, mais l'état du poumon à l'auscultation est *à peu près le même qu'à l'arrivée.*

2e Miracle : Hélène Roos, de Villepinte, après un bain de piscine, ressent une amélioration miraculeuse. Mais, on trouve, au moment du départ, que l'état du poumon est à peu près stationnaire.

3e Miracle : Marie Wiard, de Villepinte, entre dans la piscine le 24 septembre 1900, pour une affection pulmonaire de nature tuberculeuse ; elle ne guérit *pas de sa phtisie*, mais seulement d'un ballonnement douloureux de l'abdomen.

4e Miracle : Marie Duret, de Villepinte, âgée de 20 ans, atteinte de tuberculose pulmonaire, se trouve beaucoup mieux après son premier bain dans la piscine, mais elle n'est pas guérie.

5e Miracle : Madame veuve Gallois, de Poitiers, âgée de 40 ans, est atteinte de tuberculose pulmonaire, les lotions d'eau de la piscine ne donnèrent pas de résultat, mais à la procession du Saint-Sacrement, le bien-être général est tel qu'elle se met à chanter, depuis lors,

l'amélioration s'affirme de plus en plus ; la toux a PRESQUE *disparu.*

6e MIRACLE : Elisa Gorillot, de Vermelles (Pas-de-Calais), atteinte de phtisie pulmonaire, a été guérie à Lourdes, en 1901, mais guérie aussi peu que possible, car on nous dit que la lésion constatée au sommet du poumon gauche est restée *stationnaire depuis un an.*

7e MIRACLE : Pierre Weber, de Paris, 24 ans, montre à son arrivée à Lourdes, un certificat de tuberculose pulmonaire ; bien qu'on le classe parmi les miraculés, ce n'est qu'un pauvre miraculé, car l'examen des poumons révèle des *signes suspects*, avoue la sainte gazette.

8e MIRACLE : Mlle Stéphanie Crépin, 20 ans, demeurant à Esquermes, souffrait d'une bronchite spécifique depuis trois ans, avec pleurésie à gauche ; il y avait fièvre, hémoptysie et expectoration abondante. Après un bain de piscine, il y a eu amélioration notable, si bien que la jeune fille a pu manger des haricots. Oh ! c'est le seul résultat miraculeux, car Mlle Crespin est retournée à Lille avec son mauvais poumon.

9e MIRACLE : Mme Kriegel, de Montigny-sur-Gohelle (Pas-de-Calais) était atteinte de tuberculose avec de multiples abcès froids. Dès l'arrivée à Lourdes, un abcès d'aine s'est ouvert spontanément ; ailleurs qu'à Lourdes les abcès s'ouvrent spontanément ; mais à la grotte, tout est miracle.

10e MIRACLE : Mlle Fouesnel de Poitiers est atteinte de tuberculose pulmonaire à un degré avancé. La vierge de Lourdes a fait un miracle pour l'amélioration de l'état général, mais a laissé, nous dit-on, *des expectorations purulentes.*

11e Miracle : Sœur Geneviève, atteinte au sommet droit de tuberculose, est venue à Lourdes en 1902. Son médecin déclare que la maladie de la sœur s'est *améliorée, mais non guérie*; miracle à recommencer.

12e Miracle : Marie Cromer, de Stotzheim (Basse-Alsace), âgée de 19 ans, *a été guérie, mais pas à Lourdes*. Elle était très malade chez son père depuis trois semaines, quand celui-ci alarmé des progrès du mal, fit vœu si elle guérissait, de la conduire à Lourdes. A partir de ce moment, nous dit-on, la maladie diminua et la convalescence s'établit. Cela s'appelle coïncidence, non miracle. Comme du reste les gens pieux font des vœux dans toutes les maladies graves, il arrive ceci : si le malade meurt, on n'en parle pas; s'il recouvre la santé, on crie au miracle.

13e Miracle : Blanche Samson, de Falaise, âgée de 31 ans, est atteinte, nous assure-t-on, d'une péritonite tuberculeuse, d'une bronchite et d'une laryngite spécifiques; mais comme des symptômes hystériques très marqués compliquent son état, et qu'en plus — ô hystérie, voilà de tes coups! — les fonctions vésicales sont souvent interrompues, nous portons le diagnostic d'hystérie pure, avec notre conclusion habituelle : *pas de miracle.*

14e Miracle : Angélique-Alix de Louvigné du Désert, guérie en 1902, est accablée depuis sa naissance par une avalanche de maladies qui ont fondu sur elle : une méningite, une maladie de la moelle, des crachements de sang, une ostéomyélite, enfin, des abcès interminables dans les os de la jambe. Tout cela était guéri quand elle vint à Lourdes; pourtant il fallait encore la morphiniser pour calmer ses souffrances. Dès le premier bain,

transformation complète : mais de quoi? impossible de rien savoir.

Tels sont, d'après le « Journal de la Grotte » les quatorze observations de phtisies guéries à Lourdes, dans une période de quatre années. Je pense que mes lecteurs, s'ils sont de bonne foi, déclareront avec moi, qu'aucune de ces quatorze cures n'est admissible comme miracle.

Le « Journal de la Grotte » avoue lui-même la chose. Il n'y a donc pas lieu à discussion. Alors, pourquoi nous dire que les poitrinaires guérissent à Lourdes? Pourquoi nous donner comme preuve 14 observations qui se terminent par des aveux de non guérison?

Conclusion : Lourdes n'a jamais guéri de vrais poitrinaires venus soit de Villepinte, soit d'ailleurs.

IV

Faux phtisiques. — Comment a-t-on pu faire croire que Lourdes pouvait guérir des poitrinaires?

C'est qu'à côté de vrais poitrinaires, on rencontre parfois de faux tuberculeux, c'est-à-dire des phtisiques sans tubercule.

Nous allons les étudier en prenant des exemples dans le livre même du Dr Boissarie.

Juliette Forêt est une malade de Villepinte dont on nous raconte le petit roman ! Un jeune homme et son frère, ingénieur et protestant, viennent lui rendre visite; prise d'un beau zèle de propagande, elle fait à l'Immaculée-Conception le sacrifice de sa santé en vue de la

conversion du protestant ; elle va à Lourdes en 1899 dans ce but : la vierge émue les guérit tous les deux, elle de son mal, et le beau jeune homme de son protestantisme.

Qu'était cette maladie dont on ne décrit ni les symptômes ni les lésions anatomiques ? Le médecin de Villepinte, le Dr Lefèvre dit n'avoir jamais constaté de guérisons durables parmi ses malades. Or, Juliette fait partie de l'asile ; attendons d'être mieux renseigné pour accepter ce miracle.

*
* *

Madeleine Jullian, de Meynes (Gard), présente, d'après le certificat du Dr Romant, tous les caractères de la cachexie tuberculeuse : émaciation et figure cadavérique. Cachexie, soit, mais tuberculose, ce n'est pas certain ; on le suppose, mais on ne nous en donne pas la preuve scientifique.

Lorsque Madeleine Jullian fut plongée dans la piscine, sa guérison, nous assure-t-on, eut la soudaineté de l'éclair : « je suis guérie ! » s'écria-t-elle, et elle se leva bien portante. Ainsi guérit l'hystérose ; ainsi ne guérit pas la phtisie, même à Lourdes.

Nous aurions placé le cas parmi les vraies phtisies, si le Dr Romant nous eût affirmé que la cachexie s'accompagnait de cavernes constatées à l'auscultation, et de crachats dont les bacilles avaient été vus au microscope, mais rien de semblable dans le certificat.

Aussi plaçons-nous Mlle Jullian parmi les fausses phtisiques, en nous appuyant sur la soudaineté de la guérison, qui nous fait croire à plus d'hystérose que de tuberculose chez elle.

En tout cas, un miracle avec tant de points d'interrogations, n'est plus un miracle.

*
* *

Louise Goffette, de Liége, est classée parmi les poitrinaires ; poitrinaire d'étrange sorte, car c'est dans une région assez loin de la poitrine qu'est logé son mal. Chez elle, un abcès pelvien comprimait l'intestin, arrêtait le cours des matières et faisait une forte saillie dans le rectum. Celui-ci, réduit par la tumeur au volume d'une plume d'oie, ne laissait écouler les matières fécales qu'avec la plus extrême difficulté : de là, tous les maux de poitrine de Louise Goffette. Ses deux médecins, les Drs Marique et Coheur, nous raconte-t-on, ne voulurent pas tenter une opération qui pouvait être mortelle et devait laisser la malade à jamais mutilée. Le Dr Boissarie se moque du public en écrivant de telles hérésies chirurgicales ; c'est mal de sa part d'accuser ses confrères liégeois d'être dans leur diagnostic si ignorants des choses de la médecine, car le pus, au contraire, pouvait, si l'opération était retardée, occasionner une péritonite, en s'ouvrant dans la cavité abdominale, au lieu de se faire jour dans le rectum. Heureusement, cet abcès de l'anus s'enfla si bien qu'il creva. Il creva dans la piscine, par faveur spéciale de la Sainte Vierge.

C'est ainsi que Louise Goffette fut guérie de sa maladie de poitrine.

V

Phtisie simulée. — Parmi les fausses phtisies, il en est de simulées ; elles sont plus fréquentes qu'on ne l'imagine, dans les pays à miracles surtout : grâce à

elles, le coefficient des guérisons peut s'élever autant qu'on veut, pour peu que le médecin des statistiques s'y prête.

J'ai eu à traiter, autrefois, la « Poulette », une fausse tuberculeuse qui me montrait chaque jour du sang dans ses crachats, et me faisait entendre des quintes de toux à empêcher l'auscultation. Un matin, que j'étais venu la voir beaucoup plus tôt que d'ordinaire, je ne trouvai ni crachat ni sang. Je m'étonnai et cherchai la clef du mystère, quand je vis entrer la voisine revenant du marché et apportant sur une assiette une rondelle de sang de poulet; c'est avec quoi la malade pétrissait les crachats tuberculeux à l'usage des médecins naïfs et non munis de microscope. Cette même malade partit plus tard à Lourdes, et revint très bien *miraculée*. Combien d'autres ont fait comme elle?

VI

Phtisies hystériques. — Il y a des phtisies hystériques qui forment une autre classe de faux poitrinaires : nous en trouvons quelques cas cités comme miraculeux, dans le livre du Dr Boissarie; mais, ailleurs, d'autres non miraculeux pourront nous servir de termes de comparaison.

C'est une classe des plus intéressantes que ces poitrinaires hystériques qui présentent tous les symptômes de la véritable affection, mais sans bacilles tuberculeux, et qui ont cette faculté extraordinaire d'être guéris subitement et complètement, sous l'influence de diverses

causes suggestives, comme les autres manifestations de l'hystérose, du reste.

Aurélie de Beauvais, écrit le Dr Boissarie avait des poumons de bois ; mais, d'après nous, ses poumons étaient non tuberculeux. Depuis 1889, bronchites répétées, expectorations fétides, respiration pénible, essoufflement. Avait-elle des cavernes dans les poumons ? Le Dr Hardivillers de Beauvais, qui semble lui aussi ignorer le microscope, est très sobre de détails sur sa malade, et les médecins de Lourdes n'auscultèrent pas celle-ci à son arrivée ; mais peu importe, car la façon dont a lieu la guérison prouve l'existence de l'hystérose chez cette malade. En effet, elle est à l'agonie; déjà dans le coma ; dans quelques minutes elle va mourir. On l'apporte, presque cadavre, couchée sur un matelas, devant la grotte. Aussitôt Amélie reprend connaissance, ses yeux s'ouvrent, elle reconnait la Vierge, sa respiration devient plus libre, le coma cesse, l'agonie s'éloigne et elle peut très gaillardement recevoir la Sainte Communion.

Puis, quand soulevée sur un drap pour être plongée dans la piscine elle reçoit l'impression de l'eau glacée, en quelques secondes elle est guérie. Plus rien dans la poitrine à l'auscultation.

Les phtisiques du 3e degré ne peuvent faire le voyage de Lourdes, mais les hystéro-phtisiques moribonds peuvent faire le tour du monde impunément pour arriver à Lourdes.

Miracle, sans objection possible, proclame le Dr Boissarie ; miracle hystérique, répliquons-nous, par conséquent, absence de miracle.

*
* *

Irma Montreuil, 33 ans, de Lens (Pas-de-Calais), est

atteinte d'une phtisie grave avec vomissements de sang, toux très pénible, crachats purulents, fièvre continue, sueurs abondantes et appétit perdu.

Des cavernes on n'en parle pas ; d'examen de crachats pas davantage, en sorte qu'on est en droit de nier les bacilles de Koch.

Un muguet confluent remplit la bouche ; est-ce une preuve de tuberculose? Non, mais plutôt d'un manque de soins hygiéniques. Il n'y a pas à en tenir compte du reste, car ce mal sera guéri non par l'eau de Lourdes, mais par un pinceau trempé dans un collutoire, que tient une religieuse infirmière, au moment où la malade est dans la piscine ; traitement qui, entre parenthèse, nous indique que d'autres remèdes que l'eau sainte sont en usage à Lourdes : médecins et infirmières n'auraient-ils donc pas une confiance entière dans l'eau de la source. A peine trempée, Irma Montreuil est guérie, et n'offre nulle trace de ses lésions pulmonaires.

Mais ce n'est pas tout : la Vierge de la Grotte ferme d'un doigt guérisseur une fistule à l'anus qu'avait Irma ; cette fistule vérifiée ou non par le bureau des consultations est encore recevable. Mais que dire de certains avariés qui se figurent que Lourdes est située à Cythère, et viennent montrer à la Vierge immaculée des blessures qui relèvent d'une autre divinité !

Ces miracles, de crainte de scandale, je les voilerai, sans les discuter avec la sainte Gazette de la Grotte qui elle, les étale sans vergogne dans ses colonnes, sous prétexte que l'eau de Lourdes purifie tout.

VIII

La Grivotte. — Marie Lebranchu est connue, c'est la Grivotte de Zola. Le célèbre romancier dans ses livres se croit parfois docteur. Mais il faut reconnaître qu'il n'est pas toujours infaillible, et que ses explications du miracle embarrassent plutôt le médecin qu'elles ne l'aident à découvrir la vérité.

Quel était l'état réel de la Grivotte, lorsqu'elle vint à Lourdes en 1898? Bien que M. le Dr Boissarie nous assure que le professeur Germain Sée a trouvé dans ses crachats le bacille de la tuberculose, et que le Dr Marquézy, médecin de l'hôpital Franco-Néerlandais a constaté la phtisie pulmonaire avec ramollissement et cavernes ma confiance n'est pas entière; pourquoi n'avoir pas publié les certificats de ces deux docteurs, certificats indispensables dans la circonstance pour appuyer le miracle? Voilà deux preuves qu'il fallait nous montrer et devant lesquelles il aurait fallu baisser pavillon. Si on ne l'a pas fait c'est qu'on ne les avait pas. Les assertions du médecin attitré de Lourdes, reproduites par Georges Bertrin ne les remplacent nullement et ces appréciations n'ont à nos yeux aucune valeur. Combien il en eût été autrement si on avait publié lesdits certificats! Nous n'avons donc nulle certitude de la présence dans les poumons de la Grivotte de bacilles tuberculeux; jusqu'à preuve du contraire, nous ne croirons pas à un miracle.

En attendant cette preuve, nous soutenons que Marie Lebranchu était atteinte d'une phtisie hystérique, c'est-à-dire sans bacilles.

Pour démontrer l'hystérose de Marie Lebranchu, nous avons les preuves suivantes :

Depuis de nombreuses années, cinq ou six ans au moins. La Grivotte faisait le tour des hôpitaux de Paris, remplissant les crachoirs de pus, rendant du sang à pleine bouche, toujours suante et toujours toussante à s'arracher la poitrine. Or, des symptômes pulmonaires d'une telle gravité ne laissent pas vivre longtemps les vrais poitrinaires, tandis qu'au contraire, les hystériques prolongent leur vie indéfiniment avec les symptômes les plus graves en apparence.

Symptôme d'hystérose également, cet estomac qui fonctionnait si mal et qui ne pouvait conserver aucune nourriture.

Hystérose aussi cet amaigrissement extrême, cette perte de poids de 48 livres avec des forces conservées pourtant.

Hystérose encore ces yeux de flamme comparés aux yeux éteints des poitrinaires arrivés à la dernière période.

Hystérose enfin cette guérison subite par l'eau glacée de la piscine. « Grand coup de fouet, écrit Zola qui, lui cinglant tout le corps produisit l'hystéro-choc, tantôt cause de la névrose, tantôt cause de la guérison. »

*
* *

Dans cette classe d'hystéro-phtisiques, on pourrait classer avec Irma Montreuil et la Grivotte de Zola, Madeleine Jullian dont nous avons plus haut raconté l'histoire.

Dans cette classe aussi, les cas suivants, dont l'un est cité par le *Journal de la Grotte* et les deux autres par le Dr Boissarie.

Mme Radegonde Bellefond, de Montmorillon qui, atteinte d'hémoptisies et d'amaigrissement, était regardée comme une poitrinaire avérée, se rendit à Lourdes le 31 août 1900. Après avoir prié à la Grotte, comme elle avait été dans le petit bois, près de là, faire son repas, et qu'elle mangeait un peu vite son pain, ses œufs et ses légumes, le tout arrosé d'un verre d'eau, elle se trouva guérie spontanément, sans savoir comment.

La jeune fille de Brooklyn dont l'observation est si vague qu'on ne peut rien en dire de certain, et la malade de l'hôpital de Besançon, Clémence Dordon, soignée pendant 25 ans par le Dr Lebon, semblent encore être deux cas à classer parmi les hystéro-phtisiques.

VIII

Sœur Julienne de Brives. — C'est parmi les phtisies hystériques que nous plaçons le miracle si retentissant et si souvent reproduit de sœur Julienne des Ursulines de Brives. Il suffit de débarrasser son histoire de tous les saints enjolivements dont elle est entourée, pour que la justesse de notre diagnostic soit reconnue.

Comme hérédité une ligne du livre nous en dit long : sœur Julienne tenait l'hystérose de sa mère, boiteuse depuis l'enfance par l'effet d'une coxalgie hystérique.

Sœur Julienne était concierge du couvent, lorsqu'au mois de mai 1886, à l'âge de 22 ans, elle eut pendant cinq mois une bronchite que l'on qualifia de tuberculeuse. Elle guérit et reprit son poste le 1er janvier 1887. Au mois d'octobre de la même année, pendant un mois elle eut d'abondants crachements de sang ; elle se guérit en conservant une petite toux sèche. Au mois de mai

1888, nouvelle crise d'hémoptysie, puis santé parfaite jusqu'en janvier 1889.

Dans cet intervalle, en juillet 1888, elle avait fait sa profession, ce qui indique qu'elle était en parfaite santé, car la prieure du couvent n'aurait pas admis une tuberculeuse comme sœur professe.

Au mois de février 1889, nouvelle crise; mais alors des symptômes nerveux se font jour; elle devient aphone elle éprouve des étouffements incessants avec fièvre continue et température élevée. Le médecin prononce le nom de phtisie galopante; c'est la mort à bref délai, mais sœur Julienne ne meurt jamais.

Les crachats sanglants deviennent purulents au mois de juillet 1889, mais soulignons le fait : le poumon gauche, lieu de prédilection de la tuberculose n'est pas atteint; seul le droit présente des signes stéthoscopiques, râles et matité, mais sans les bruits symptomatiques des cavernes.

Pendant ces trois mois, sœur Julienne est en proie à l'anorexie et à une fièvre intense, symptômes que les hystériques supportent gaillardement et dont une malade, celle de Monte-Carlo dont nous allons parler, va nous donner un remarquable exemple.

On nous dit que six médecins ont vu la malade, et ont diagnostiqué la phtisie, et l'auteur ajoute que leur diagnostic ne pouvait être faux. Ont-ils fait seulement l'examen des crachats au microscope? nullement. Alors le diagnostic est douteux. Il est même tellement douteux ce diagnostic, que tous ceux qui nous liront, diront comme nous.

Sœur Julienne est-elle vraiment très faible? non,

car avant d'aller à Lourdes, elle a été en voiture au pèlerinage Saint-Antoine et a très bien supporté la promenade. Le voyage de Lourdes n'a pas été très pénible pour elle non plus. Pendant la nuit de l'arrivée, elle est assaillie par des *étouffements douloureux;* or, ces étouffements nerveux, nous les connaissons et nous les retrouverons chez elle après le miracle : ce sont les vapeurs des dames nerveuses, dont la boule hystérique parfois fait partie ; ces étouffements, c'est l'hystérose. Hystérose aussi les contractions douloureuses ressenties dans la poitrine, pendant la journée qui suit.

On la plonge dans la piscine, l'impression du froid dans l'eau est si forte qu'elle s'élance hors de la baignoire : elle est guérie! Ainsi, dans un incendie, la terreur fait lever les paralytiques hystérosés. Sœur Julienne refuse de s'asseoir, elle s'habille seule et sans aide, elle sort pour aller à la Grotte faire son action de grâce. N'est-ce pas la façon dont les hystériques guérissent subitement et complètement?

Le Dr Pomarel qui donnait des soins à sœur Julienne au couvent des Ursulines de Brives-la-Gaillarde, ignorait l'existence des fausses phtisies. Au lieu de chercher une explication naturelle à cette cure pour lui si étonnante, il l'attribua comme d'autres à une intervention divine. Or, il avait à ce moment le chagrin d'avoir à ses côtés une sœur malade de la poitrine; il part immédiatement avec elle pour Lourdes, croyant obtenir de la Vierge une guérison semblable à celle de sœur Julienne. Mais « notre cher confrère, écrit le Dr Boissarie, n'a pas eu la consolation de ramener sa sœur guérie ».

C'est ainsi que le Dr Pomarel fit la triste expérience que si les poitrines hystériques peuvent être guéries à

Lourdes, les poitrines tuberculeuses ne peuvent l'être et ne le sont jamais.

IX

La phtisique de Monte-Carlo. — En dehors de Lourdes on rencontre parfois soit dans les hôpitaux, soit dans la clientèle particulière, l'hystérose du poumon. En voici trois observations fort intéressantes qui vont faire comprendre combien ces symptômes ressemblent aux formes les plus graves de la phtisie, et comment leur disparition subite peuvent faire croire facilement à un miracle.

Les professeurs Petit, Debove, Huchard, Voisin, Tostevin et Laurent ont cité dans leurs ouvrages, des exemples de cette hystérose du poumon. Le Dr Louis Renou, professeur agrégé de la Faculté de Paris et le Dr Paul Sollier en rapportent un nouvel exemple que nous allons relater. Cette observation tire son intérêt des circonstances extraordinaires qui l'ont fait naître, des erreurs rendues possibles par les signes stéthoscopiques et enfin par les phénomènes d'auto-suggestion qui les accompagnaient.

En 1899, Mlle X..., âgée de 22 ans, perdit peu à peu ses forces, maigrit, eut des syncopes et des battements de cœur; mais à ce moment, ni elle ne toussait, ni elle ne crachait, ni elle n'offrait un signe quelconque de lésion du poumon.

Croyant à la possibilité d'une tuberculose latente, le Dr Renou prescrivit de l'arsenic, de la valériane et une nourriture plus abondante.

Un mois plus tard, Mlle X... fut prise d'une syncope avec battements de cœur. Une auscultation minutieuse

de la poitrine et des interrogations répétées au sujet d'une phtisie possible, attirèrent l'attention de la jeune fille et frappèrent son imagination.

Le 25 décembre 1899, elle se mit à tousser un peu et on constatait au sommet gauche, dans la fosse sus-épineuse, un frottement manifeste et une respiration soufflante, mais sans râle et sans crachats. A la radioscopie, une différence de transparence du sommet gauche.

La tuberculose s'imposait, Mlle X... fut conduite à Monte-Carlo et confiée aux soins du Dr Vivant.

A ce moment des accès syncopaux, une névralgie intercostale gauche, des battements de cœur et l'insomnie rendaient l'état plus grave.

Le 22 janvier 1900, dans la nuit, la malade fut prise de malaises, d'étouffements et de faiblesse : elle avait 37°5 de température.

Le 30 janvier, la température s'élève à 39° sans modification des symptômes pulmonaires. Du 1er février au 1er mars, la température se maintient à 38° avec des hausses à 39° et des baisses à 37, fluctuations que ni les mouvements de la malade ni l'état atmosphérique n'expliquaient.

Il y eut une consultation des Drs Renou de Paris, Vivant de Monte-Carlo et Dr X... de Berlin; ce dernier, qui voyait la malade pour la première fois, *diagnostiqua une tuberculose aiguë.*

Le 29 mars 1900, violente crise de tachycardie : regards anxieux, étouffement intense ; les mains crispées et contracturées sur le cœur sont secouées par les saccades de l'impulsion cardiaque ; jambes et cuisses contracturées en adduction ; le pouls battait 150 pulsa-

tions, la malade transpirait et sa température sous l'aisselle était de 40°. Cette crise névropathique dura 20 minutes; seconde crise identique une heure plus tard; mais malgré ces symptômes paraissant si graves, la langue était rosée, les urines claires et l'air plutôt irrité qu'abattu ; du reste rien de plus grave au sommet gauche.

Au mois d'avril l'hystérie se dessine sous forme de trois grandes crises avec contracture généralisée, dont une avec arc de cercle ; sous l'influence de la moindre émotion, la malade est prise d'une toux sèche et répétée sans expectoration. Les caractères de la toux, de la respiration, l'état de l'appareil respiratoire permettent de conclure à une toux hystérique, nullement tuberculeuse. L'émaciation extrême du corps avait pour cause, non la tuberculose, mais l'anorexie hystérique.

Après quelques mois de séjour dans une maison de santé où elle avait été placée pour subir un traitement contre la névrose qui s'était exaspérée, Mlle X... se trouva guérie. Il n'existait alors aucun signe anormal du côté de la poitrine, et elle put recommencer sa vie habituelle en famille.

Ce cas typique nous prouve qu'on est exposé à se tromper quelquefois, en présence d'un état hystérique, qui fait croire à la tuberculose.

Par la suite, si l'on nous dit quedes malades présentant de l'amaigrissement, de la toux, des frottements pleuraux avec accès de fièvre, sueurs nocturnes et autres symptômes caractéristiques, ont été guéris à Lourdes, nous ne croirons pas pour cela à un miracle, si les crachats ne renferment pas les bacilles de la tuberculose, car l'existence possible d'une phtisie hystérique est toujours à prévoir.

Si Mlle X... s'était trouvée à Lourdes au moment où des médecins célèbres croyaient à la tuberculose et ne lui auraient pas refusé des certificats l'attestant, quel beau miracle aurait eu à enregistrer le journal de la Grotte ! quel retentissement ! quels coups de grosse caisse ! et surtout quelle preuve inattaquable à opposer aux incrédules ! Le miracle fut réalisé, mais par la thérapeutique rationnelle des médecins, sans qu'il y ait eu besoin de la piscine.

X

Phtisie au troisième degré hystérique. — Dans la malade de Monte-Carlo, il n'y a pas de crachats purulents. Mais voici un autre cas où l'expectoration, semble-t-il, est d'un tuberculeux au dernier degré, et qui, pourtant, chaque année, guérit avec facilité et subitement ou presque, parce que la malade est hystérique.

Mme B..., une vieille dame, atteinte d'hystérie de longue date, depuis six années est prise périodiquement d'une crise de folie nécessitant son internement pendant quelques mois.

Or, les accès d'aliénation se terminent d'ordinaire par une expectoration de crachats purulents aussi abondants que chez les phtisiques à grandes cavernes.

Comme à la première crise je m'inquiétais, croyant à une phtisie avancée, la famille me rassura, et m'avertit de ce qui allait se passer.

Au 1er janvier 1909, quelques personnes voulaient lui faire administrer l'extrême-onction, tellement l'état de phtisie paraissait avancé. Aujourd'hui 15 juillet, cette personne, bien que d'une maigreur qui rappelle la ca-

chexie, n'a plus ni toux, ni crachats, ni râles dans la poitrine; elle est d'une vivacité extrême, et parle du matin au soir, sans jamais s'arrêter que lorsque un peu d'étouffement la prend. En sorte que, si Mme B... était conduite à Lourdes, elle pourrait chaque année faire chanter un « magnificat » en son honneur. Les médecins de la Grotte sans tenir compte des antécédents seraient trop heureux d'exhiber des poumons qui remplissaient jadis les cuvettes de pus tuberculeux, taris subitement, grâce à la piscine, et d'avoir ainsi à l'actif de Lourdes un beau miracle de plus.

L'eau froide, cause d'une fluxion de poitrine mortelle pour d'autres serait, pour cette hystérosée, le meilleur des remèdes; car la sainteté de l'eau ne lui fait pas perdre ses qualités hydrothérapiques.

C'est ainsi que des faits naturels peuvent être transformés en miracles.

XI

Toux hystérique. — Enfin, nous avons la toux hystérique ! C'est un phénomène bien connu : les aboyeurs et les aboyeuses se rencontrent assez fréquemment. Le Dr Variot, médecin de l'Hôpital des Enfants malades, cite dans sa clinique le cas suivant :

Un collégien de 14 ans, anémié par une fièvre typhoïde, le jour de la rentrée des études est atteint d'une toux persistante qui ne cesse que pendant la nuit. C'est une toux sèche, saccadée et surtout incessante. Aucune lésion ni au larynx ni au sommet des poumons intacts ; mais par contre, hérédité nerveuse très chargée.

Cet enfant fut guéri par la psychothérapie toute puis-

sante dans ce cas et par l'hypnotisme. On mit le jeune malade en demi-sommeil et on lui suggéra de faire des aspirations de plus en plus longues entre chaque quinte de toux ; puis on finit par l'endormir avec l'affirmation formelle et réitérée de la guérison définitive.

Lorsqu'il se réveilla, l'enfant était guéri, et depuis il n'a plus toussé.

XII

Conclusion. — Comme conclusion de ce chapitre de la phtisie à Lourdes, nous établirons trois classes de poitrinaires qui vont en pèlerinage :

1° Les vrais phtisiques en nombre incalculable, qui apportent à Lourdes des bacilles tuberculeux et les remportent tels quels, hélas ! dans leurs villes ou leurs villages. « Ils sont trop malades ! » dirait la sœur de Villepinte, pour qu'il y ait miracle ;

2° Les faux phtisiques qui n'ont aucun tubercule et qui viennent demander à Lourdes, non une guérison dont ils n'ont que faire, mais un certificat de miracle qu'ils exploiteront plus tard de mille manières ;

3° Enfin les hystéro-phtisiques qui, non tuberculeux, peuvent guérir à Lourdes sous l'influence de la suggestion. Ce sont eux qui fournissent les grandes guérisons dont on fait tant de bruit.

Je pense avoir fait comprendre ce que valent ces miracles d'hystérosés.

CHAPITRE CINQUIÈME

Troubles du sein. — Cancers.

SOMMAIRE. — Préliminaires, — Les miracles du Révérend Dowie. — Catherine Lapeyre. — Les seins hystériques. — Marie Moreau. — Constance Piquet.

Préliminaires. — Nous avons compté les cas de cancer guéris à la piscine ; ils ne sont pas nombreux, bien que cette terrible maladie soit fréquente.

En 1900, M. le Dr Boissarie en comptait trois cas dont il nous donne les observations : il parle bien de dix autres guérisons, mais sans les décrire, probablement parce qu'elles étaient douteuses. L'ouvrage de Bertrin, édité en 1909, ne cite qu'un fait nouveau, celui de Mme Drossing, mais qui date de 1885 ; aucun de 1900 à 1909.

De plus c'est à noter, sur les trois cas cités par le Dr Boissarie, deux ont été guéris, non à Lourdes, mais à Béziers et à Toulouse : il fallait être bien à court de cancers pour aller en chercher si loin de la Grotte. Reste donc un cancer guéri à la piscine pour une période de cinquante ans, un seul !

Mais après vérification, on verra qu'il ne reste rien de cet unique miracle appuyé sur une affirmation sans

preuve à l'appui ; par conséquent qu'aucun cancer n'a guéri à Lourdes jusqu'à présent. Pourquoi?

Les seins étant le lieu de prédilection du terrible mal, c'est à leur sujet que nous allons traiter des cures miraculeuses du cancer; mais pour ne pas en séparer l'étude, nous y avons joint deux cas où la lésion se trouvait dans la langue.

Parce qu'on a besoin de miracles non hystériques, il ne suffit pas de mettre l'étiquette de cancer sur des fibromes ou autres tumeurs guérissables ; il faut encore prouver que les tissus et les sécrétions des soi-disant cancers ont été examinés au microscope, et que la nature du mal était certaine. Or cela ne s'est jamais fait.

Avant la narration et la critique de ces quatre miracles, il nous faut raconter l'histoire d'un cancer miraculeusement guéri par le pape de Zion-City aux États-Unis, le révérend Dowie, lequel, sans être logé dans une niche, fait des miracles analogues à ceux de la vierge des Pyrénées.

Il y a un rapprochement piquant à faire entre la fabrique de miracles de Lourdes et celle de Chicago, et aussi entre la genèse desdits miracles par une intervention, divine dans un cas, humaine dans l'autre, pourvu que la suggestion agisse.

*
* *

Les miracles du Révérend Dowie. — Aux États-Unis d'Amérique, fut fondée il y a quelques années une église nouvelle par le Rev. Dowie et sa femme. A côté de l'église, à Chicago et à Zion-City, ils bâtirent une maison-fabrique de miracles, ou « home à miracles ».

Là, le Rév. Dowie, sa femme ou son délégué font des guérisons miraculeuses parmi les nombreux pèlerins qui vont en grand nombre leur demander un miracle. En notre vieille Europe, nous avons des cliniques de chirurgie, en la jeune Amérique, on trouve des cliniques à miracles. Dans ces pays neufs, rien ne doit étonner.

Des journaux spéciaux, intitulés feuilles de miracles, paraissent régulièrement, rédigés en anglais, en français et en allemand.

Dans le numéro du 15 novembre 1904, nous lisons l'observation de Mlle Ingeborg Johnson, atteinte d'un *cancer* guéri par miracle.

« Au mois d'octobre 1898, écrit cette malade, je « quittai Stockholm et la Suède pour me rendre aux « États-Unis et me fixer à Chicago. Avant mon départ, « j'avais remarqué une sorte d'excroissance dans ma « bouche. A Chicago, les médecins que je consultai dé- « clarèrent que c'était un commencement de cancer, et « qu'une opération devait avoir lieu. Je subis cette « opération; au bout d'un mois, une seconde opération « devint nécessaire. Le résultat fut terrible : j'étais « dans un grand état de prostration, avec des maux de « tête, des troubles cardiaques et pulmonaires. C'est « alors que je rencontrai un zioniste qui me parla de la « religion nouvelle et me conseilla de me remettre entre « les mains du Seigneur.

« Une troisième opération étant nécessaire, je résolus « de la demander à l'homme de Dieu qui prie pour les « malades au tabernacle central de Zion. Ce jour-là, le « rév. Dowie n'était pas dans la réunion, mais sa fidèle « épouse, Mme Jeanne Dowie, m'imposa les mains au « nom du Seigneur Jésus dans la force du Saint-Esprit

« et selon la volonté de Dieu le Père. Instantanément « je fus guérie de cette excroissance cancéreuse, et en « quelques jours les plaies qui avaient été ouvertes « jusque-là se fermèrent, tandis que tous mes autres « maux disparaissaient. Depuis ce moment, mes forces « ont augmenté chaque jour. Je suis convertie et bap- « tisée par immersion et je rends grâce à Dieu de ce « qu'il a suscité un homme qui est puissant par la « prière. »

A tant de pauvres malades qui ne sont pas guéris à Lourdes, reste la ressource d'aller demander un miracle à Zion-City, à moins que le Rév. Dowie n'imagine d'établir à Lourdes même une succursale de son « home à miracles ».

En regard de ce miracle d'un cancer de la langue guéri à Zion-City, nous placerons le miracle du cancer de la langue de Catherine Lapeyre : après les avoir étudiés l'un et l'autre, peut-être sera-t-on d'avis de les mettre dans le même sac et de les jeter dans le même puits ; non dans celui où, dit-on, se loge la Vérité et d'où elle en sort parfois.

*
* *

Catherine Lapeyre. — Catherine Lapeyre vint à Lourdes en 1887 pour obtenir la cure d'un cancer de la langue ; mais vainement elle avait lavé sa bouche dans l'eau de la fontaine, vainement elle s'était plongée dans l'eau de la piscine, vainement, enfin, elle avait suivi la procession du Saint-Sacrement, la vierge de Lourdes ne l'avait ni guérie ni améliorée.

Au mois de janvier 1889, c'est-à-dire deux années plus tard, Catherine Lapeyre n'était pas morte comme

elle aurait dû l'être si la tumeur eût été maligne, car on sait combien vite tout l'organisme est empoisonné par les sécrétions cancéreuses de la bouche; si elle vivait encore, c'est que dans la langue était logé un simple fibrome.

Le Dr Boutet, chirurgien de l'hôpital de Toulouse, qui soigna la malade, déclare en toutes lettres dans un certificat daté du 13 juin 1887, que la tumeur de Catherine était un fibrome, et le Dr Boissarie cite ce diagnostic, confirmant ainsi la nature non cancéreuse de la tumeur (page 149).

Mais un fibrome ne fait pas l'affaire de Lourdes, un fibrome est curable, un cancer ne l'est pas; la guérison d'un cancer est un miracle, la guérison d'un fibrome ne l'est pas.

Aussi le Dr Boissarie que rien n'embarrasse, baptise ce fibrome cancer, et écrit en grosses lettres, en tête du chapitre « Guérison du cancer de Catherine Lapeyre, cancer à la langue », sans s'inquiéter du mot fibrome qu'il écrit à la page 149. Dans le reste du récit, il ajoute que « le cancer de la langue n'était pas douteux, et que cette affection incurable devait être mortelle à bref délai» (page 149). Puis plus loin (page 151) il se contredit : « Du reste, cancer ou non, on ne peut mettre en doute « l'existence d'une tumeur de la langue. Qu'on lui donne « le nom que l'on voudra, une tumeur ancienne, rebelle « à tous les traitements, ne peut disparaître en quelques « heures. Même avec une tumeur fibreuse, le problème « est aussi difficile à résoudre ».

Les tergiversations du Dr Boissarie constatées, remettons les choses au point.

Catherine Lapeyre a été guérie de son fibrome par

l'opération que pratiqua le Dr Boutet, et non par l'intervention de la Vierge de Lourdes, qui du reste une première fois avait refusé de faire ce miracle.

Ce n'est que dix ans après l'opération et la guérison, en 1897, que Catherine vint à Lourdes et que le bureau, ayant besoin d'un tel miracle, eut l'idée de transformer cette guérison d'un fibrome en guérison miraculeuse d'un cancer, cela sans tenir compte de l'opération du Dr Boutet.

On fit dire à Catherine que son cancer avait récidivé trois mois après l'opération, mais qu'ayant lavé sa bouche avec de l'eau de Lourdes, elle avait été guérie instantanément et de sa tumeur et de ses glandes du cou.

Or ce mensonge pieux de Catherine Lapeyre qui a cru agir pour le bien de l'Eglise se trouve contredit par les faits. En 1893, en effet, cinq ans après la première opération, le Dr Boutet en fit une seconde pour enlever une glande sous la mâchoire ; cette glande n'avait donc pas disparu en 1887, sous l'influence de l'eau de la Grotte !

Comme on le voit, le Dr Boissarie aurait bien fait de demander à l'opérateur du fibrome son désistement, avant de faire bénéficier de cette habile opération, la Vierge de Lourdes.

*
* *

Les seins hystériques. — Avant de parler de la guérison de Marie Moreau, de Béziers, et de celle de Constance Piquet, nous devons dire un mot des seins hystériques qui peuvent expliquer ces soi-disant miracles.

Au 11e Congrès des aliénistes de France, le Dr Lannois,

de Lyon présenta l'observation d'un sein hystérique chez une femme. Tandis que le sein gauche est petit et flasque, en rapport avec l'âge et l'habitus extérieur de la malade, le droit est volumineux, pyriforme, tendu avec auréole très développée. La malade éprouve dans l'organe des sensations de pesanteur et des élancements parfois si violents qu'on pense à une opération d'extirpation. Or, c'était un sein hystérique, et, parce qu'hystérique, ce sein que la moitié des médecins auraient regardé comme cancéreux, put se guérir soudainement par l'effet d'une suggestion.

Il se peut que les deux observations suivantes soient des cas analogues.

Marie Moreau. — Marie Moreau, religieuse à Béziers, a comme médecin le Dr Martel, lequel a constaté chez elle une tumeur du sein bosselée et inégale qui avait fini par s'ulcérer.

Or il arriva que les sœurs firent une neuvaine, et que le dernier jour elles appliquèrent sur la tumeur un linge imbibé d'eau de Lourdes qui en deux heures, la fit disparaître. On ne trouva par la suite qu'une cicatrice linéaire et de fraîche date.

Plusieurs objections :

Cette cicatrice linéaire indique une intervention humaine, car on ne suppose pas que la Vierge de Lourdes se soit servi d'un scalpel pour disséquer la tumeur et l'escamoter.

Les bonnes sœurs du couvent ont fort bien pu faire pratiquer l'opération par un autre chirurgien que le Dr Martel qui, l'ignorant, a signé sans sourciller un certificat concluant au miracle.

Pourquoi le Dr Martel ne proposa-t-il pas l'opération lorsque la tumeur était opérable ?

Pourquoi, puisqu'elle était ulcérée, n'examina-t-on pas les sécrétions et les bourgeons de la plaie au microscope, pour savoir si la nature de la tumeur était réellement cancéreuse ?

Enfin, ce prétendu cancer, s'il a réellement disparu si vite, ne peut-il pas être classé parmi les seins hystériques guéris par suggestion ?

Trop de points d'interrogation pour conclure à un miracle.

*
* *

Constance Piquet. — Le cancer de Constance Piquet, célèbre dans les Annales de Lourdes, n'est peut-être qu'un sein hystérique, lui aussi.

D'après le certificat du Dr Martin, « cette dame était atteinte d'un squirre au sein, qu'il n'avait pas jugé bon d'opérer, le cancer étant incurable et sujet à récidiver ». Ce médecin qui prive un cancéreux de ses chances de guérison sans songer même à prolonger quelque peu la vie de sa cliente, est au moins étrange pour ne pas dire plus. C'est pourtant sur cet unique témoignage qu'on a bâti le miracle.

Le Dr Regnault, professeur à l'Ecole de Rennes, se trouvant à Lourdes, avait assisté à l'enquête et disait à ce sujet : « Savez-vous si cette femme avait un cancer ? « Vos preuves sont insuffisantes, puisqu'elles ne sont « appuyées que sur le certificat du Dr Martin. »

En 1891, la tumeur avait déjà le volume d'une noix, or ce n'est qu'au mois d'août 1894, que Constance Piquet

vient à Lourdes ! N'est-ce pas un temps bien long pour un cancer qui, d'habitude, évolue plus rapidement.

A Lourdes, pendant le bain, nous dit-on, la grosseur disparait sans commotion ni douleur d'aucune sorte; or n'est-ce pas ainsi qu'agissent les maladies dérivant de l'hystérose dont le sein hystérique fait partie? Peut-on opposer une preuve quelconque à notre affirmation de sein hystérique?

Le Dr Boissarie déclare que « l'examen le plus minutieux par les douze ou quinze médecins qui l'entouraient ne permit pas de trouver la plus légère trace de cette tumeur qui venait de disparaître dans la piscine ». Mais, un peu plus loin il ajoute qu'on sentait encore quelques glandes sous l'aisselle et quelques cordons qui avaient dû relier ces glandes à la tumeur du sein.

Or, glandes et cordons dans la tumeur du sein sont toujours cancéreux. Il restait donc quelques traces très sérieuses du mal.

Il est même difficile de comprendre comment le miracle, s'il a eu lieu, n'a pas tout emporté, glande et sein.

Le Dr Boissarie avait ce jour-là une belle occasion de faire examiner à fond cette cure extraordinaire et de la faire approuver par les nombreux médecins présents. Il n'en a rien fait. Un seul témoignage nous est donné à ce sujet, celui du professeur de Rennes, le Dr Regnault, et ce témoignage infirme le miracle : « Vous nous donnez des preuves insuffisantes de la réalité de ce cancer », disait-il.

Manque de preuves sérieuses, affirmations contradictoires, non approbation des médecins étrangers, ce sont

des faits suffisants pour que la guérison de Constance Piquet ne soit pas classée comme miraculeuse.

Conclusion de ce chapitre : Pour le seul cancer soit-disant guéri à Lourdes dans une période de cinquante ans, aucune preuve du miracle n'est apportée. Donc, la Vierge de Lourdes est impuissante contre le cancer.

CHAPITRE SIXIÈME

Troubles de la vue

SOMMAIRE : Amaurose hystérique. — Augustine Pitois. — Charles Keersbilck. — Marie Marchi. — Marie Mayet. — L'abbé de Musy. — Nina Kara. — Albert Moreau. — Augusta Carton. — Marie-Louise Delarue. — Vion Dury. — Alfred Aubert. — Mme Penot. — M. Lasserre. — Daltonisme.

Amaurose hystéréque. — Parmi les troubles de la vision de nature hystérique, on trouve souvent des amblyopies, des amauroses, des troubles de la perception des couleurs, des modifications du champ visuel.

Les amauroses portent tantôt sur les deux yeux, tantôt sur un seul. L'amaurose totale de nature hystérique est d'une extrême rareté : elle débute, le plus souvent, d'une manière soudaine, et après quelques jours, quelques semaines ou quelques mois de durée, elle disparait subitement, comme elle était venue, à la suite d'une émotion vive ou d'une suggestion intense.

Donc, comme dans les autres maladies hystériques,

l'amaurose peut être guérie à Lourdes instantanément, sans que pour cela il y ait miracle.

Colmet cite le fait d'un malade venu chez un oculiste qui se trouva guéri subitement sous l'influence d'une peur intense d'être opéré.

Une autre malade amaurotique, prise d'une crise convulsive d'hystérose, retrouva la vision complète de ses yeux lorsqu'elle fut réveillée.

*
* *

Augustine Pitois. — Dans le n° du Journal de la Grotte à la date du 7 septembre 1901, nous trouvons le cas de guérison d'Augustine Pitois de Mortagne, atteinte de troubles de la vision. Elle était surtout amblyopique, c'est-à-dire faible des yeux, au point qu'il fallait la conduire par la main. Son désir de voir était si intense, et sa volonté si tendue vers ce but, qu'au passage de la procession elle fut guérie, et recouvra la vision, nous dit-on.

Pourtant, ce miracle n'est pas très certain, puisque le lendemain de la guérison, à l'examen des yeux, on trouva quelques traces d'inflammation chronique des deux yeux.

De plus, ce miracle doit être rejeté, parce que sa nature hystérique est prouvée par ce fait qu'à l'âge de 13 ans, Augustine Pitois avait guéri subitement et recouvré la vue pendant plusieurs mois.

Charles Keersbilck. — Charles Keersbilck (n° 37, Journal de la Grotte, 7 novembre 1901) était depuis trois ans complètement aveugle, par suite, dit-on, d'atrophie

du nerf optique. Pas de certificat de cet état. A Lourdes, à son quatrième bain, la vue lui fut rendue.

Mais ce n'est pas une cure bien nette, car si le miraculé peut lire les gros caractères d'un journal, il ne peut déchiffrer ni les moyens ni les plus fins. De plus, à la clinique ophtalmologique de la Faculté de Lille, on constate que l'atrophie de la papille existe encore.

Dans de telles conditions, peut-on dire qu'il y ait miracle?

*
* *

Marie Marchi. — Dans le n° 36 de septembre 1902, se trouve relaté le cas de Marie Marchi, de Romans-les-Melles (Deux-Sèvres). Depuis plusieurs mois, la malade ne voyait plus clair. A Lourdes, elle prenait inutilement chaque jour son bain à la piscine, lorsque rencontrant son évêque elle se précipita à ses genoux. Au moment où elle recevait sa bénédiction, elle eut comme l'impression d'un éclair et la vue lui fut rendue. Hystérose.

*
* *

Marie Mayet. — (N° 23, 8 juin 1902). Marie Mayet était atteinte d'une perte complète de la vue d'un côté, et d'une diminution de l'autre. A Lourdes plongée dans la piscine, elle n'obtint aucun résultat; mais au retour, dans le train elle recouvra subitement la vue, *sous l'influence d'une vive émotion.* Pourtant le miracle n'était pas complet, car à l'examen, trois semaines après, les yeux étaient encore troubles. Guérison par hystérose qu'on ne peut même pas attribuer à Lourdes.

*
* *

L'abbé de Musy. — Dans le volume des épisodes miraculeuses de Lourdes de M. Lasserre, on nous raconte

l'histoire de l'abbé de Musy qui, outre une paraplégie, avait de l'amblyopie. Dans sa jeunesse, tantôt les reins, *tantôt les yeux*, tantôt les jambes le faisaient souffrir. Plus tard, au séminaire de Saint-Sulpice, sa vue s'affaiblit tellement que lorsqu'il fut ordonné prêtre, il ne pouvait lire ni son bréviaire ni son missel.

A Lourdes, lorsque le jour de l'Assomption, il guérit de sa paralysie, la vue en même temps lui fut rendue; mais, ô merveille, le lendemain à la messe, au moment de l'Oraison, subitement l'abbé de Musy redevint aveugle; cela dura pendant l'Epître, le Graduel et l'Évangile; après le Credo, lorsqu'il se retourna vers l'assistance pour dire le *Dominus vobiscum*, la vue lui était revenue. L'hystérose est coutumière de ces tours de gobelet.

*
* *

Nina Kara. — Nina Kara, de Metz (n° 37, 14 septembre 1902) avait perdu la vue, et de plus souffrait de douleurs très violentes dans les régions temporale et orbitaire du côté droit. Elle éprouva un bonheur si vif de partir pour Lourdes, qu'à peine montée dans le train, elle commença à percevoir quelques lueurs: en sorte que l'immersion dans la piscine ne fit qu'achever la guérison.

*
* *

Albert Moreau. — Albert Moreau, de Bordeaux, âgé de 35 ans, est depuis dix mois possédé par l'hystérose, sous forme d'hémiplégie gauche incomplète, paralysie de la face du côté droit, et enfin affection des yeux. Cette combinaison de trois maladies sur le même sujet nous indique clairement la nature du mal, et il n'est pas

étonnant qu'Albert Moreau, à Lourdes, se soit trouvé guéri.

*
* *

Augusta Carton. — Augusta Carton, de Cabourg, (Calvados), (n° 37 septembre 1901) était un tel musée de symptômes hystériques que le doute n'est pas possible sur la nature de son mal. Elle avait eu des vomissements opiniâtres, des troubles de l'estomac, des syncopes fréquentes et prolongées, une paralysie du côté gauche, de l'aphonie, de l'incapacité d'avaler nécessitant l'usage d'une sonde ; enfin, des troubles de la vue. Portée dans la piscine, la jambe s'est allongée et quelques minutes plus tard, Mlle Augusta voyait disparaître tout son musée de maux hystériques.

*
* *

Marie-Louise Delarue. — Dans le Journal de la Grotte de Lourdes (n° 34, année 1901), on nous cite encore le cas de Marie-Louise Delarue, atteinte d'une inflammation de l'intérieur de l'œil qui avait occasionné une diminution considérable de l'acuité visuelle. Son cas était tellement hystérique et tellement pressé de guérir, qu'il n'attendit pas d'être traité dans la piscine. Elle recouvrit la vue dans le train qui la conduisait au pèlerinage, et la Vierge de Lourdes ne fut pour rien dans le miracle.

*
* *

Vion-Dury. — Dans le livre des « Grandes Guérisons » du Dr Boissarie, nous trouvons quelques maladies d'yeux que nous allons analyser, pour montrer combien leur cure est peu miraculeuse.

Vion-Dury n'a été guéri à Lourdes qu'approximativement, car c'est dans le département de l'Ain, à l'hospice de Confort qu'il a retrouvé la vue.

Pour attribuer ce miracle à Lourdes, il a fallu dire qu'il s'était servi d'eau de la Grotte.

Ce malade avait un double décollement de la rétine qui le rendait aveugle depuis sept ans. En 1883, pris dans un incendie et une grande flamme lui arrivant en pleine figure, il se crut perdu et éprouva une indicible frayeur. Depuis ce moment, affaiblissement progressif de la vue, et au bout de trois mois, cécité complète.

En 1884, le Dr Dor, médecin oculiste à Lyon, constata que Vion-Dury avait été affecté d'un double décollement de la rétine, mais que la gauche s'était réappliquée, tandis que du côté droit il y avait un décollement persistant mais seulement partiel, car le malade pouvait encore compter ses doigts à 0m30 centimètres de distance.

A l'hôpital, la sœur lui persuada que s'il avait la foi, et se frottait les yeux avec de l'eau de Lourdes, la vue lui serait rendue. Après une neuvaine de prières, Vion-Dury, dans un état d'exaltation vrai ou simulé, se frotta les yeux avec son doigt trempé dans l'eau de Lourdes. Il ressentit une telle douleur qu'il crut s'être servi d'ammoniaque. Pour s'en assurer il porta à ses lèvres le flacon ; à peine *avait-il goûté du contenu* que la vue lui fut rendue. Bizarre ! Mais n'est-ce pas ainsi que l'hystérose se guérit ?

M. le Dr Dor constata cette guérison : « la vue, écri-
« vait-il, est revenue *à peu près* normale ; l'œil droit a
« une vision parfaite et l'œil gauche une acuité d'un
« tiers, au lieu d'un deux centième. »

Le Dr Dor croyait avoir rencontré chez Vion-Dury

l'unique cas de décollement guéri après un temps si long; mais depuis on a cité d'autres cas de guérison spontanée dans les mêmes circonstances.

Après cela, dirons-nous que la guérison de Vion-Dury fut un miracle? Nullement.

La guérison n'est pas complète : un œil n'a qu'un tiers de vision. Pourquoi la Vierge de Lourdes aurait-elle fait cette économie des deux autres tiers? Quand on est placé sur un trône, on fait les choses royalement, et on ne retire pas d'une main ce qu'on donne de l'autre.

Chez Vion-Dury, depuis un certain temps, bien avant l'emploi de l'eau de Lourdes, le travail de guérison se faisait peu à peu. Déjà le décollement d'un côté était guéri, et de l'autre côté il ne restait qu'un décollement partiel. Le jour où les deux rétines furent complètement réparées, la vision fut rendue.

En 1883, on ne parlait pas encore d'hystéro-choc, et les chirurgiens, même le D[r] Dor, ne soulevèrent pas à ce moment, la question de savoir si on avait affaire à une cécité hystérique.

Pourtant la cause du mal, ce feu qui s'élance sur lui, qui ne le brûle pas, mais qui lui fait une peur atroce, était bien l'hystéro-choc. Au lieu d'une paralysie comme d'ordinaire, il a produit la cécité hystérique.

La guérison aussi est de nature hystérique, sa bizarrerie le prouve. Ce sont les yeux qui sont malades, or, lorsque Vion-Dury les frotte avec l'eau de Lourdes, rien ne se produit, mais il porte la fiole à sa bouche et la guérison a lieu.

Enfin, étant donné le degré d'exaltation et la dose de foi qui guérit, chez Vion-Dury, la nature du mal ne peut faire aucun doute.

Nous savons que d'innombrables pèlerins atteints de décollement de la rétine sont allés à Lourdes. Pourquoi aucun miracle en leur faveur? Parce que leur lésion était véritable et non hystérique.

*
* *

Alfred Aubert. — La guérison d'Alfred Aubert, mendiant et chanteur ambulant devrait être mise en musique sur l'air du Juif-Errant.

Ouvrier corroyeur dans la Nièvre, il fut éclaboussé il y a vingt ans d'acide nitrique qui atteignit sa figure et ses yeux. L'œil droit, plus grièvement atteint, suppura et fondit, le gauche qui n'avait que de légères brûlures aux paupières fut conservé. Il pouvait au début se guider lui-même par les chemins, mais il arriva par le fait des cicatrices que le bord des paupières se déforma, et qu'il y eut blépharite céliaire; certains cils, au lieu de pousser en dehors poussèrent en dedans et produisirent par leurs piqûres une inflammation chronique; en sorte que les rayons lumineux arrivaient au fond de l'œil comme à travers un voile opalin. Alfred Aubert, lorsqu'il disait qu'en regardant le soleil il éprouvait à peine la sensation d'une *luâtre*, exprimait parfaitement l'état de sa vision,

Le D[r] Boissarie conclut que la vue était perdue : cette assertion est fausse : derrière la cornée malade, l'œil restait parfaitement sain. De plus, ce que le D[r] Boissarie doit savoir, c'est qu'on peut facilement rendre la vue à ces malheureux. Il suffit, avec une pince à mors plat, d'enlever tous les cils recourbés dans l'œil; lorsque l'opération est terminée, l'inflammation diminue, la kératite se guérit et l'œil recouvre de vue toujours assez

pour se conduire, et même pour lire et écrire d'une façon convenable. Il ne se passe pas de semaine qu'aux cliniques des maladies d'yeux, on ne rende ainsi la vue à quelque aveugle, sans qu'il soit besoin de l'envoyer à Lourdes.

Dans le cas d'Alfred Aubert, la Vierge de la Grotte ne voulant pas elle-même prendre des pinces et enlever les cils tournés en dedans, chargea quelque bonne sœur infirmière d'épiler les paupières à sa place, et c'est ainsi que le miracle se produisit.

Alfred Aubert a pu, la petite pince aidant, rester guéri, mais, peut-être trouvant le métier d'aveugle ambulant avantageux, a-t-il continué ses tournées à travers la France!

*
* *

Mme Penot. — Le cas de Mme Penot, de Tours, qu'on nous cite comme un miracle l'est à si faible dose qu'il fait peu d'honneur à Lourdes. Il y a vraiment trop de différence entre le dithyrambe de son curé, et le résultat constaté par le Dr Morruau, trois mois après la guérison.

Mme Penot avait perdu la vue par excès de myopie. Elle vint à Lourdes, nous dit-on, se laver avec les eaux de la Grotte et fut guérie.

Avait-elle complètement perdu la vue, ou la vision était-elle seulement diminuée? Les certificats cités sont datés de quatre années avant la guérison; ils auraient dû être renouvelés, car bien des choses ont pu se passer pendant ce long intervalle de temps. Le Dr Galezowski a été consulté et a fait suivre à Mme Penot un traitement sévère; qui nous dit qu'il n'a pas amené une amélioration notable dans la vision?

En second lieu, il est fréquent que vers la cinquantaine, certains myopes aient une tendance à devenir presbytes, et que, par ce fait, la myopie diminue et cesse. C'est ce qui semble être arrivé à M[me] Penot, car on nous dit qu'elle s'aperçut qu'elle voyait de loin, ce qui ne lui était jamais arrivé; le fait tendrait à annihiler le miracle.

D'autre part, le certificat du D[r] Morruau rédigé, lui aussi, quatre ans avant le pèlerinage, ne parlait pas de cécité complète, mais seulement d'une très forte myopie; il signalait des lésions siégeant au fond de l'œil, d'où une diminution considérable de la vision, mais constatait d'autre part que les nerfs optiques étaient absolument sains.

Mais à quoi sert de discuter s'il y a miracle ou non, car voilà bien une autre affaire : quatre ans plus tard, le docteur Morruau affirme dans un certificat qu'il a examiné la malade, sans *pouvoir constater d'améliorations évidentes des lésions proprement dites ;* que la malade peut lire le titre en gros caractères d'une brochure, mais que c'est à peu près tout.

Alors où est le miracle? M[me] Emilie Penot affirmait bien à son curé qu'elle se sentait non guérie, et qu'il n'y avait aucun miracle chez elle. Mais celui-ci en voulait un, coûte que coûte; la faisant taire, il enflait tout d'une façon démesurée, et d'un pauvre petit miracle, gros comme une petite grenouille, il voulait faire un miracle-bœuf. On ne fait pas des miracles avec rien, et la sainte ardeur du curé n'a pas rendu la vue à la pauvre myope.

*
* *

M. Lasserre. — Le cas de M. Lasserre eut un immense retentissement; il terminera cette étude et appuiera

mieux que tout autre notre thèse des rapports de l'hystérose et des miracles de la vue.

M. Lasserre est l'auteur des *Episodes miraculeux*. Il a relaté dans son livre sa guérison, qui fit grand bruit autrefois, et dont on parle encore comme d'un miracle indéniable. Mais M. Lasserre, très prolixe dans ses descriptions, nous amuse aux bagatelles de la porte, comme s'il voulait faire oublier son miracle douteux, par une foule de détails amusants ou intéressants.

Aussi glisserons-nous sur ces à-côtés : nous n'aurons garde de le suivre chez la princesse Odeschalchi qui appartenait à l'illustre famille des Branicki de Bialepstab, et qui avait auprès d'elle un neveu à qui les médecins avaient choisi le climat de Rome, parmi tous les climats du monde, afin de fortifier ses os si mal unis aux jointures, qu'ils se seraient déboités à chaque pas, sans l'aide d'articulations d'acier.

En rentrant à Paris, Lasserre fut atteint d'amblyopie : sa vue s'affaiblit et finit *graduellement* par refuser tout service, au point qu'il dût cesser de lire et d'écrire.

Comme il arrive chez les hystérosés, une partie de la vision était conservée. Lasserre nous l'explique : « si j'essayais d'ouvrir un livre, voilà qu'au bout « de trois ou quatre lignes, quelquefois dès le premier re- « gard, j'éprouvais dans la partie supérieure des yeux une « telle lassitude qu'il m'était impossible de continuer. » Plus loin, Lasserre déclare que Desmaret et Giraud-Teulon constatèrent une hyperémie du nerf optique. Citons les faits suivants caractéristiques de l'hystérose : « après un régime ferrugineux et un repos assez suivi, « je pus, un jour dans l'après-midi, *lire et écrire pen-*

« *dant une heure ou deux*, mais le lendemain j'étais re-« tombé. » D'autres fois encore, de loin en loin, *la vue lui était rendue en partie*, mais cela ne durait que peu d'instants. C'est alors que l'ange gardien de M. Lasserre alla trouver M. Charles de Freycinet, notre ancien ministre de la guerre, aujourd'hui sénateur, et lui inspira d'écrire au malade son compatriote d'user de l'eau de Lourdes, ce qui était d'autant plus méritoire que la « petite souris blanche » est protestante.

« On fit donc venir une caisse de bouteilles d'eau de « Lourdes. J'enlevai le bouchon de l'une d'elles, je « versai l'eau dans une tasse et je pris dans ma commode « une serviette. Ces vulgaires préparatifs que j'accomplis-« sais avec un soin méticuleux étaient empreints, je m'en « souviens bien encore, d'une *secrète solennité* qui me « frappait moi-même, tandis que j'allais et venais ainsi « en ma chambre. Dans cette chambre, je n'étais pas « seul ; il était manifeste qu'il y avait Dieu. La sainte « Vierge que j'invoquais y était aussi sans doute. *La foi*, « *une foi ardente était descendue en moi et embrasait* « *mon âme*. Quand tout fut achevé, je m'agenouillai de « nouveau. O sainte Vierge ! ayez pitié de moi, et gué-« rissez mon aveuglement physique et moral.

« En prononçant ces paroles le cœur plein de confiance « je me frottai successivement les deux yeux et le front « avec une serviette que j'avais trempée dans l'eau de « Lourdes. Ce geste que je décris ne dura pas trente « secondes.

« Qu'on juge de mon saisissement, je dirais presque « de mon épouvante ! à peine avais-je touché de cette « eau miraculeuse mes yeux et mon front, que je me

« sentis guéri tout à coup, brusquement, sans transi-
« tion, avec une soudaineté que, dans mon langage im-
« parfait, je ne puis comparer qu'à celle de la foudre. »

J'ai tenu à copier la narration de M. Lasserre pour bien montrer que le premier facteur du miracle, l'hystérose s'y trouvait. Le deuxième facteur, comme on le voit, la suggestion, la « foi qui guérit » de Charcot s'y rencontrait aussi. J'ai souligné ces mots qui indiquent si bien la suggestion : « *la foi, une foi ardente et chaude était descendue en moi et embrasait mon âme.* »

Une guérison par miracle devrait tenir, mais avec ces diables d'hystériques, on n'est jamais sûr de rien. Cinq jours après, voilà que Lasserre commit un péché ! Pendant vingt heures, ce péché fut pour lui une obsession; il se croyait ingrat envers son bienfaiteur, et l'idée lui vint que Dieu devait lui donner un avertissement.

Cette auto-suggestion fit qu'il sentit brusquement l'arcade sourcilière et l'axe des paupières envahis par une pesanteur, symptôme prémonitoire de la maladie dont Notre-Dame de Lourdes l'avait guéri six jours auparavant; puis, le péché étant, gros voilà qu'il fut de nouveau aveugle !

Nous n'en avons pas fini avec les rechutes et les guérisons de M. Lasserre; écoutez ce joli épisode à insérer dans l'histoire des miracles. Il va à Tours trouver M. Dupont qui avait inventé un truc à miracles peu banal : ce pieux sorcier persuadait aux gens, avec une parole indéfinissable qui n'appartenait qu'à lui, que l'huile d'une veilleuse qui brûlait devant une image de sainte Véronique et de la sainte Face avait des vertus curatives.

M. Dupont trempa son doigt dans cette huile, et fit à

M. Lasserre des onctions sur les paupières, sur le front et au-dessous des sourcils. Mais la guérison ne se produisit pas. Lasserre, sans doute à ce moment, avait sur la conscience un de ces mauvais péchés dont il était coutumier. Toutefois, comme il avait emporté un flacon de l'huile de sainte Véronique et continué chez lui les frictions, voilà que le lendemain ses yeux furent complètement guéris.

Cette observation ne démontre-t-elle pas admirablement ce qu'est le rôle de l'hystérose dans la production des miracles? Car on fera difficilement croire à d'honnêtes gens que de l'huile à quinquet ait tant de vertus, même avec l'aide de sainte Véronique.

Ce M. Dupont, s'il eût vécu, eût fait à Lourdes une sérieuse concurrence, en opposant sainte Véronique à la Vierge-Marie, et l'huile de sa lampe à l'eau de la Grotte. Aucune observation ne montre mieux le rôle de la suggestion, mécanisme des miracles. Ce M. Lasserre qui tantôt guérit, tantôt ne guérit pas, suivant la gravité de ses péchés, ou bien suivant la hauteur barométrique de sa foi, est le plus bel exemple que nous connaissions de cette foi qui guérit, dite suggestion.

*
* *

Autres maux de la vision. — Nous venons d'étudier les maladies des yeux que l'on rencontre le plus souvent à Lourdes, mais d'autres maux, comme les troubles de la perception des couleurs ou daltonisme peuvent être également du domaine de l'hystérose ; de même aussi les modifications dans l'étendue du champ visuel, et c'est

même le caractère principal que l'on cherche, lorsque l'on veut savoir si un malade est hystérique ou non. Lors même que ces symptômes ne sont le fait que d'une suggestion et apparaissent et disparaissent sous cette seule influence, du moment où il y a suggestion il y a hystérose.

N'ayant trouvé aucun de ces troubles de la vision guéris à Lourdes, nous n'en parlerons que pour répéter notre phrase habituelle : s'ils sont de nature hystérique, ils peuvent guérir instantanément et faire croire à un miracle, dans le cas contraire, non.

CHAPITRE SEPTIÈME

Troubles des sens de l'odorat, du goût et de l'ouïe.

SOMMAIRE : Hystérose du goût et de l'odorat. — Surdi-mutité hystérique. — La bonne sœur Saint-Lazare. — Sept cas d'hystéro-surdi-mutité. — Maladies chirurgicales de l'oreille. — Des surdi-mutités chez les idiots.

CLASSE I

Troubles de l'odorat et du goût.

Odorat et goût. — De même que la peau peut subir l'anesthésie et l'analgésie, de même les muqueuses de la bouche, du pharynx et du nez peuvent subir des troubles analogues.

Il peut y avoir en plus, perte de la sensibilité gustative complète ou partielle, et de même trouble ou perte de la sensibilité olfactive, tout cela sous l'influence de l'hystérose.

J'ai connu une personne qui se plaignait de n'avoir dans la bouche qu'un goût de cendre. Les aliments les plus variés perdaient leur goût naturel pour prendre ce goût de cendre, si bien qu'elle se faisait mettre la sonde œsophagienne pour se nourrir, sans subir cet affreux supplice qu'était pour elle l'ingestion des aliments cendrés.

Quelques personnes, sous l'influence de la névrose sont insensibles aux vapeurs ammoniacales, bien qu'elles

conservent l'odorat pour les sels d'acide acétique et autres. Nous n'indiquons ces troubles que pour en donner une idée, en en laissant de côté une infinité d'autres aussi curieux, qui peuvent être une occasion de miracle.

CLASSE II

Troubles de l'ouïe.

PREMIÈRE PARTIE

Surdi-mutité hystérique.

Sœur Lazare. — Les sourds et sourds-muets sont guéris à Lourdes, lorsque l'hystérose est en jeu, et elle l'est parfois.

Le Dr Boissarie nous en donne un exemple typique : celui de la sœur Lazare, de Saint-Marcellin dans l'Isère.

Celle-ci était une sœur garde-malade que vint chercher un jour le père Fraudon pour soigner une accouchée dans une petite commune éloignée. Il fallait aller à pied et la route était longue ; aussi la petite sœur avait peine à suivre le vieux paysan aux longues jambes. En traversant l'Isère sur une simple passerelle formée par deux troncs d'arbres, le père Fraudon ne prit pas garde, glissa et tomba dans l'eau.

La sœur en ressentit une impression formidable; l'hystéro-choc s'était produit, et le contre-coup, comme d'ordinaire, allait avoir son effet.

Sans perdre son sang-froid, la sœur put saisir le naufragé et le ramener sur les bords; puis, comme il était sans connaissance elle lui donna les soins qu'on applique aux noyés, et finit par le rendre à la vie. On comprend

l'état angoissé de la pauvre sœur isolée de tout secours dans de telles circonstances ! Enfin, on arriva au village auprès de la mourante, mais la sœur, brisée de fatigue, dut s'aliter et on s'aperçut deux jours après, qu'elle était complètement sourde.

L'hystéro-choc avait porté cette fois son effet sur l'organe de l'audition au lieu de le porter comme d'ordinaire sur les membres inférieurs. Sœur Lazare conserva sa surdité pendant trente années ; puis un jour qu'elle avait accompagné à Lourdes une dame infirme, elle fut persuadée par une autre sœur d'entrer dans la piscine. Elle le fit en priant avec beaucoup de dévotion, et dans un état de grande exaltation : « elle se voyait « guérie et chantait le « Magnificat » avec une telle « force que les dames hospitalières durent la faire taire. » Ce fait montre qu'elle était au point de surexcitation voulue, pour que la suggestion agisse sur elle, comme elle le fait sur les hystérosés. Lorsqu'elle sortit de la piscine, sœur Lazare s'aperçut qu'elle était guérie, et, ajoute le pieux narrateur, elle put, dès ce moment, user des confessionnaux dont elle était privée depuis si longtemps ! » Comme si la bonne sœur faisait des péchés !

Sept cas d'hystéro-surdi-mutité. — Dans le Journal de la Grotte, nous trouvons beaucoup de guérisons analogues à cet hystéro-miracle.

Marie Bougie, à Dinan (Côtes-du-Nord), atteinte d'aphonie depuis six ans, à la suite d'une bronchite, vient à Lourdes, boit de l'eau, se plonge dans la piscine et commence à sentir une telle amélioration que huit jours après elle était guérie.

Eléonore Brocherolles, d'Entrechaux (Vaucluse) a subi l'hystéro-choc. Il y a seize mois, un voisin se préci-

pitait sur elle une bêche à la main ; sa peur fut telle qu'elle s'évanouit et perdit la parole. A la procession de Lourdes, très surexcitée, elle se leva et se mit à chanter le « Magnificat ». Depuis ce moment, elle parle.

Catherine Belverge, de Wawenhain (Nord), âgée de 46 ans, est atteinte depuis longtemps d'une aphonie absolue que tous les médecins attribuent du reste à une origine nerveuse. Elle est plongée dans la piscine sans résultat ; mais plus tard à la grand'messe, elle chante le « Magnificat » avec les autres pèlerins, par entraînement.

Henri Decarpentries, de Caméau (Nord), depuis vingt mois est aphone. Dans la piscine, la voix lui revient.

Mlle Marie Serdon, âgée de 27 ans, de Bourg-Saint-Christophe, est atteinte d'un bégaiement de nature nerveuse. A Lourdes, pendant la nuit, cette demoiselle au lieu de dormir, ressent une commotion de tout son être qui la guérit. Le miracle que ni l'eau de la piscine, ni la grotte, ni la procession n'avaient fait, c'est un lit d'hôtel qui le produit. L'hystérose est parfois capricieuse, chez les demoiselles surtout.

Suzanne Delcourt de Boiry (Pas-de-Calais), est muette depuis huit mois. L'hystérose n'est pas douteuse, car le diagnostic de son médecin porte que la surdité est compliquée de manifestations hystériques, d'attaques de nerfs, etc., etc. Au premier bain elle parle et l'hystéro-miracle se produit.

Aurélie Bruneau est citée par Boissarie, mais sans aucun détail : elle aussi est atteinte de surdité dès son bas âge. A vingt ans, on lui verse trois jours de suite, de l'eau de Lourdes dans les oreilles. « Elle recouvre miraculeusement l'ouïe, mais le certificat du D^r de La Mardelle est moins miraculeux : « elle entend des coups

frappés derrière une porte et des accords du piano placés dans une pièce à côté. » Voilà pour l'ouïe. Elle prononce *quelques* mots », voilà pour la mutité.

DEUXIÈME PARTIE

Troubles de l'ouïe non hystériques.

En regard de ces faux sourds-muets ou plutôt de ces sourds-muets par hystérose pouvant guérir par suggestion, nous allons placer les vrais sourds-muets et montrer que cette forme ne peut guérir à Lourdes, précisément parce que l'hystérose n'y est pour rien.

Nous traiterons successivement : 1° des maladies de l'oreille ; 2° des surdi-mutités.

Maladies chirurgicales de l'oreille. — Parmi les cas de maladies de l'oreille guéris à Lourdes, nous citons comme type de faux miracle, celui de Mlle Joséphine X...

Son cas est même le contraire d'un miracle, c'est-à-dire que, grâce à Notre-Dame de Lourdes, un abcès de l'oreille qui aurait pu guérir est devenu irrémédiablement chronique. Mais cette jeune fille avait une telle envie d'être miraculée qu'au lieu de porter plainte à qui de droit, pour le fâcheux résultat de son traitement à la piscine, elle se fit gloire de sa non guérison, dans trois colonnes du « Journal de la Grotte » comme d'une cure miraculeuse.

Mlle Joséphine avait un abcès aigu de l'oreille, et comme il arrive, la partie de l'os qui constitue l'antre formait une mastoïdite.

Peu satisfaite des conseils de son médecin habituel,

elle vint consulter un spécialiste d'une ville voisine, le Dr B..., qui constata une perforation du tympan et une suppuration de l'oreille interne. Comme il y avait des phénomènes de rétention purulente, le docteur enleva des petits polypes de la caisse qui empêchaient l'écoulement régulier du pus, et en même temps fit le traitement antiseptique nécessaire.

Les phénomènes aigus de mastoïdite persistant, le spécialiste laissa entrevoir la nécessité de trépaner l'os ; mais la jeune fille sans vouloir rien entendre partit brusquement pour Lourdes. Là, pendant huit jours, elle lava l'intérieur de son oreille avec l'eau de la piscine.

Dix jours après Mlle Joséphine retourna dans son pays. Bien qu'obligée encore à des lavages journaliers et à des injections médicamenteuses, elle déclara qu'elle avait été instantanément et complètement guérie à Lourdes de son abcès. Pourtant il y avait eu si peu miracle que malgré son grand désir d'être classée parmi les élues de la Vierge, elle n'avait pas osé montrer son oreille au bureau des constatations.

Ce n'est que plus tard qu'elle se trouva digne d'être décorée de la médaille des miraculées, et qu'elle envoya son histoire au « Journal de la Grotte » dont nous l'avons tirée.

Dans l'intervalle, Mlle Joséphine était allée voir son médecin spécialiste et lui avait raconté le résultat heureux de sa cure d'eau sainte.

Quel fut l'étonnement de celui-ci, lorsqu'à l'examen il trouva le conduit auditif baigné de pus ! Il fit alors remarquer à Mlle Joséphine que la guérison n'était pas précisément obtenue, et qu'il était au contraire très nécessaire de continuer un traitement énergique. « Le pus

« que vous prétendez voir dans mon conduit, s'écria la « malade, c'est l'eau de Lourdes que j'y verse tous les « jours! » Après cela il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle et sa révérence, ce que fit le docteur.

Trois mois après, la terrible Joséphine allait trouver son médecin ordinaire, le Dr Pauzier, et le mettait en demeure de lui délivrer un certificat de guérison ; avant la visite, elle avait eu soin de faire disparaître du conduit auditif toute trace de suppuration, néanmoins le médecin prudent sut voir la continuation de l'écoulement. Aussi libella-t-il ainsi son attestation : « la membrane « du tympan reste perforée ; l'exploration directe de la « caisse révèle dans le fond la présence d'*une goutte de pus.* »

Cette goutte de pus a tué ce beau miracle! Et voilà comme quoi, Lourdes qui aurait tant désiré avoir à son actif d'autres miracles que ceux hystériques, fut privée par cette goutte de pus, du bénéfice d'une cure chirurgicale.

Mais que dis-je privée? Elle aurait dû l'être ; elle ne le fut nullement, car nous lisons dans le n° 27 du Journal de la Grotte les lignes suivantes :

« Le miracle de Mlle Joséphine : jamais l'étude mé-« dicale d'une guérison n'est aussi intéressante que « lorsqu'elle s'appuie sur les garanties suivantes :

« 1° Une relation écrite du sujet guéri, donnant lui-même la physionomie de sa maladie par des détails circonstanciés ;

« 2° Un certificat des médecins traitants, donnant clairement le diagnostic et le pronostic de ladite maladie ;

« 3° La déclaration de la personne ou de ceux qui l'ont plongée dans la piscine de Lourdes, donnant ainsi la physionomie de la marche de la guérison ;

« 4° La constatation à Lourdes d'un médecin donnant l'état du sujet tout de suite après la guérison;

5° « Le certificat de ou des médecins traitants, donnant l'état du sujet au moment du retour.

« L'observation que nous allons donner possède tous les avantages sus-énoncés, et à ce titre, nous paraît très utile à publier ».

Par ce miracle, jugez des autres :

Si nous n'avons désigné Mlle Joséphine que par les initiales de son nom, c'est que le médecin spécialiste qui l'a traitée nous en a prié dans sa lettre où il nous donnait les preuves de la fausseté du miracle. Cette lettre, nous l'avons montrée au Congrès de Budapest aux médecins qui assistaient à la séance où ce mémoire fut lu.

Surdi-mutité chez les idiots. — Nous avons relaté les hystéro-miracles de sourds-muets guéris à Lourdes par le fait de leur névrose, mais il existe d'autres sourds-muets où l'hystérose n'existant pas, le miracle ne peut avoir lieu.

Je trouve soi-disant guéris à Lourdes deux cas de cette nature que nous allons analyser et vérifier.

Mais auparavant, pour mieux faire comprendre pourquoi les miracles de cette sorte doivent être rejetés, il faut savoir ce que sont les dégénérés du premier degré.

Ce sont des enfants retardataires au point de vue de l'intelligence et du développement des facultés intellectuelles. De même que tous les enfants de moins d'un an ne parlent pas, bien qu'ils ne soient pas atteints d'une surdi-mutité, il arrive que certains enfants en assez grand nombre ne parlent pas encore à deux ans; d'autres, moins nombreux ne disent que quelques mots : « papa,

maman, mimi, bobo, à l'âge de trois ans; d'autres enfin, en très petit nombre il est vrai, n'ont l'usage de la parole qu'à 4 ou 5 ans; quelques-uns mêmes à 6 ou 7 ans.

Nous avons auprès de nous un idiot du deuxième degré qui, à l'âge de 33 ans, n'avait pas encore prononcé un mot articulé, qui ne savait que rire et pousser des onomatopées lorsqu'il était en colère. Son gardien, avec une patience digne d'un meilleur résultat, après une année d'efforts, finit par lui apprendre trois mots : bonjour, monsieur, docteur, qu'il scandait fortement. L'année suivante, à force d'être seriné, il finit par apprendre et chanter le refrain de la *Marseillaise* puis ce fut tout. On a donc pu croire, pendant toute la première moitié de sa vie que cet idiot était sourd-muet. Conduit à Lourdes, seriné convenablement de façon à dire : « Vive l'Immaculée-Conception », il aurait été classé parmi les miraculés.

Chez ces enfants retardataires, tous les organes de la parole existent virtuellement, mais sans effet actuel; c'est comme un instrument de musique qu'ils possèdent, mais dont ils ne savent pas encore jouer. Il faudra un certain développement du cerveau et une instruction patiente pour développer peu à peu cette faculté du langage.

Pour comprendre cet état chez les idiots du premier degré, il suffira de visiter les maisons de santé où sont traités les enfants arriérés. Là on leur apprend avec une patience extrême à articuler des mots, sans jamais du reste arriver à les faire parler comme tout le monde.

Dans des cas pareils, comment prétend-t-on que se produit le miracle? Est-ce le vrai miracle comme il

convient, si on admet la toute-puissance de Dieu? l'idiotisme disparaît, les circonvolutions cérébrales s'équilibrent et l'enfant entend et parle comme un enfant normal?

Nullement. Les guérisons qu'on nous donne comme miracles sont les équivalents de ceux des maisons de santé, rien de plus. Avant la piscine, l'enfant dit « papa », après la piscine il dira « maman », si on lui a seriné le mot. Puis, comme on s'occupe de lui, comme chacun lui répète comme à un perroquet le nom à apprendre, avant la fin du pèlerinage il saura dire « bonbon et lolo » et lorsqu'il rentrera dans sa maison, son stock de mots se sera accru de quelques unités de plus, mais il faudra un an ou davantage pour que le miracle s'accomplisse à peu près, et il sera toujours incomplet.

Rose Burard. — Rose Burard est un cas de cette nature. Jusqu'à l'âge de 6 ans, elle a paru ne pas entendre et ne pas parler. Le père la conduisit à ce moment à Conjoux, une imitation de Lourdes. Elle commença à dire quelques mots inintelligibles ; elle entendait et comprenait ; chaque semaine, un mot nouveau entrait dans son répertoire, « mon Dieu, papa, maman, mili, Marie ». En route elle apprit à prononcer quelques mots distinctement. Elle vint à Lourdes au mois de septembre 1893 ; là, nous dit le Dr Boissarie dans son livre, elle fut guérie de sa surdi-mutité instantanément.

Voyons d'après diverses attestations ce que fut ce miracle, dit instantané.

Un témoin (page 334) déclare qu'avant Lourdes l'enfant entendait distinctement et pouvait prononcer tous les mots qu'on lui faisait répéter ; donc elle n'était ni sourde ni muette.

Le Dr Lurquin, médecin de l'enfant, assure que la veille du départ, elle pouvait seulement balbutier quelques mots : papa, maman, etc. « Après son retour, ajoute-t-il, j'ai constaté une amélioration très sensible ; pourtant l'enfant ne parvient pas à faire sortir quelques consonnes telles que le T et le R ». Le Dr Delvaux atteste qu'elle répond avec intelligence et d'une façon compréhensible aux questions , mais qu'il existe certains vices de prononciation chez l'enfant, et que notamment elle ne sait pas prononcer la consonne K. En somme, le T, le R et le K manquent au miracle.

Un journal du pays, dans une polémique au sujet du prétendu miracle, cite deux faits que nous signalons comme caractéristiques : « Rose parlait mal et était indifférente pour ceux qui l'entouraient », comme le sont les retardataires.

Le Dr Rutten, un spécialiste de Namur, bien que partisan de Lourdes, déclare dans un certificat que Rose entend et comprend ce qu'on lui dit, et parle comme une personne qui *s'entend* parler ; que l'apprentissage de la parole est complet et qu'il a été tellement rapide qu'il a *frisé* l'instantanéité.

Ces diverses attestations confirment nos dires : cette petite fille était une retardataire qui, à cinq ans et demi, n'était pas plus développée au point de vue du langage qu'un enfant de deux ans. A cette époque, elle a commencé à prononcer quelques mots comme le font les enfants à l'âge d'un an ou deux. Elle s'est développée davantage à Lourdes, parce qu'il s'est trouvé autour d'elle des éducateurs bénévoles qui se sont amusés à lui faire articuler des sons ; mais il a fallu plusieurs semaines d'apprentissage pour que l'enfant arrive à s'exprimer, et même à ce moment on s'apercevait du peu

de développement de son intelligence : elle était indifférente pour ceux qui l'entouraient.

Après ces explications, je suppose qu'on ne parlera plus de ce miracle aléatoire.

Marie-Yvonne Serson. — Cette enfant âgée de 6 ans, était une arriérée comme la précédente ; pas plus que celle-ci elle n'était atteinte de surdi-mutité vraie, puisqu'elle articulait quelques syllabes comme « ma, mé ». On la conduisit à Lourdes, et le deuxième jour du pèlerinage, elle ne peut émettre que quelques balbutiements. Le troisième jour, outre les mots qu'elle savait déjà, « papa, maman, dour Lourdes » (eau de Lourdes), on finit par lui faire répéter « Notre-Dame de Lourdes ». Au retour, en arrivant dans le village, on parvient à lui faire dire « bonjour à tout le monde ». Depuis ce moment, on constate qu'elle fait tous les jours de sensibles progrès (22 octobre 1898).

Le 3 novembre 1898, elle est examinée par le Dr Le Forestier, de Le Quillien, qui atteste qu'elle entend et qu'elle parle, mais *que la parole laisse à désirer sous le rapport de l'articulation.*

Mme Pouliquen, une voisine, déclare qu'à son retour, l'enfant pouvait balbutier seulement quelques mots, mais que maintenant elle cause plus librement. C'est comme on le voit le miracle d'une retardataire à qui, à force de répéter un mot, on finit par le lui inculquer, puisqu'à Lourdes pendant six jours on n'a pu lui apprendre qu'un seul mot; un miracle pour un mot !

En résumé Yvonne Serson avant Lourdes n'avait que quelques mots dans son répertoire : à Lourdes, malgré qu'on la serine du matin au soir, on ne peut lui apprendre qu'un mot de plus. Rentrée à la maison, en continuant

son apprentissage on parvient à lui apprendre un mot par semaine. Attendons pour crier au miracle que le petit Larousse soit su davantage.

Marie-Louise Cernatte. Surdi-mutité non réelle, mais effet de l'idiotisme, comme les cas précédents, chez Marie-Louise Cernatte qui vint à Lourdes en 1901, et dont l'état, nous dit-on, s'est sensiblement amélioré. Dans la piscine, le miracle ne fut pas grand : quelques mots furent prononcés. Depuis, peu à peu, elle en a répété un plus grand nombre. « La guérison n'est pas parfaite, écrit-on, car la parole indique bien que l'éducation du langage n'est pas encore complète. » (Journal de la Grotte.)

Ce n'est pas un miracle. Marie-Louise Cernatte a commencé à parler à cinq ans au lieu de deux ans, comme elle aurait dû le faire, voilà tout.

Conclusions de la surdi-mutité. — Les sourds-muets sont guéris à Lourdes, à condition d'être atteints d'hystérose, comme la bonne sœur Lazare.

Quant aux enfants arriérés, semblables à Rose Burard, Yvonne Serson et Louise Cernatte qui, lorsqu'on les conduisit au pèlerinage savaient dire « papa », qui à Lourdes apprirent à dire « maman », et qui au retour dans le village prononcèrent « Mimil », qu'on nous donne comme des sourds-muets guéris par l'eau de Lourdes, je laisse au lecteur le soin d'apprécier la dose de miracle dont ont bénéficié ces pauvres déshérités et s'il était bien utile de les conduire à la piscine, pour obtenir un si piètre résultat.

CHAPITRE HUITIÈME

Troubles du système nerveux.

I

PARALYSIES DIVERSES

SOMMAIRE : Préliminaires. — Mécanisme de la production et de la guérison de la paralysie hystérique. — Le miracle de l'Assomption et les quatre miracles de M. Lasserre. — Les paralysies du Dr Boissarie. — Le prêtre d'Haïti et l'abbé Sonnois. — Benoite Croy et la bleue de Zola. — Hystéro-choc. — Adèle Goffic. — Gargam et John Easton. — Zion-City. — Hauquet, de Liége. — La carafe miraculeuse. — Un tas de miraculés.

Préliminaires. — Pendant quatre années, de 1900 à 1903, nous avons recueilli dans le *Journal de la Grotte de Lourdes*, de nombreuses relations de miracles survenues chez des paralytiques. Si nous ajoutons à ceux-ci les huit cas cités par le Dr Boissarie et les trois épisodes miraculeux de M. Lasserre, nous nous trouvons en présence de 40 miracles environ dont la plupart ont fait assez de bruit pour convaincre un grand nombre de gens crédules et pour devenir la plus puissante des réclames pour Lourdes.

Or, nous déclarons immédiatement que ces 40 cas de paralysie sont notoirement des cas d'hystérose et que leur guérison, par conséquent, n'est miraculeuse qu'en apparence, si on veut bien admettre qu'une guérison hystérique n'est un miracle en aucun cas.

Prouvons notre assertion en prenant un à un chacun de ces malades, et en étalant leurs symptômes de telle sorte qu'après ce travail, il ne reste aucun doute sur l'affection nerveuse dont ils étaient atteints.

II

NOTIONS SUR LA PARALYSIE HYSTÉRIQUE

Comme il est utile de donner aux personnes peu versées dans l'étude des névroses, de claires explications sur la paralysie hystérique, dussions-nous répéter nos considérations du premier chapitre, nous résumerons les symptômes en un court tableau, auquel on pourra se rapporter au fur et à mesure que défileront les cas miraculeux.

Lorsque l'hystérose, cette maladie-Protée, qui simule toutes les autres, vient se loger dans les muscles et les nerfs moteurs du corps humain, elle peut produire soit des contractures, soit des paralysies.

Parlons de ces dernières.

Les paralysies présentent les caractères spéciaux suivants :

1° Au contraire des paralysies ordinaires qui dépendent d'une lésion organique des centres nerveux, les paralysies hystériques se produisent sans qu'il y ait altération des tissus de la moelle ou du cerveau, exemple : la sclérose en plaques est une lésion des tissus des centres nerveux qui produisent des troubles de la motilité, et mettent les malades dans l'impossibilité de marcher.

Or, dans l'hystérose nous trouvons des hémiplégies et des paralysies, avec des formes identiques à la sclérose,

bien que n'ayant pour cause aucune lésion organique des tissus nerveux. Quelque particulier et même pathognomonique que puisse sembler l'aspect des symptômes de la sclérose en plaques, dans sa forme typique, il n'en est pas moins vrai que cet aspect peut être simulé à s'y méprendre dans des cas hystériques. Cette similitude de symptômes, vertige, marche incertaine, paraplégie, hémiplégie, trouble de la parole, de la vision, etc., est la cause d'un grand nombre d'erreurs.

Ils ne sont pas rares les médecins qui écrivent dans leurs certificats : « sclérose en plaques », au lieu d'hystérose, et nous pourrions en citer de nombreux exemples. Ils auraient pu éviter cette erreur de diagnostic en cherchant quelques stigmates hystériques qui d'ordinaire ne manquent pas, tels qu'anesthésie, analgésie, hyperesthésie ou autres. Quand bien même ces stigmates paraissent par suggestion au moment même de l'examen, ils n'en sont pas moins une indication précieuse. Or, ce diagnostic est très important pour la thèse que nous soutenons. En effet, si la paralysie dépend d'une sclérose en plaques, la guérison à Lourdes est impossible. Si au contraire elle dépend de la névrose hystérique, la guérison peut se produire et faire croire à un miracle.

Ce que nous venons de dire de la sclérose en plaques, nous pouvons le répéter à propos du tabes, de l'attaque d'apoplexie et autres maladies du système nerveux que l'hystérose peut également simuler.

2° Un second caractère des paralysies hystériques est de se produire presque toujours subitement, tantôt par le fait d'une cause physique, tantôt par le fait d'une cause psychique, tantôt enfin par le fait des deux causes réunies.

Mais par contre, sous l'influence également de causes physiques ou psychiques, ces mêmes maladies peuvent disparaître et guérir subitement, et alors aux yeux des ignorants, un miracle s'est produit et la foule crédule crie : miracle ! miracle !

Exemple : M. B... s'est trouvé dans l'affreux accident du transatlantique coulé en pleine mer par un autre steamer. Il est tombé à l'eau dans un état de terreur telle, qu'on le retire paralysé des deux jambes. Après avoir suivi un certain nombre de traitements, il se soumet à l'hypnotisme ; pendant son sommeil, pour fuir un danger imaginaire qu'on lui suggère, il se lève, se sauve, et au réveil se trouve guéri de son infirmité.

Un autre paralytique atteint d'hystérose, dans l'incendie d'une maison, sous l'influence de la peur, recouvre tout d'un coup l'usage de ses jambes, à ce point qu'il se lève, descend l'escalier, passe la porte et se trouve dans la rue au grand ébahissement de ses amis et parents.

Nous verrons combien à Lourdes sont nombreux les paralytiques hystériques qui, sous l'influence de la foi, laissent leurs béquilles pendues aux voûtes de la chapelle.

Cette instantanéité de disparition des symptômes paralytiques frappe d'étonnement et d'admiration les gens ignorants des choses médicales : aussi lorsqu'une guérison de cette sorte se produit dans un sanctuaire, la foule crédule croit au miracle qu'elle attribue naïvement à la Statue, à l'Icône, ou à l'Idole du lieu.

Un quart au moins des miracles instantanés de Lourdes, se composent de guérisons de paralysies hystériques.

3° Un troisième caractère des paralysies hystériques est de s'accompagner le plus souvent, sinon toujours,

d'autres stigmates tels que troubles de la vision, de la sensibilité tactile, des fonctions digestives ou autres.

Ainsi l'abbé Musy dont nous allons parler, était paralysé des jambes, en même temps qu'à moitié aveugle ; Mlle de X..., une paraplégique, souffrait en même temps d'une hyperesthésie intestinale. Mme Guerpier avait les jambes anesthésiées en même temps que paralysées.

4e Un quatrième caractère nous est donné par l'évolution irrégulière de la paralysie hystérique qui ne ressemble en aucune façon à la marche méthodique de la paralysie du tabes ou de la sclérose en plaques.

Si parfois les paralysies hystériques sont précédées de troubles moteurs tels que ralentissement, indécision ou incoordination des mouvements volontaires, tels encore qu'amyosthénie ou faiblesse musculaire, parfois au contraire, elles apparaissent brusquement, disparaisraissent de même, réapparaissent et disparaissent de nouveau. On trouvera un exemple de cette évolution irrégulière dans le cas de Mlle de F... Elle guérit une première fois à Lourdes ; le lendemain, elle est de nouveau paralysée ; un an après, elle guérit de nouveau. Rien de semblable n'a lieu dans les cas de paralysie vraie.

5e Enfin, tandis que la mort, dans un délai assez court est la terminaison des paralysies à lésion médullaire, au contraire, la guérison avec ou sans miracle, est la terminaison ordinaire des paralysies hystériques.

Ces quelques explications données, entrons dans le vif du sujet, en vérifiant les cas de miracles cités dans le livre de M. Lasserre : « Les Episodes miraculeux de Lourdes ». Nous continuerons par ceux de M. Boissarie, insérés dans son livre « les grandes guérisons », et par

ceux de M. le professeur Bertrin. Nous terminerons par les faits divers du Journal de la Grotte, en relatant longuement l'histoire de Gargam, l'employé des postes que nous comparerons à la guérison d'Easton, le miraculé de Chicago.

III

LES MIRACLES DE M. LASSERRE

Le miracle de l'Assomption. — M. Lasserre en nous décrivant ce miracle est fort prolixe dans sa narration ; c'est à peine si 130 pages lui suffisent pour raconter ce qui tiendrait en une seule. Aussi faut-il un certain travail pour extraire les symptômes de la maladie, perdus dans un fatras de détails oiseux, mais pleins d'onction pieuse.

Victor de Musy est un prêtre, au physique haut de taille et un peu gros, au moral intelligent et bon.

Bien portant jusqu'à l'âge de 17 ans, il vit à cette époque sa santé s'altérer ; tout en conservant sa forte apparence, il était devenu languissant : tantôt les reins, tantôt les yeux, tantôt les jambes le faisaient souffrir. Ces douleurs vagues et non stables, on les attribua à des rhumatismes quand elles étaient les symptômes de début de l'hystérose. A 19 ans, il voulut entrer au séminaire, mais sa maladie était un obstacle à recevoir les ordres de prêtrise, et ce ne fut qu'en 1851, par faveur, qu'il fut accepté.

Après quelques mois de séjour au séminaire, il fut pris d'un accident hystérique très net : il devint subitement aphone, et ce mutisme le força de retourner dans sa famille.

A Tours, vivait un M. Dupont — nous en avons déjà parlé — qui avait imaginé de brûler jour et nuit une grosse veilleuse devant une image de sainte Véronique et de la sainte Face. L'huile de cette lampe, disait-il, avait la vertu de guérir. Il savait si bien en persuader les malades que parfois, quelques-uns atteints d'hystérose guérissaient subitement. Victor de Musy vint chez M. Dupont, se frotta avec l'huile de la veilleuse, et subitement recouvra la voix.

Quel exemple de suggestion pour la cure des névrosés ! car on nous accordera bien que si M. Dupont avait frotté le patient avec n'importe quoi, le résultat eût été le même !

M. de Musy entra alors au séminaire de Saint-Sulpice. Là, sa vue s'affaiblit de nouveau à tel point que lorsqu'il fut ordonné prêtre il ne pouvait lire, il lui restait juste assez de vue pour se conduire. Ainsi après l'aphonie hystérique, survenait l'amblyopie de même nature.

On sait que cet accident hystérique, l'amblyopie, n'arrive jamais à la cécité complète, mais seulement à une diminution plus ou moins considérable de la vision.

M. de Musy rentra dans sa famille. Quelque temps après, en 1862, ce fut le tour de ses jambes à devenir inertes et immobiles; elles restèrent ainsi durant de longues années. En même temps, se produisait dans les épaules, les genoux et les reins, des élancements douloureux, nouveaux stigmates hystériques, qui lui arrachaient des cris.

M. de Musy vint à Paray-le-Monial passer un mois, pour demander sa guérison au Sacré-Cœur ; mais pour l'obtenir il fallait, paraît-il, une foi plus vive que celle qu'avait l'abbé. A ce sujet, M. Lasserre n'est pas tendre pour le sanctuaire de Marie Alacoque; commis voyageur

en miracles de Lourdes, il n'admet pas la concurrence ; aussi lance-t-il ce joli pavé de l'ours au Sacré-Cœur : « ce lieu de pèlerinage ne semble point avoir été établi « par Dieu pour la diffusion de cette sorte de grâce ».

Défense à Dieu de faire des miracles en ce lieu.

De plus, une tante de l'abbé, la chanoinesse de Poncey, par ses discours détruisait le peu de foi qu'il avait en la vertu miraculeuse du Sacré-Cœur : « voulez-vous bien vous en aller, lui disait-elle, votre place n'est pas ici. La sainte Vierge ne veut pas vous guérir à Paray, elle veut vous guérir à Lourdes ».

Pauvre Marie Alacoque, voilà que même des chanoinesses refusent d'introduire leurs corps très chastes dans votre vieille chemise, si miraculeuse pourtant naguère. Les discours de sa tante avaient fini par ébranler l'abbé, et sous cette influence, la croyance en sa guérison à Lourdes s'accroît dans son esprit. Il fit le voyage, et deux jours après son arrivée, un prêtre réussit à lui inspirer une entière confiance dans la vertu de la source. Puis c'est une femme qu'il voit guérir à la Grotte ; alors sa foi au miracle devient très vite de l'auto-suggestion.

Le jour de l'Assomption, la grande fête de la sainte Vierge est arrivée ; l'abbé de Musy est intimement persuadé qu'il va guérir ce jour-là. Comme il assiste à une messe basse dans la crypte, lorsqu'il entend ces mots : *sursum corda* prononcés tout haut, subitement il se lève, se tient debout et marche : la paralysie n'existe plus. En même temps sa vue atteinte — rappelons-le — d'amblyopie, redevient ce qu'elle était autrefois : l'aveugle de tout à l'heure peut lire maintenant les caractères les plus fins de son bréviaire. Toutefois, le lendemain — l'hystérie excelle en ces tours — comme

l'abbé de Musy disait la messe, à la première oraison il redevient subitement aveugle. Cela dura ainsi pendant l'Epître, le Graduel et l'Evangile, mais après le Credo, lorsqu'il se retourna vers l'assistance pour lancer le *Dominus vobiscum*, la vue lui fut rendue.

L'abbé retourna dans son diocèse d'Autun, où il fut nommé curé de Chagny, c'est là que M. Lasserre le laisse, sans nous dire ce qu'il devint plus tard.

Résumons cette observation ; si l'on veut bien se reporter à notre tableau des caractères de l'hystérose, on verra que M. de Musy, sans aucun doute possible, était atteint de cette affection : les douleurs des reins, des yeux, des jambes, au moment de la puberté ; l'aphonie sans lésion du larynx, guérie subitement par l'huile d'une lampe merveilleuse ; la concomitance de plusieurs symptômes, paralysie et cécité, mutisme et hyperalgie ; la conservation des fonctions des sphincters anal et vésical ; l'amblyopie sans l'amaurose complète, l'instantanéité des guérisons et des rechutes ; enfin le miracle qui se produisit lorsque la foi fut assez forte pour obtenir ce résultat, tout concourt à prouver que l'abbé de Musy était atteint d'hystérose. Or, nous l'avons dit et redit, les hystériques sont les sujets à miracles par excellence.

Comptons les miracles chez notre sujet :

1er accident hystérique : mutisme. — 1er miracle, dû à sainte Véronique ;

2e accident hystérique : amblyopie. — 2e miracle, dû à Lourdes ;

3e accident hystérique : amblyopie du lendemain. — 3e miracle, dû à Lourdes ;

4e accident hystérique : demi-paraplégie. — 4e miracle, dû à Lourdes.

Quatre miracles pour un seul homme !

*
* *

Mlle Jeanne de F... — Dans cet autre épisode miraculeux, l'hystérose éclate à chaque pas, signalée qu'elle est par de nombreux médecins.

Jusqu'à 18 ans, Mlle Jeanne est une jeune fille alerte et vaillante, sans trace de maladie. Grâce à des muscles d'acier, elle peut se dépenser sans fatigue ; sa tête belle et gracieuse est couronnée d'une longue et soyeuse chevelure. Ses parents, ses frères et ses sœurs prouvent, par leur bonne santé qu'il n'y a rien d'héréditaire dans son cas.

Un jour, Mlle de F... subit un traumatisme : un choc violent renverse sur elle la voiture qu'elle conduit ; couverte de contusions, elle se relève bouleversée de peur : elle a subi l'hystéro-choc dont nous parlerons plus loin. Autour d'elle, on parle de l'accident, on estime qu'écrasée sous le poids du véhicule elle peut avoir à l'intérieur quelque organe lésé ; sa famille empressée s'inquiète de quel côté elle souffre ; les médecins la palpent, l'interrogent, fixent sa pensée sur ce fait d'une lésion interne possible. On sème de la graine de suggestion, laquelle peu à peu va éclore, pousser et grandir. Elle fait un voyage en Italie. Les distractions nombreuses l'empêchent d'abord de penser à son mal ; mais à son retour en France, Jeanne voit sa santé s'altérer gravement ; elle est prise de vives douleurs d'entrailles et ressent en sa constitution intime des dislocations anormales (*sic*).

C'est bien ainsi que se passent les choses dans le traumatisme hystérique.

On était en 1870, les Prussiens envahissaient la Lorraine, lieu de résidence de la famille. Ce fut pour la malade de nouveau un terrible choc moral, que les soldats remplissant la maison de tumulte, de cris et de vociférations, et lui faisant craindre à chaque instant quelque envahissement de la chambre où elle était alitée.

Dans cet intervalle, les jambes de Jeanne s'étaient peu à peu affaiblies, la moindre promenade était une lassitude, pour laquelle elle était contrainte de s'arrêter, et de s'étendre accablée, n'importe où. Finalement elle ne faisait plus de promenades et restait étendue sur son lit ou sur une chaise longue.

Notons le fait suivant bien caractéristique de l'hystérose : sa mère préoccupée des propos de ses amis et connaissances, ne cessait d'exhorter sa fille à réagir en public, coûte que coûte. Alors, au moment d'une visite, la paralytique recouvrait ses jambes, venait au salon, en faisait les honneurs, causait avec les étrangers avec une grâce charmante, oubliait enfin sa maladie pendant une heure. Puis le dernier visiteur sorti, elle allait se jeter sur son lit, et c'étaient alors des plaintes larmoyantes pour exprimer les souffrances aiguës qu'elle ressentait dans tout le corps. Les traitements employés furent variés, le nombre des médecins consultés considérable; ils furent tantôt allopathes, tantôt homéopathes. On fit, l'été, des saisons dans toutes les stations d'eau, l'hiver, dans toutes les villes du midi; méconnaissant la nature hystérique des maux dont elle se plaignait, on lui fit d'innombrables pointes de feu ; il se trouva même un spécialiste pour lui faire des cautérisations internes !

Vers la fin de janvier 1873, loin de s'améliorer, la paralysie était presque complète, et les déchirements intérieurs d'une grande acuité.

L'entourage, loin d'aider à la guérison, aggravait le mal, en s'apitoyant sans cesse sur la malade; sa mère et tout le monde s'appliquaient à éviter tout ce qui pouvait l'affliger ou la contrarier et s'efforçaient de satisfaire ses moindres désirs. Elle ne supportait plus aucune résistance à ses caprices; un jour qu'elle avait éprouvé un retard à une demande, elle eut une crise convulsive, celle pendant laquelle la malade renversée se tord dans des convulsions, en essayant d'arracher la boule qui monte de l'épigastre au cou, tout en poussant des cris rauques effrayants.

Cette crise aurait dû ouvrir les yeux à ceux qui la soignaient, car il n'y avait plus de doute possible sur la nature du mal : on était en présence de l'hystérose à laquelle on pouvait rattacher tous les symptômes constatés avant et depuis cet accident.

Cette crise convulsive était la signature mise au bas du diagnostic de la maladie, mais on ne sut pas la voir. C'est alors que, sur sa demande, M[lle] Jeanne fut conduite à Lourdes, qui cette année battait son plein.

Durant le cours d'une neuvaine, les forces de Jeanne revinrent graduellement, elle hasarda cinq ou six pas, le lendemain, dix fois plus; enfin, la neuvaine écoulée, elle alla à pied avec tout le monde, à la chapelle et à la Grotte : elle était donc guérie.

Au lieu d'être au comble de la joie, son orgueil n'était pas satisfait, le miracle, au lieu de se produire d'une façon soudaine et éclatante, ne s'était fait qu'insensiblement : « je n'ai compris à aucun moment, disait-elle,

« que tout en moi avait été remis en place, je ne puis « me persuader que je suis guérie ».

Elle se persuada tant et si bien qu'elle n'était pas guérie ; elle déclara si souvent à sa mère que la cure ne se maintiendrait pas, qu'il arriva, le lendemain matin, que les pieds et les jambes de Mlle Jeanne se refusèrent à tout service et se trouvèrent dans l'impuissance de faire un pas : le miracle n'avait pas tenu.

Maudissant Lourdes et sa moitié de miracle, fuyant le bruit des cloches, le mouvement des processions qui défilaient sous ses fenêtres, le chant des cantiques qui irritait ses douleurs, elle reprit avec sa mère ses stations dans les villes d'eaux, puis elle revint habiter sa ville de province, paralytique comme devant.

On la voyait chaque matin assise sur une chaise basse, avancer par petits bonds de côté et traverser ainsi les rues et les places de la ville pour aller assister à la messe de la cathédrale, à travers les passants ébahis à la vue d'une belle demoiselle cul-de-jatte. C'est, vers cette époque, qu'elle entra en relations avec l'abbé de Musy, le miraculé de l'Assomption, comme on l'appelait, dont la guérison faisait un bruit énorme dans le diocèse.

Grâce à lui, une suggestion quotidienne se fit dans l'esprit de la paralytique. Elle voyait devant elle un prêtre, malade naguère comme elle, guéri par la vierge de Massabielle, et dont les discours n'avaient qu'un but, celui de donner la foi à la jeune fille. Plus tard, l'abbé de Musy se trouvant à Lourdes, lui écrivait qu'il éprouvait à son sujet une obsession divine dont il n'était pas le maître.

Une nuit, Mlle Jeanne vit dans un rêve Bernadette lui apparaître gracieuse et souriante ; elle l'entendit lui dire:

« N'ayez peur de rien, vous serez guérie à Lourdes, si vous priez avec confiance. » Réveillée en sursaut, la malade ne vit que les rideaux de son lit vaguement éclairés par la lueur de la veilleuse ; mais elle se sentit remplie d'une véritable émotion, pleinement assurée désormais qu'elle était de sa guérison.

Comme l'abbé de Musy avait été miraculé le jour de l'Assomption, Jeanne voulut être à Lourdes le même jour, et comme l'abbé de Musy lui avait promis de l'accompagner, sa religieuse ivresse grandissait, au point d'annoncer d'avance le miracle et d'en préciser la date.

A Lourdes, elle alla se loger dans l'appartement qu'avait habité l'abbé. Le lendemain, jour de l'Assomption devait être sa journée de miracle ; elle avait intéressé à sa guérison tous ses amis et connaissances ; un grand nombre de prêtres, de religieux et religieuses, cloîtrés ou non priaient pour elles. Le lendemain elle était dans un état d'exaltation extraordinaire : « je crois, je crois, « je suis pleine d'espoir et de confiance », s'écriait-elle. Enfin, comme elle entendait la messe dans la chapelle de la crypte où l'abbé de Musy avait obtenu sa guérison, « Jeanne fut persuadée que le regard de la sainte Vierge était sur elle, et qu'elle lui répétait avec une impérieuse douceur : lève-toi ! lève-toi ! » elle se leva et fut guérie.

Chose curieuse, mais bien compréhensible dans un cas d'hystérose, comme Jeanne se levait, elle fut prise d'un mutisme absolu pendant quelques minutes.

Mlle de F..., après avoir joué pendant quelques jours au milieu des cérémonies pompeuses, son rôle de miraculée avec cette sorte d'exaltation orgueilleuse si chère aux névrosés, rentra chez elle où elle vécut désormais

plus tranquille. Mais si le symptôme paraplégique avait disparu, la maladie principale, l'hystérose existait toujours, sous forme de stigmates : « Mlle Jeanne a souvent de violentes douleurs de tête, écrit son historien, des migraines et des névralgies contre lesquelles les médecins restent impuissants ».

Reportons-nous à notre tableau des caractères de la névrose : Mlle Jeanne n'avait certainement aucune lésion ni du cerveau ni de la moelle, car dans ce cas, les jours de visite, chez sa mère, elle n'aurait pu ni se lever ni marcher, et le jour du premier miracle, elle aurait été incapable de se promener pendant vingt-quatre heures pour redevenir impotente le lendemain. C'est par contre, la manière d'être de l'hystérose.

Notons chez elle, la simultanéité des symptômes, paralysie et névralgie, paralysie et mutisme, et surtout, paralysie et crises convulsives.

La cause — cette voiture renversée sur elle — grave traumatisme, hystéro-choc, explique la nature de la maladie dont elle fut atteinte.

Enfin, ces deux guérisons si caractéristiques, la première qui ne marche qu'à petits pas, parce que la foi est tiède, et dont la rechute est si amusante, la seconde subite, parce que la « foi qui guérit » est exaltée, nous sont une certitude que les cures de Mlle Jeanne ne furent pas des miracles.

Le Dr Boissarie s'est bien gardé de publier dans son livre cette observation d'hystérose trop accentuée. M. Lasserre, ignorant de la maladie, accepte tout avec une foi aveugle.



La neuvaine du curé d'Alger. — Un troisième épisode miraculeux de Lourdes est également un cas de paraplégie hystérique.

Pourquoi ce titre fantaisiste : La neuvaine du curé d'Alger ? Voici : le chanoine Martignon, ancien curé d'Alger, atteint de phtisie, fut attiré à Lourdes par le bruit des miracles. Comme sa maladie était réellement bacillaire, le pauvre curé ne guérit jamais, malgré tout l'arsenal de moyens à sa disposition, malgré force neuvaines qui se succédaient de mois en mois et d'année en année. Alors pour utiliser ces neuvaines inutiles pour son propre mal, il en attribua le mérite, par bonté de cœur à d'autres malades, notamment à Mme Guerpier qui fait le sujet de l'observation suivante :

Profitons de la circonstance pour poser une question peut-être indiscrète, et demander pourquoi la vierge de Lourdes ne guérit point certains malades comme le curé d'Alger, et réserve toutes ses faveurs aux hystériques.

En 1874, Mme Guerpier, après onze années de mariage, et après avoir donné le jour à trois enfants, vit sa santé s'altérer gravement. Maux de tête, affaiblissement général, paralysie des jambes, vue troublée et obscurcie, enfin anesthésie complète de la partie inférieure du corps ; piquée, brûlée, pincée, la malade ne sentait rien. Enfin, survinrent des syncopes fréquentes dont la durée augmentait de plus en plus. Pendant ces longs évanouissements, il semblait que la vie était prête à s'échapper. Cela dura ainsi deux années. On peut coller, sans risque de se tromper, le mot hystérose sur chacun de ces symptômes, m is

sur le dernier surtout, l'accès de sommeil si pathognomonique de l'affection.

Un jour, comme une de ses petites filles avait fait sa première communion le matin, et qu'un repas cordial réunissait les parents et les amis de la famille, Mme Guerpier, laissée seule dans sa chambre, fouettée par le désir de participer à la fête, retrouva, tout à coup ses jambes, elle s'habilla et vint s'asseoir au milieu des convives surpris ; sa vue était claire et nette, l'épine dorsale avait recouvré sa force, les jambes portaient le corps comme autrefois. L'histoire ne dit pas s'il y eut bal le soir, et si Mme Guerpier dansa : elle eût pu le faire.

J'ai omis de dire, fait important pourtant, que depuis huit jours, Mme Guerpier déclarait qu'elle marcherait le jour de la première communion de sa fille. Il y avait donc eu auto-suggestion très marquée. Mais le lendemain, les jambes de Mme Guerpier étaient redevenues paralysées.

Elle alla habiter chez son père à Saint-Gobain, et là, survinrent de nouveaux symptômes, des sortes de vertiges, des *crises convulsives*, et enfin un commencement de paralysie du bras gauche.

Mme Guerpier, par ses lectures et par son entourage pieux, fut persuadée qu'elle serait guérie à Lourdes. Elle partit. « Le lendemain de son arrivée, écrit M. Lasserre, comme elle assistait à la messe et qu'elle recevait la communion, elle entendit au fond de son être, comme une voix souveraine qui lui ordonnait de se lever et de se mettre à genoux : elle le fit et fut guérie. »

Tous les symptômes de la maladie de Mme Guerpier sont si nettement hystériques qu'il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce cas. On peut donc conclure

immédiatement et dire que chez elle, comme chez les précédentes, s'il y eut guérison, elle ne fut nullement miraculeuse.



Le quatrième miracle. — Le quatrième épisode cité par M. Lasserre est son propre miracle, la guérison de son amblyopie. Il a déjà trouvé place dans le chapitre des maladies des yeux, où nous avons prouvé que la guérison survint parce qu'il y avait hystérie notoire dans son cas.



Résumé. — Les quatre guérisons du gros volume des *Episodes miraculeux* qui firent jadis un bruit tel que l'Immaculée-Conception de Lourdes devint par leur fait la vierge guérisseuse par excellence, ces quatre guérisons, disons-nous, étudiées de près, se résolvent en quatre cas d'hystérose, sans qu'un seul doute concernant ce diagnostic soit possible à leur sujet.

Si on eût su débrouiller leur nature, on aurait compris qu'ils étaient susceptibles de guérir, soit par hypnotisme, soit par auto-suggestion ailleurs qu'à Lourdes, comme il arriva du reste chez M. de Musy et chez M. Lasserre lui-même, guéris tous deux par l'huile de sainte Véronique, comme aussi chez Mlle de F... et chez Mme Guerpier, la première retrouvant ses jambes, lorsqu'une visite la forçait à descendre au salon, la seconde venant gaillardement présider une fête de famille, sauf à se paralyser de nouveau le lendemain.

IV

Les paralysies du Dr Boissarie.

Nous avons sept cas à étudier dans l'ouvrage des *Grandes Guérisons*. Observons tout d'abord que si M. Lasserre peut faire valoir la circonstance atténuante de son ignorance médicale, au sujet des guérisons dont il écrit l'histoire, il n'en est pas de même du Dr Boissarie, à qui il n'est pas permis d'ignorer l'hystérose et ses manifestations. Or, il ressort de la lecture de ces guérisons que, médecin attitré de Lourdes, il veut des miracles à tout prix, et en publie certains, même lorsque dans son for intérieur, il sait à quoi s'en tenir sur leur valeur ; c'est ce que nous allons essayer de prouver.

*
* *

Lucie et Charlotte. — Lucie et Charlotte R..., ces deux sœurs étaient atteintes l'une et l'autre non d'une paralysie des jambes, mais bien d'une coxalgie : nous avons traité leur cas dans un chapitre précédent.

A leur sujet, on nous parle de paralysie, mais les jeunes filles pouvaient marcher avec un talon surélevé, ce qui démontre péremptoirement que la paralysie n'existait pas. Sous l'influence de contractures musculaires, leur bassin avait basculé et entraîné la tête du fémur en arrière, soulevant la jambe de trois centimètres.

Si l'on eût endormi ces jeunes filles, la contracture aurait cessé immédiatement, et l'on se serait aperçu que les deux membres étaient réellement d'égale longueur — passons.



Benoîte Crozet la Bleue. — Un jour, à Nancy, je suivais la clinique du professeur Bernheim. Au milieu de la salle, assise dans un grand fauteuil, était une vieille femme, depuis longtemps paralysée : elle était réputée incurable, et depuis vingt ans les médecins ne s'en occupaient plus. Je dis à mon confrère si expert en hypnotisme : « voilà un beau sujet à suggestionner et à faire marcher. »

« — Essayez vous-même, » répondit le Dr Bernheim. Je m'approchai de la malade et lui parlai : « Pourquoi restez-vous dans ce fauteuil, vous êtes guérie depuis longtemps, je le vois ; si vous voulez marcher, vous le pouvez ».

« — Le croyez-vous, monsieur le docteur ? » questionna la bonne femme ; j'appuyai sur la guérison et la possibilité de marcher.

La bonne maman riait, hésitait, me regardait ; finalement, elle eut foi en mes paroles ; je jugeai le moment opportun, et lui proposai d'essayer de marcher avec moi.

« Oui, monsieur, avec plaisir. » Je la soulevai, lui mis son bras droit sur le mien, tandis qu'une infirmière la soulevait de l'autre côté : et la pauvre vieille se mit à marcher, d'abord, d'une façon hésitante et trébuchante, puis avec plus d'assurance ; enfin, cahin caha, nous fîmes le tour de la salle. Miracle !

Pourtant, modeste, nous n'attribuâmes nullement cette merveilleuse guérison à un pouvoir surnaturel, ne voulant pas concurrencer les guérisons semblables qui ont lieu à Lourdes.

Nous cherchâmes une explication plausible à ce fait ; ou bien cette femme attéinte d'une vieille apoplexie s'était guérie lentement sans qu'on n'y prit garde, et, par habitude elle avait continué à vivre dans son grand fauteuil, sans se douter elle-même de son état, et alors, mon intervention ne fut qu'un moyen de constater la guérison.

Ou bien on se trouvait en présence d'une paralysie hystérique méconnue, qui fut guérie par suggestion.

Benoîte Crozet est un cas identiquement pareil. Elle était paralysée depuis 35 ans, à la suite d'une fièvre typhoïde. — On sait que la névrose hystérique a fréquemment pour cause l'intoxication causée par des fièvres. — Très pieuse, et ayant la plus entière confiance dans le pouvoir de la sainte Vierge, elle alla à Lourdes, et fut plongée dans la piscine ; là, elle ressentit un grand bien-être ; il lui sembla que les forces revenaient à ses pauvres jambes ; puis, quelques minutes plus tard, à la procession, elle criait avec la foule : « Jésus, guérissez-moi ! » elle se leva de sa petite voiture en y laissant sa paralysie. Benoite Crozet est la bleue du roman de Zola.

Nous joindrons à ce fait le suivant, celui de Marie Etchor, de l'asile de Bayonne, âgée de 80 ans, paralysée depuis vingt ans des deux jambes et du bras droit. Le 21 avril 1901, elle fut plongée dans la piscine, et aussitôt après l'immersion elle marcha, ce qu'elle continua de faire d'une façon normale.



Le prêtre d'Haïti. — Quel beau cas d'hystérose, et en même temps quelle étrange histoire nous raconte l'abbé Dumas !

Ce jeune prêtre paraît avoir subi, dans l'île d'Haïti, un ébranlement psychique considérable, à la suite d'une peur que lui causa un sorcier. « Ces mauvais génies de l'enfer, nous raconte le Dr Boissarie sous sa dictée, exercent ouvertement leurs maléfices, en mélangeant dans leurs abominables laboratoires, le virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles, le suc des plantes malfaisantes, et les matières décomposées des cadavres humains; avec ce magma, ils nourrissent des animaux domestiques, poules, canards, pigeons, dindons, et ils donnent ces volailles comme aliments à leurs ennemis — je suis du nombre — de façon à causer leur mort, sans laisser de traces. »

Personne ne savait qu'à Haïti il y eût de si méchants sorciers; mais il est juste d'ajouter que ces sorciers sont moins malins qu'on veut bien le dire, car voulant empoisonner l'abbé Dumas au moyen d'une poule dans laquelle ils avaient concentré tous les virus susdits, ils ne réussirent qu'à lui donner la colique.

Lorsque l'abbé Dumas, du fait de l'hystérose, devint paralysé des quatre membres, son imagination apeurée attribua à la poule du sorcier la cause de son mal.

De plus, la mémoire de l'abbé Dumas était en mauvais état, chose fréquente chez les hystérosés : sur ce fait, Briquet, Charcot et d'autres auteurs sont d'accord; elle se perd entièrement ou à moitié; certains faits sont conservés, d'autres ne le sont pas. La parole lente et faible de l'abbé était un autre symptôme d'hystérose.

Il vint à Lourdes, se rendit à la Grotte, et de là aux piscines. Au premier bain, il se sentit un peu mieux, et put faire quelques pas. Au deuxième bain, il marchait plus facilement; les jours suivants, la guérison se compléta, mais la canne était encore nécessaire.

Pendant un mois l'amélioration se continua ; au bout de ce temps, il avait encore des gestes irréguliers, il se hâtait avec des attitudes gauches ; son intelligence et sa mémoire ne revenaient que par éclaircies.

Le Dr Boissarie n'est pas très rassuré sur ce miracle. C'est à ce sujet qu'il annonce à sa clientèle, un nouveau genre de miracle « le miracle à calcul de probabilités ». Nous n'inventons rien : « cette guérison, nous dit-il, ne s'impose pas avec l'évidence que nous rencontrons quelquefois dans les grands faits de Lourdes, et réclame un *calcul de probabilités* pour conduire à la certitude.

S'il n'y a pas eu miracle complet, c'est-il que dans les calculs de probabilités, on n'a pas su tenir compte de la poule du sorcier ?

Il est inconcevable que la partie intelligente du clergé qui préside aux destinées de Lourdes, permette de publier des histoires aussi saugrenues que celle de ce prêtre exotique, car de tels racontars prêteront à rire aux habitants d'Haïti eux-mêmes, si jamais l'ouvrage du Dr Boissarie leur tombe sous la main.

*
* *

Mlle Amélie Gimar. — C'est un cas de paralysie hystérique, analogue aux précédents, et datant de dix-sept ans.

Cette demoiselle en 1884 était venue une première fois à Lourdes, sans être miraculée, faute d'une foi suggestive ; son esprit, au lieu d'être fixé entièrement du côté de la grâce divine, avait été distrait par des pensées mondaines. N'ayant pu revêtir sa plus belle robe, ni s'orner de quelques atours, elle s'était irritée d'être

mêlée et confondue au milieu de la procession, avec la tourbe des pauvres gens mal vêtus.

Elle était retournée avec sa paralysie à Bordeaux, sa ville natale. Pendant trois années, des troubles variés et pénibles du côté des voies digestives vinrent compliquer la paralysie. Nous savons que les accidents hystériques marchent par paires.

En 1890, six ans après, elle revint à Lourdes, mais accompagnée par un de ses compatriotes, ami énergique qui influa sur elle et la persuada de la possibilité de sa guérison ; il la fit porter sur le parvis de l'Eglise, et lui imposa sa volonté, en sorte qu'au passage du Saint-Sacrement, exaltée par la *foi qui guérit*, elle se redressa sur son brancard, se leva, marcha et suivit la procession ; au même moment, l'estomac reprenait ses fonctions, et digérait un repas complet.

Le miracle ne lui a pas rendu subitement la chair de ses muscles émaciés par dix-sept ans de repos, et il a fallu plusieurs mois pour que, par la nutrition et l'exercice, les jambes aient assez de volume et de force pour reprendre leurs fonctions normales.

Ce miracle si long à se compléter, peut être classé, comme le précédent, parmi ceux à « calculs de probabilité » d'après lesquels quatre mauvais miracles en font un bon.



L'abbé Sonnois. — L'abbé Sonnois, dès l'âge de 21 ans, étant élève de philosophie au séminaire, avait subi les premiers stigmates de l'hystérose, des douleurs un peu partout qui brusquement avaient disparu. La liste des maux par lesquels passa son hystérose est d'une longueur démesurée.

De 1877 à 1884, ces douleurs revinrent à plusieurs reprises : elles s'accompagnèrent de troubles de l'estomac.

En 1884, il y eut demi-paralysie des jambes et incontinence d'urine ; la marche était pénible, vacillante, incoordonnée. Lorsque le malade fermait les yeux, il tombait ; en même temps sa main dirigeait mal sa plume pour écrire.

Puis il y eut aphasie ; il mettait un nom pour un autre, et ne trouvait pas le mot propre.

La mémoire était abolie, comme il arrive parfois ; des symptômes variés du côté de la vision se manifestaient : les objets paraissaient doubles, et à la lumière artificielle, la perte de la vue était absolue.

Il avait quelques idées de lypémanie, avec des impulsions au suicide. L'abbé Sonnois fut traité pendant deux mois et demi à Paris par le Dr Potain. Le Dr Potain donna-t-il un certificat d'incurabilité ? nullement ; il déclare catégoriquement au contraire qu'il n'y avait du côté de la moelle, aucune *affection organique*, et que la guérison était possible, et même *probable*. Nous voilà loin du tabes et de l'ataxie admis par le Dr Boissarie qui, sachant que cette maladie était incurable et que sa guérison à Lourdes serait un vrai miracle ne tint aucun compte du certificat du Dr Potain. Or, l'abbé Sonnois n'avait aucun symptôme du tabes, ni les douleurs fulgurantes qui ne manquent jamais, ni l'hémiplégie habituelle, ni le pied-bot tabétique, ni les paralysies du muscle moteur de l'œil, ni les troubles de l'appareil laryngé.

Au contraire, si nous nous reportons aux symptômes de l'hystérose, symptômes que nous avons décrits dans

le premier chapitre de notre ouvrage, nous trouvons que l'abbé Sonnois avait la névrose classique.

Nous en avons la confirmation du reste, dans la façon dont il fut miraculé, lorsqu'il revint à Lourdes au mois de septembre 1890. Comme il avait la « foi qui guérit », après avoir lu le miracle de l'abbé de Musy, il fut persuadé qu'il pourrait comme lui, retrouver l'usage de ses jambes.

Au surplus, au moment de son passage à Lourdes, son miracle était à moitié obtenu : il marchait, nous raconte-t-on, en donnant le bras à deux aides. Ce n'était donc plus la paralysie complète, — peut-être même marchait-il mieux qu'il ne le laissait paraître, et vint-il simplement à Lourdes, dans le but de faire bénéficier la Grotte d'un retentissant miracle ! — mentir et bluffer sont choses communes chez les hystérosés.

Mais il se peut aussi que la bonne foi ait présidé au miracle, et que l'abbé Sonnois ait fait de l'auto-suggestion. Il sait que l'abbé de Musy avait eu son miracle pendant la messe ; lui aussi guérira pendant l'office divin. Comme autour de lui, on demande qui doit célébrer le lendemain matin la messe d'actions de grâce des pèlerins de son diocèse :

« C'est moi », répond-il carrément. Ce mot, une fois prononcé, fut une auto-suggestion, il fallait que la chose fut faite. Et depuis ce moment jusqu'à l'heure de l'office, la volonté du prêtre se tendit vers ce seul but : « demain, me tenir debout, sans aide, et dire la messe. »

L'aboulie fut vaincue ; une fois de plus, l'auto-suggestion était victorieuse ; le lendemain, ce qui devait arriver arriva. L'abbé Sonnois marcha et se tint, sans

aucun aide, devant l'autel : la prédiction de son miracle était la preuve de sa névrose, ou bien... passons.

Résumé. — Résumons les six miracles racontés par le Dr Boissarie dans son livre. Ceux de Lucie et Charlotte R..., celui de Benoîte Croizet la Bleue, celui du prêtre d'Haïti, celui de Mlle Amélie Gimar, enfin, celui de l'abbé Sonnois, et disons que nous avons été étonnés profondément en les étudiant et en les étalant aux yeux des lecteurs. Nous espérions qu'un médecin aurait choisi quelques faits miraculeux difficiles à expliquer scientifiquement, et pouvant amener quelques doutes dans l'esprit des lecteurs. Il n'en est rien. Ce sont de pauvres miracles qu'il suffit de lire pour ne pas y croire. Plusieurs personnes nous avaient conseillé de lire les « Grandes Guérisons de Lourdes » « vous y trouverez des faits que la science n'explique pas ». Ces faits, la science les a expliqués, ils n'ont rien de miraculeux ; ce sont des guérisons d'hystériques, ce ne sont pas des miracles.

V

Un miracle Russe.

Un miracle non orthodoxe. — Voici un cas de paraplégie guéri par la suggestion simple. Si nous l'intitulons « miracle russe », c'est parce que le fait est analogue aux miracles de Lourdes, et qu'il s'est passé en Russie.

Dans la revue d'hypnotisme (année 1903) a paru l'observation d'une paraplégie consécutive à une atrophie musculaire d'origine articulaire traitée par divers

moyens, et finalement guérie à l'aide de la suggestion par le Dr Stembo, de Vilna.

C'est l'histoire d'une jeune fille atteinte de paralysie des membres inférieurs, qu'on croyait de nature rhumatismale, parce qu'elle avait eu autrefois un rhumatisme aux genoux et dans diverses articulations. On avait tout employé pour la guérir, salicylate, massage, électricité, bains, pointes de feu, saison dans les villes d'eau; mais rien n'y avait fait; sa paralysie s'accompagnait de pied-bot.

Il faut dire que le père était tabétique, et que la vue du père pouvait avoir influé sur l'état physique de la malade.

Finalement, on employa la suggestion qui amena la guérison. Catholique venue à Lourdes, elle eût été guérie de même, avec un brin de foi.

VI

Hystéro-choc.

Définition. — L'hystéro-choc, c'est le traumatisme produisant une maladie hystérique, principalement la paralysie. Les nombreux accidents de chemin de fer ont multiplié cette maladie à ce point que les médecins anglais et américains ont voulu en faire une maladie spéciale sous le nom de railway-spine et de railway-brain, et les allemands sous le nom de névrose traumatique. Pour nous, c'est l'hystéro-choc.

Ces paralysies peuvent apparaître immédiatement après le choc; mais souvent elles ne surviennent qu'après un temps, durant lequel, l'idée d'impuissance du mem-

bre traumatisé se cristallise dans l'esprit du malade, et le suggestionne peu à peu.

Une chute d'un ou deux mètres, et même moindre, peut produire le même effet que le plus épouvantable accident : il suffit que le blessé soit persuadé par lui-même ou par son entourage qu'il ne recouvrera pas l'usage de ses jambes, pour que la paralysie se produise.

Mais par contre, les chocs matériels et les chocs moraux, c'est-à-dire les émotions fortes, peuvent par un mécanisme analogue, mais inverse, produire la guérison.

Après avoir raconté deux miracles de paraplégie par hystéro-choc dont l'un, celui de Gargam, l'employé des postes est célèbre, nous raconterons en vue d'une comparaison à faire, celui de John Easton qui guérit miraculeusement aussi, mais d'une façon bien contraire à Lourdes.



Adèle Goffette. — Le 8 décembre 1893, Adèle Goffette allait de Paris en Belgique, lorsqu'un choc épouvantable se produisit : le wagon dans lequel elle se trouvait avec son enfant nouveau-né, fut brisé en morceaux. La pauvre dame fut trouvée ensevelie au milieu des décombres avec des plaies contuses à la tête, des fractures de côtes et des lésions graves de l'épaule. Comme conséquence, atteinte d'hystéro-traumatisme, il y eut paralysie de la jambe droite. La compagnie des chemins de fer du Nord, à la suite d'un procès, lui alloua 4,000 fr. de pension. Au bout de deux années, les douleurs dans les jambes diminuèrent, et la malade qui avait gardé le lit jusqu'à ce moment put se lever et marcher à l'aide de béquilles. Insistons sur ce fait. C'est la guérison qui

commence et ne va pas discontinuer ; la malade marche et déjà on peut la considérer comme guérie. Plus elle marchera, plus l'amélioration sera sensible. C'est alors qu'elle va à Lourdes, dont elle n'avait nul besoin, et qu'elle se plonge dans la piscine ; sur cette hystérosée, le bain froid fait son effet, et Adèle Goffette est guérie complètement.

Le Dr Boissarie n'eût pas pensé à un miracle, s'il n'eût eu, pour l'appuyer, le certificat ci-dessous rédigé par les trois médecins chargés d'examiner la malade avant le pèlerinage. « Les lésions du membre inférieur ont été produites par un traumatisme violent de la hanche et du bassin. L'ancienneté de l'accident et l'état actuel de la malade ne nous permettent pas de formuler un diagnostic chirurgical précis ; mais quelleque soit la lésion, nous la considérons comme *définitive* et *incurable* ».

Cette première partie du certificat est absolument stupéfiante : elle démontre l'ignorance complète de ces médecins au sujet du traumatisme hystérique qu'ils auraient dû connaître, et dont ils ne font aucune mention.

Ils affirment une lésion sans aucune espèce de preuves, puisqu'ils déclarent n'avoir pu la découvrir, à cause de son ancienneté.

De plus, ils ajoutent cette phrase abracadabrante : « *quelle que soit cette lésion inconnue*, nous la considérons comme *définitive* et *incurable* », cela au moment où Mme Adèle commençait à marcher !

Enfin ils concluent : « quant aux troubles fonction-« nels, raccourcissement du membre, parésie muscu-« laire, diminution de la sensibilité, ils sont les résultats « éloignés de la lésion ». C'est en présence de tels cer-

tificats que l'on peut dire que l'ignorance des médecins a fait la fortune de Lourdes.

*
* *

Gabriel Gargam. — Le 15 décembre 1899, un wagon des postes, dans lequel se trouvait un employé du nom de Gargam, fut télescopé dans la rencontre des deux rapides de Paris et de Bordeaux. Gargam fut projeté à dix-huit mètres de la voie, sur un épais tapis de neige où il resta évanoui pendant quelque temps. Il ne retrouve sa connaissance que le lendemain à l'hôpital d'Angoulême.

Le choc avait été si violent que le pauvre employé se trouva dans les conditions requises pour être atteint de cette maladie nerveuse que nous avons nommée hystéro-choc ou railway-spine, qui n'est autre qu'une paralysie ordinaire produite par un violent choc physique. Il était couvert de contusions, et on ne pouvait ni le toucher ni le remuer sans lui faire pousser des cris. L'examen du corps cependant ne fit découvrir ni fracture ni lésion grave.

Pourtant, il était paralysé des deux membres inférieurs, avec une perte complète de la sensibilité ! plusieurs opinions furent émises : un médecin parlait d'une compression de la moelle épinière, mais sans pouvoir trouver la fracture de la vertèbre qui aurait expliqué cette compression ; un chirurgien de l'hôpital avait conclu à un tabes à marche progressive. Ce diagnostic n'était également qu'une hypothèse, car il n'était basé sur aucun des symptômes de cette affection, autre que la paralysie ; enfin, certains docteurs prétendaient, avec raison, que la cause de la paralysie devait être cherchée dans le choc nerveux subit lors de l'accident. *Au bout*

d'un an et huit mois, Gargam était dans le même état d'immobilité.

Il y eut procès en dommages-intérêts, et Gargam finit par obtenir une indemnité de 60.000 fr., et une pension viagère de 6,000 fr. Quelques jours après, notre employé des postes partait pour Lourdes demander sa guérison à la Vierge.

Il fut plongé une première fois dans la piscine sans grand résultat; mais le lendemain, comme il était sur l'esplanade avec d'autres pèlerins, il se trouva mêlé à l'exaltation générale; lorsque au milieu de la procession le Saint-Sacrement passa devant lui et que le prêtre, aux vêtements somptueux lui toucha le front avec l'ostensoir d'or qui étincelait aux rayons du soleil, alors Gargam, mêlant ses acclamations aux chants et aux cris des prières, saisit les côtés de la civière où il était étendu d'un mouvement convulsif, et se redressa jusqu'à ce qu'il fut assis. « Aidez-moi, je puis marcher ! s'écria-t-il. Des mains empressées l'aidèrent à se mettre sur ses pieds, et il se dressa comme un homme ressuscité d'entre les morts. Il fit quelques pas en chancelant, et retomba dans les bras prêts à le recevoir. Le lendemain, il alla se plonger dans les eaux froides de la piscine, et en sortant il put marcher aussi bien que peut le faire un homme dont une longue immobilité a dépouillé les jambes de leurs muscles.

Il est fâcheux pour la cause du miracle que celui-ci prête flanc à des critiques telles, qu'elles le réduisent à néant.

En premier lieu, on a pu dire et on a dit que Gargam, très malade après le choc, s'était guéri peu à peu à l'hôpital d'Angoulême, mais que voulant bénéficier d'une

indemnité aussi forte que possible, il avait célé, même à son médecin, son amélioration progressive, en laissant croire que la paralysie restait la même ; cela lui était d'autant plus facile que le Dr Tessier qui avait eu Gargam dans son service avait diagnostiqué l'incurabilité.

Il arriva en second lieu que, lorsque le médecin après avoir diagnostiqué la compression de la moelle, proposa la trépanation des vertèbres, Gargam repoussa énergiquement cette opération. Or, aurait-il refusé si catégoriquement, malade et souffrant comme il affirmait l'être, une opération qui pouvait lui rendre la santé, s'il ne s'était rendu compte qu'elle était inutile et qu'il pouvait s'en passer ? Le jugement de la Cour d'Appel, jugement irrévocable, avait été rendu le 2 juillet 1901, et le 12 août suivant, la Compagnie avait déclaré acquiescer à l'arrêt. Rapprochement suggestif : ce fut le 19 août, c'est-à-dire sept jours après, que Gargam partit pour Lourdes.

Supposons Gargam déjà guéri, mais sans l'avouer encore, le jour où il reçut la nouvelle que les 60,000 fr. d'indemnité et les 6,000 francs de rente lui étaient définitivement acquis ; il ne pouvait, sans scandale et sans être traité de fourbe et de voleur, se lever de son lit et aller se promener dans les rues d'Angoulême. Les juges qui lui avaient octroyé cette fortune, parce qu'ils le croyaient incurable et voué à une mort prochaine, les médecins qui avaient signé les certificats sur lesquels le jugement était appuyé, tous se seraient révoltés devant une telle impudence. Et qui sait si la Compagnie ne l'aurait pas attaqué en restitution pour fausse manœuvre en vue d'un gain illicite ? En tout cas, il eût été honni

de telle façon par tous les honnêtes gens, qu'il eût été chassé moralement d'Angoulême et obligé d'aller se cacher ailleurs. Il lui aurait donc fallu passer au moins un an ou deux immobile dans son lit et dans ses appareils, supplice intolérable lorsqu'on n'y est pas forcé, mais seul moyen pour sauver sa réputation d'honnête homme.

Le voyage de Lourdes, avec son miracle était un trait de génie : c'était le droit de reprendre de suite sa vie habituelle, entouré de sympathie et de considération; c'était avoir avec soi, contre les médisances et les calomnies tout le parti religieux intéressé à cette guérison éclatante et profitable à Lourdes. Que pourrait la Compagnie du chemin de fer contre la vierge de Massabielle? rien, sinon payer et passer chapeau bas devant Gargam; tout cela a été dit, mais tout cela, vrai ou faux, met un doute sur la sincérité du miracle.

La femme de César ne doit pas être soupçonnée : Gargam ne le sait pas; car s'il le savait il rendrait l'argent. Cet honnête conseil de haute morale, la vierge de Lourdes a dû le donner, s'il y avait fraude.

Pour nous qui ne croyons pas à tant de ruse chez cet employé des postes qui, en somme, a été rudement secoué le jour de l'accident, nous pensons simplement que Gargam ayant été atteint subitement d'hystéro-choc par le fait d'un fort traumatisme, a pu guérir, subitement aussi, sous l'influence d'une forte émotion religieuse. Sur l'esplanade de Massabielle il reçut un hystéro-choc psychique agissant dans le sens contraire à l'hystéro-choc matériel du chemin de fer d'Angoulême.

Ce fameux miracle de Gargam trouve ainsi deux explications naturelles : fausse guérison ou guérison par suggestion; ce miracle donc n'en est pas un, et doit

être rejeté dans le tas des guérisons non miraculeuses. Pas plus chez Gargam que chez d'autres — disons-le encore et toujours — la guérison d'une paralysie hystérique n'est un miracle.

VII

Zion-City.

Les maisons à miracles. — Nous avons déjà parlé à propos d'un cancer de la langue, du Rév. Dowie et de la nouvelle Eglise, dite Eglise chrétienne de Sion qu'il a fondée près de Chicago, à Zion-City, avec trois « homes » maisons de guérison divine où se font des miracles. Des miracles? oui, des miracles aussi beaux, aussi réussis et aussi nombreux que ceux de Lourdes.

Dieu ayant fait reposer sa bénédiction sur cette maison à miracles, a gardé pour lui le privilège de guérir; il n'admet ni vierge ni saints comme aides, il opère tout seul. Avoir dans chaque ville une maison destinée à la fabrication des miracles; localiser dans un « home » les suggestions qui font les guérisons, est l'idée d'un profond génie dont il ne faut pas rire.

La preuve que l'idée est juste, c'est que les plâtres de la maison à peine séchés, les miracles ont surgi en grand nombre. Du reste, la grotte de Lourdes n'est-elle pas, elle aussi, un home à miracles? Qui parle de détruire Lourdes? Des sots, retardataires d'un siècle, qui feraient beaucoup mieux de s'occuper à bâtir dans les villes d'Europe, des boîtes à miracles comme à Zion-City. Toutes les villes d'Amérique auront déjà la leur,

quand les villes du vieux continent feront encore faire le pénible voyage des Pyrénées à leurs malades miraculables.

C'est ainsi que Torento, ville importante du Canada, a déjà son home à guérisons, où le Rév. Dowie trop occupé a subrogé une dame, demoiselle peut-être, qui opère à sa place. Or, un miracle analogue à celui de Gargam s'est produit à Toronto, par la grâce du Dieu de l'Église de Zion.

Dans les feuilles de guérison de Zion-City (n° du 15 oct. 1904) nous trouvons relaté ce miracle extraordinaire dans lequel la vierge de Lourdes reconnaîtrait sa manière d'opérer.

*
* *

John Easton. — Le 18 juillet 1895, John Easton se trouvait sur un tramway marchant à la vitesse de 15 kilomètres à l'heure, lorsque la voiture sortit des rails et alla se jeter contre un poteau. Le choc fut si violent que John fut projeté de l'autre côté de la route, et perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, ses membres inférieurs *étaient froids et paralysés, ils restèrent ainsi de longues années.*

Comme toujours, les médecins soutinrent les uns qu'il y avait lésion de la moelle épinière, d'autres fractures ou luxation de la colonne vertébrale; aucun ne supposa une paralysie par choc, c'est-à-dire de nature hystérique. Nous savons qu'en France, il en est de même. Comme traitement on laisse Easton couché sur son dos, le corps enveloppé dans des appareils plâtrés, sept fois le moule fut renouvelé !

Après sept ans, comme faute de grand air sa santé

s'altérait, John se fit coucher dans une voiture sur des matelas et des oreillers. Promené ainsi en ville, il vendait des bonbons, des lacets de souliers, des crayons et autres menus objets. Pendant la dernière année il ne quitta son véhicule ni le jour ni la nuit, passant l'été à la belle étoile, l'hiver dans un hangar où la voiture était remisée.

C'est alors qu'un membre de Zion le rencontra, et entreprit sa conversion et celle de sa famille, avec complet succès.

Le 17 janvier 1902, un fidèle de la nouvelle Eglise, prêcha à son sujet, et fit entendre que John n'était qu'un pauvre presbytérien jouet du démon. C'est un dogme de cette Eglise que le diable et non le bon Dieu est l'auteur des maladies et des souffrances humaines. « Alors dans la nuit suivante, raconte Easton, je me mis à réfléchir : je priai le seigneur de me pardonner et de faire de moi un autre homme. « *L'Esprit divin immédiatement remplit* « *mon cœur*. Je réveillai ma femme et lui dis : Electa, « Dieu soit loué, je suis né de nouveau ; *j'accepte Dieu* « *comme mon médecin*, mon rédempteur et mon gar- « dien. Oh ! quelle joie inonda mon âme cette nuit-là ! « Nous réveillâmes les enfants et tous ensemble, nous « chantâmes des cantiques, priant et louant Dieu jus- « qu'au matin. »

Notons cet état d'enthousiasme religieux et d'autosuggestion dans lequel il se trouve en ce moment, et qui durera jusqu'à l'heure de la guérison : c'est l'explication du miracle. Dans la journée, John se mit à lire la Bible, et lorsqu'il arriva à la lutte de Jacob avec l'ange, ce fut pour lui l'ordre du ciel de lutter contre le démon qui le tenait couché dans son lit. Il prit la résolution de

se lever et de marcher. Le soir-même, il alla avec sa famille à la réunion sainte, et demanda que l'on sciât le moule de plâtre dont il était entouré. Le diable lui suggérait bien qu'il tomberait mort lorsqu'il mettrait le pied à terre; mais il s'adressa à Dieu dans une fervente prière : « si je meurs, s'écriat-il, que ce soit pour ta gloire ». Lorsque le moule de plâtre tomba, la diaconesse Mrs Burgess lui imposa les mains, et lui ordonna, au nom de Jésus de se lever et de marcher. « Alors, poursuit-il, j'éprouvai tout au travers du corps, un frémissement indescriptible ; m'aidant de mes mains, je me soulevai tant que je pus. Je descendis peu à peu du marchepied de la voiture en bas, et je me mis à marcher ; j'étais guéri ! Maintenant depuis quatre mois je travaille ferme, sans plus rien ressentir de ma maladie.

Ma guérison eut un grand retentissement, non seulement à Toronto, mais au Canada et aux États-Unis. Presque tous mes concitoyens reconnurent que seul un miracle de Dieu avait été capable de me délivrer de mon infirmité; mais quelques-uns pourtant prétendirent qu'il n'y avait pas miracle et que je me serais remis tout seul petit à petit si j'avais voulu. »

Pour nous, la paralysie de John Easton et celle de Gargam ont été produites par la même cause : le choc traumatique; dans les deux cas, il y a eu paralysie hystérique.

Dans les deux cas, peut-être, la guérison a été acquise avant Lourdes et avant Zion-City, les deux malades ayant intérêt à paraître paralysés pour toucher la forte indemdité de la Compagnie d'une part, et de continuer un lucratif commerce, d'autre part.

Si cette supposition de supercherie est repoussée, il

reste pour expliquer la guérison l'hypothèse très plausible que ces paralysies furent toutes deux produites par suggestion, au milieu de cérémonies très suggestives.

Mais dans les deux cas, le phénomène de la guérison eut lieu par des causes naturelles et non par miracle.

Combien curieux ce rapprochement de Gargam et d'Easton ! Combien aussi curieux la maison à miracles de Zion-City où pontifie le Rev. Dowie, en face de la grotte à miracles de Lourdes où pontifie l'évêque catholique de Tarbes !

VIII

Le miracle de Liége.

M. Hauquet. — La guérison de M. Hauquet, de Liége survenue le 17 novembre 1869, est à signaler, si comme on nous l'assure, ce fait a entraîné la conversion de la Belgique au culte de Lourdes.

Cette personne âgée de 49 ans, était depuis sept années immobilisée dans son lit par une paralysie des membres inférieurs provenant de la moelle épinière, paralysie reconnue incurable par trois médecins belges peu versés, nous semble-t-il, dans l'étude des symptômes de l'hystérose. Comme à ce moment on commençait à parler en Belgique de l'eau de Lourdes et de ses mirifiques effets, le frère du malade s'en procura une bouteille, et avec un linge pieusement imbibé du contenu, il en frictionna pendant cinq minutes le dos de M. Hauquet, depuis la nuque jusqu'aux pieds, pendant qu'on

l'exaltait, en lui parlant des cures merveilleuses de la Grotte et de la certitude de la guérison.

Suggestionné au degré voulu, saisi par la foi qui guérit, le malade se leva, marcha et put se promener comme autrefois.

Or ce miracle avait été précédé de signes manifestes d'hystérose, car on nous raconte que M. Hauquet avait perdu la parole pendant quelques instants, et qu'il avait, en même temps senti une douloureuse oppression de la poitrine, mutisme et boule hystérique confirmant la nature nerveuse de l'hystérie dont il était porteur. Aussi, est-ce une certitude pour nous que la guérison eut lieu non par miracle, mais par suggestion.

IX

La carafe miraculeuse.

Le joyeux lieutenant. — Un fait bien curieux et en même temps bien amusant m'a été conté naguère par M. X..., officier supérieur aujourd'hui, lieutenant à Lourdes, il y a quelque vingt ans.

Sa mère, personne fort dévote, habitait Paris; son fils ayant obtenu quelques jours de congé pour se rendre auprès d'elle, celle-ci le pria de passer à la source avant son départ, et de lui apporter de l'eau de la Grotte pour une dame paralysée. Une heure avant l'heure du train, le lieutenant se souvint tout à coup de la commission. Mais n'ayant plus le temps matériel d'aller à la Grotte, il prit une bouteille quelconque, la remplit d'eau de sa carafe, et la mit dans sa malle.

A peine arrivée, la bouteille ardemment désirée est remise à Mme X... qui, la tenant pieusement dans ses mains, court chez son amie paralysée.

Celle-ci avait *la foi qui sauve*, et attendait avec une impatience fébrile, le miracle inclus dans la bouteille !

Il arriva que cette eau avait une telle puissance qu'une cuillerée suffit pour mettre sur pied la bonne dame.

Le lieutenant était tout à la fois un peu étonné, un peu honteux et un brin gouailleur. Mais bast ! Pourquoi dire la vérité et troubler la joie générale et le bonheur de sa mère ? Il se tut et retourna, son congé fini, à sa sainte garnison, comblé de bénédictions et d'une bourse mieux garnie que d'ordinaire.

Quelques semaines plus tard, il recevait de Paris un journal religieux qui relatait le miracle obtenu grâce à l'eau de Lourdes rapportée par un brillant lieutenant catholique; puis ce fut une revue qui raconta les hauts faits de la bouteille et du porteur d'eau; enfin tous les journaux de la chrétienté se mirent à lever l'encensoir en son honneur. Même des prêches dans les églises, où son nom était prononcé ne lui furent pas épargnés.

Malgré le chagrin qu'il allait faire à sa mère, le lieutenant crut de sa dignité de ne plus laisser son nom mêlé à une telle aventure, et il écrivit la vérité à ses parents; sa mère en éprouva un terrible chagrin. Comme elle était d'une piété sincère, elle dénonça le faux miracle, mais elle en garda à son fils une rancune qui fut longue à s'effacer. — Nous tenons cette histoire du brillant officier lui-même.

X

Un tas de miraculés.

Antoine Cesco. — C'est encore un cas de traumatisme hystérique que nous tirons du Journal de la Grotte.

Cesco, le 30 décembre 1899, fit une chute de plusieurs mètres dans un escalier; il était militaire et fut réformé avec une pension de 750 francs. Il s'était relevé avec une paralysie des deux jambes, qu'on attribua à une lésion de la colonne vertébrale; mais cette attribution n'était qu'une simple hypothèse. Il garda le lit, pendant six mois, puis commença à se lever et à marcher avec des béquilles; il quitta l'hôpital quinze mois après l'accident. Le 10 septembre 1901, il vint à Lourdes. Après le premier bain, il commença à faire quelques pas sans béquille; après le quatrième, la marche était devenue facile. Il continua ainsi; la démarche accusait un peu de faiblesse qui disparut de jour en jour — tout cela est une guérison aussi peu miraculeuse que possible. L'hystéro-choc avait produit la fausse paralysie. La guérison avait commencé avant Lourdes, et aurait pu continuer sans la piscine.

* * *

Lucie Remercier. — Cette maladie (n° 36-1901, Journal de la Grotte), à la suite d'un coup violent, eut une arthrite au poignet gauche, que l'on traita et que l'on guérit; mais persista une paralysie complète de l'avant-bras et de la main.

Le médecin avait déclaré le mal curable, mais long

à guérir. Il ne s'était malheureusement pas occupé de le traiter. A Lourdes, en se rendant à la piscine, Lucie, sous le coup d'une forte émotion, éprouva une douleur assez vive dans le membre paralysé; puis aussitôt après l'immersion, la douleur cessa brusquement, et elle s'aperçut que les mouvements de la main et du bras étaient revenus.

*
* *

Marie Le Carpentier. — Hystéro-choc encore (n° 41, 1902, Journal de la Grotte). Cette dame âgée de 43 ans, tombe d'une hauteur de deux mètres. Aucune fracture ni aucune lésion ne furent constatées ; cependant, la malade ressentit depuis ce moment de vives douleurs dans tout le corps ; puis tout mouvement des jambes fut impossible pendant huit mois. A partir de cette époque, son état s'améliora ; elle marchait, mais avec peine. Au premier bain dans la piscine, elle quitta ses béquilles.

Mme Le Carpentier était à moitié guérie, lorsqu'elle alla à Lourdes, et termina sa cure par auto-suggestion.

*
* *

Joseph Gallion. — Ce malade est lui aussi victime de l'hystéro-traumatisme. Maçon, il est tombé d'une hauteur de sept mètres sur des tas de pierres.

A la suite de cet accident, sont survenus une paralysie complète du bras droit et une impotence partielle de la jambe droite; il pouvait marcher, mais appuyé sur une canne.

Son médecin prétendait que la maladie était incurable, mais à tort, et la guérison le lui fit bien voir.

Au mois de septembre 1901, Gallion partit pour Lourdes, se plongea dans la piscine et suivit les processions; mais il n'éprouva qu'une légère amélioration. Revenu dans son pays, il vit chaque jour ses forces revenir dans ses membres paralysés, et après quelques mois put reprendre son métier. C'est la marche ordinaire de la guérison chez les hystéro-paralytiques.

Si Gallion ne guérit pas à Lourdes subitement comme il aurait dû le faire, c'est qu'il n'avait pas la foi qui emporte tout. Les maçons sont de fortes têtes, et les bressans sont peu dévots.

*
* *

Botvinsky Eugène. — Ce cas de paralysie hystérique chez un enfant (n° 34, 1901, Journal de la Grotte) est un grand miracle comme on est convenu de les appeler, lorsqu'ils occupent plusieurs colonnes du *Journal de la Grotte*.

L'hérédité nous expliquerait peut-être la précocité de la maladie.

A la suite de maux de tête et d'accès de fièvre, le petit Eugène sentit ses deux jambes s'affaiblir peu à peu, jusqu'à la paralysie. Pourtant celle-ci n'était pas complète et permettait à l'enfant de marcher à quatre pattes, en se traînant sur les mains et les genoux.

Le Dr Jacobs, de Hayange, qui probablement ignore l'hystérose, attribua le mal à une maladie de la moelle épinière, et condamna l'enfant à être cul-de-jatte toute sa vie.

Plus tard, pourtant, il déclare que le mal était moins grave qu'il ne l'avait supposé tout d'abord, et que la

maladie tendait à la résolution, c'est-à-dire que la paralysie diminuait et que l'enfant marchait mieux.

A ce moment, la mère l'emmena à Lourdes. On a dit qu'il n'avait que 8 ans, et que si jeune, il n'a pu se suggestionner, ni subir une influence quelconque. La chose est discutable, car l'enfant était très heureux d'aller en pèlerinage avec la confiance d'être guéri. Il priait avec une grande ferveur, et sa mère ne cessait un seul instant de lui mettre dans la tête qu'il allait marcher à Lourdes.

Lorsque au quatrième bain, Mme Botvinsky, très émue, lui dit : « Eugène, ne sens-tu pas que tu vas marcher, et que l'enfant lui répond : Si, va, maman, je crois que je peux. » On sent que ce furent les suggestions de la mère sur l'enfant qui opérèrent la guérison. Le petit Eugène avait certainement *la foi qui guérit*, bien que très jeune.

L'eau de Lourdes a été pour cet enfant un remède curatif, oui. Mais un remède miraculeux, non. En le frictionnant avec une pommade qu'on lui aurait fait croire miraculeuse, on pouvait le guérir aussi bien qu'en le frictionnant avec l'eau de la piscine. J'ai cité des cas analogues dans mon travail sur Marie Alacoque.

De plus l'enfant, depuis quelques années allait mieux, nous dit son médecin, en sorte que Lourdes bénéficia de cette guérison plus qu'elle ne contribua à l'obtenir.



La sœur Victor. — Cette religieuse de Saint-Charles de Nancy était atteinte d'une affection de la moelle épinière ; on le disait, mais en réalité, l'hystérose seule était en jeu, comme nous allons le voir.

Depuis dix ans, sans cause apparente, elle s'était paralysée des deux jambes.

A Lourdes, amélioration dans la piscine ; puis l'après-midi au passage de la procession, elle ressent le trouble général qui précède la guérison chez les hystériques. Rentrée à l'hôpital, elle peut se mettre debout et faire quelques pas. Depuis ce moment, elle marche chaque jour un peu mieux, mais les jambes sont d'une extrême maigreur.

La vierge de Lourdes n'a fait les choses qu'à moitié : les mollets de la sœur sont restés en dehors du miracle.

*
* *

Vincent Lardy. — Ce lorrain qui, affirme-t-on, est atteint d'une sclérose multiple, n'est en réalité qu'un hystérosé. Sa paraplégie de la jambe droite est si peu de chose qu'il marche avec une simple canne, au lieu de se porter sur des béquilles.

A Lourdes, en sortant de la piscine, il pend sa canne à la voûte de la Grotte. Peut-être avant de quitter son village, aurait-il pu la pendre aux murs de son église? Pauvre miracle ! pauvre preuve du miracle !

*
* *

Honorine Demullier. — Affection incurable de la moelle, diagnostique-t-on : hystérose en réalité, tel est ce cas. La paralysie avait été précédée et s'accompagnait des symptômes nerveux ordinaires ; douleurs variées, fatigue, faiblesse.

Après cinq bains à la piscine et pendant la procession du Saint-Sacrement, la malade ressentit comme un « aura »

de guérison, une secousse dans les reins qui la souleva. Peu après, elle se leva et marcha.

*
* *

Emilie Crin. — On nous explique que cette paraplégique de la jambe droite était atteinte, en même temps, et depuis quatre ans, de troubles névropathiques, ce qui prouve, sans discussion possible, l'hystérose de cette jeune fille comme cause de sa paralysie.

Son miracle à Lourdes, du reste n'est pas certain, même pour elle, car avant le pèlerinage elle avait éprouvé de l'amélioration, et avait commencé à marcher avec des béquilles. A Lourdes, raconte-t-elle, au passage de la procession, le mieux s'était accentué. Mais ce n'est que rentrée chez elle, avec du temps et de la patience qu'elle avait pu quitter ses béquilles. De ce miracle, la Vierge de Lourdes n'est guère responsable !

Mme Rucastel. — Ce cas (n° 33-1901, Journal de la Grotte) est fort intéressant, car il est rempli par l'hystérose : 1° douleurs aiguës continuelles dans tout le corps; 2° paralysie du côté gauche ; 3° mutisme caractéristique. Ce mutisme survenu sans savoir pourquoi, avait duré quinze jours et avait disparu un beau jour sans dire pourquoi non plus. La paralysie resta dans les eaux de la piscine, mais les douleurs aiguës firent le voyage de retour.

CHAPITRE NEUVIÈME

Conclusion des miracles à Lourdes

SOMMAIRE : Résumé ; suggestion dans tous les miracles. Conviction de l'auteur. — Le moule à miracles. — Utilité de Lourdes pour l'étude de l'hystérose. — Y a-t-il cour des miracles? — Proportion des hystérosés et des miraculés. — Miracles et lois de l'Univers. — Lourdes négation de Dieu.

J'espère avoir prouvé dans cette étude sur les miracles de Lourdes qu'il ne peut y avoir guérison d'une maladie quelconque, sans que le sujet soit atteint d'hystérose; que, par conséquent, dans ces cas la guérison n'est pas miraculeuse, puisqu'elle est due à la suggestion et non à l'intervention de la Vierge.

Tous les miracles de Lourdes qui ont eu un certain retentissement depuis son origine jusqu'à ce jour, nous les avons étudiés, avec le seul souci de la vérité. Or jamais, nous le déclarons sincèrement, notre conviction qu'ils étaient faux n'a été ébranlée; jamais nous n'avons pensé que tel miracle pouvait être l'occasion d'un doute; jamais nous n'avons cru que tel autre dont la certitude n'était pas prouvée pouvait, du moins, être possible.

Aujourd'hui notre conviction basée sur ce travail est inébranlablement fortifiée. Il n'y a pas de miracles à Lourdes.

Dans les trois quarts des observations que nous avons relatées d'après les écrivains catholiques, l'hystérose se montre, pour ainsi dire à visage découvert. Ainsi, chez l'abbé de Musy, ainsi chez M[lle] de F..., ainsi chez l'abbé

Sonnois et tant d'autres où le miracle se fait et se défait plusieurs fois dans la même journée, et où les pauvres malades deviennent comme des moules d'où l'on peut tirer à volonté des miracles.

Lourdes n'a pas été inutile aux médecins contemporains : ils ont eu là un vaste champ d'étude concernant l'hystérose qu'un grand nombre méconnaissaient ou connaissaient mal. Avec Lourdes, la névrose leur est apparue dans une lumière éclatante. En effet, ceux de nos confrères qui avaient porté des diagnostics d'incurabilité sur leurs certificats, en voyant revenir guéris leurs malades, étaient profondément troublés, et ceux qui ne croyaient pas à une cure miraculeuse, se demandait le pourquoi réel de ces guérisons. Avec Lourdes, ils ont touché du doigt ce qu'ils avaient lu dans leurs traités des maladies nerveuses. Ils savent ce qu'est l'hystérose, et quel rôle capital elle a joué et joue encore dans l'éclosion des miracles, ils ne signeront plus désormais les certificats sur lesquels s'appuyait le bureau des constatations pour établir les guérisons comme faits miraculeux. Cette ignorance de l'hystérose de la part des médecins, qui plus que le reste a fait la fortune du pèlerinage, n'existera plus, espérons-le.

On a accusé l'administration de Lourdes d'avoir chaque année choisi, préparé et entraîné d'une façon quelconque, certains malades avant de les envoyer à la grotte miraculeuse. Nous n'y croyons pas ; une telle façon d'agir serait coupable certainement, mais surtout dangereuse au plus haut degré : connue du public, elle amènerait un tel discrédit sur la source, que ce serait son anéantissement. Que des malades, les uns dans le but de faire du bien à la religion, les autres, dans celui

d'attirer sur eux l'attention des riches dévots, simulent des maux imaginaires, l'administration de Lourdes ne peut en être responsable que si, en connaissance de cause, elle accepte ces miracles pour les utiliser à son profit.

Une considération d'un autre ordre va nous servir encore à établir combien nous sommes dans le vrai, lorsque nous disons qu'il faut être hystérique pour guérir à Lourdes.

La proportion des hystérosés avec les autres malades est la même que celle des miraculés avec le total des pèlerins non guéris. Du reste, le chiffre exact importe peu à notre thèse, et nous sommes prêts à le doubler et même à le tripler si on le désire. Or, pourquoi ce chiffre si minime de 5 miracles sur 1,000 malades qui viennent demander à Lourdes leur guérison? L'explication de cette proportionnalité si restreinte de 5 élus sur 995 délaissés, nous la trouvons dans ce fait que les hystérosés susceptibles de suggestion sont à peu près dans cette proportion de 5 sur 1,000 malades d'autre sorte.

Une question plus haute s'impose, conclusion ultime de ce travail.

Les miracles ne peuvent exister par la raison supérieure qu'ils sont contraires aux lois éternelles qui régissent l'univers.

Les partisans du miracle répondent à cela que Dieu qui régit le monde par des lois qu'il a faites, peut se permettre une exception à ses propres lois, sans troubler l'harmonie de son œuvre. Dieu ayant la toute-puissance peut l'employer à faire un miracle.

Un tel raisonnement pourrait être discuté si l'exis-

tence d'un Dieu personnel était prouvée, mais elle ne l'est nullement.

D'autre part, chose grave, les gens qui ont la foi n'expliquent pas pourquoi ce Dieu de Bonté, avec sa toute-puissance de guérir, laisse souffrir 995 misérables sur 1,000.

Aussi, avec un grand nombre de penseurs, nous nions ce Dieu personnel qui laisse le mal et la maladie sur la terre, quand il pourrait les supprimer.

Quand bien même depuis la création de Lourdes, deux mille malades y auraient trouvé leur guérison, il n'en resterait pas moins quatre millions qui sont venus inutilement plonger leurs maux dans la piscine, et qui sont repartis désespérés dans leurs foyers de douleur.

Ce sont ces quatre millions de misérables qui sont la preuve que le ciel est vide, et qui font que Lourdes devient la négation d'un Dieu personnel.

TROISIÈME PARTIE

Les Sources guérisseuses non miraculeuses
La Source de l'Asclepion d'Athènes

Les Dieux guérisseurs.

Dans toutes les Religions de l'Antiquité, il y eut des Dieux guérisseurs; puis à mesure que les peuples élevèrent leur niveau intellectuel, ils laissèrent dans le bas-fond de la crédulité humaine la croyance naïve en la vertu curative des Statues.

Les religions catholique et grecque, dirigées par des clergés peu instruits, ont continué à pousser les fidèles aux pieds des images miraculeuses, au lieu de les en détourner comme des fétiches; au contraire les cultes nouveaux, luthérien, calviniste et anglican greffés sur le vieux tronc chrétien, en renversant les autels de la Vierge et des Saints, démolirent du même coup leurs pouvoirs de guérir miraculeusement.

Dans l'Eglise romaine la Mère de Dieu a pris peu à peu le métier de guérisseur qu'elle n'avait pas dans les premiers temps de l'Eglise, ou du moins pas à un si haut degré, et la Vierge de Lourdes, détruisant toute concurrence, même celle des sanctuaires les plus en

renom, s'est créé un véritable monopole de miracles qui aujourd'hui s'étend sur le monde entier.

Le Cercle historique.

L'histoire, a-t-on dit, au lieu de marcher en ligne droite, tourne dans le même cercle, ramenant après une révolution complète, les événements d'autrefois habillés de formes nouvelles, nous songions à cette comparaison en lisant un travail récent de M. Girard (1) sur un Dieu guérisseur de la Grèce au temps de Périclès, le Dieu Aselepios, culte tellement identique à celui de Lourdes, que si on transportait la Vierge de Massabielle dans le temple d'Athènes d'une part, et d'autre part le Dieu Asclepios dans la Grotte de l'Immaculée-Conception, rien ne serait changé, ni dans la production des miracles ni dans la manière de les produire : mêmes cérémonies grandioses, mêmes scènes de délire extatique, mêmes maladies hystériques guéries par suggestion, mêmes ex-voto pendus aux fûts des colonnes, enfin même revêtissement des murailles par des plaques de marbre gravées d'hommages et de témoignages de reconnaissance.

C'est ce que nous allons démontrer.

Décadence des sentiments religieux.

Auparavant, notons la décadence du sentiment religieux dans les deux cultes hellénique et chrétien. Dans les premiers siècles, c'est à Zeus, au grand Jupiter, que s'adressent les prières, c'est à lui seul que vont les élans de l'âme; c'est au loin dans les nuages que monte le *Sursum Corda*. Plus tard, on lui adjoint d'autres divinités, lesquels descendent de l'Olympe pour venir de

(1) Nous n'aurions pu écrire ce chapitre, si nous n'avions eu entre les mains l'ouvrage sur l'Asclépéiéon d'Athènes de M. Girard.

temps en temps habiter avec les hommes : dans certaines villes privilégiées elles ont une maison plus belle que les autres, au milieu de la cité ; Minerve vient loger au Parthénon, Apollon dans le temple de Delphes et Vénus se délecte aux bosquets de Cythère.

Plus tard encore, la piété hellénique s'adresse à des divinités moins hautes, plus terre à terre, qui définitivement quittent l'Olympe sans esprit de retour : il en est ainsi d'Asclepios ; c'est un Dieu familier, abordable, toujours prêt à recevoir la confidence des infirmités et des maux de chacun, toujours disposé à les soulager et à les guérir, sans éclats de tonnerre.

N'en est-il pas de même dans la religion du Vatican ? Ne voyons-nous pas aujourd'hui la piété catholique oublier le Père éternel trônant au fond du ciel pour ne s'occuper que de Marie ? Ne voyons-nous pas cette piété domestiquer pour ainsi dire les saints et la Vierge à son usage, mettre saint Antoine de Padoue en demeure de retrouver les objets perdus et faire prendre à l'Immaculée-Conception le métier de médecin sans diplôme ?

Que devient le *Sursum Corda* dans tout ceci ? Combien avec ces dévotions, nous en sommes loin, hélas !

Asclepios.

Qu'était le Dieu Asclepios ?

Fils d'Apollon, Asclepios avait été, dit la légende, un médecin célèbre dans les temps historiques ; il avait accompagné Jason et les Argonautes en Colchide, et ressuscité Hippolyte que Phèdre dans un accès amoureux avait fait périr. Après sa mort, en raison des services rendus à l'humanité, Jupiter l'avait mis au rang des Dieux.

Il était le dieu guérisseur par excellence.

Les Romains, en l'empruntant aux Grecs, l'avaient débaptisé et en avaient fait le divin Esculape. On trouvera dans d'autres livres et dictionnaires, l'histoire fabuleuse de la vie de ce médecin : il serait oiseux pour notre thèse de la raconter ici.

Le Temple d'Epidaure.

Comme ce Dieu était venu au monde sur le mont Tithion, près d'Epidaure, on lui éleva près de cette ville un temple magnifique avec une statue d'ivoire et d'or, chef-d'œuvre d'art.

L'Asclepion.

Athènes à son tour voulut en son honneur bâtir un temple d'une grande magnificence, l'Asclepion (1).

Le lieu choisi fut le versant méridional de l'Acropole, sur deux terrains superposés ; de là la vue s'étend jusqu'aux eaux bleus du golfe de Phalère, et jusqu'à Egine et son temple. Abrité des vents du Nord par le haut rocher, exposé aux rayons chauds du soleil, baigné dans un air d'une extrême limpidité, le temple par sa situation, était merveilleusement propice à ceux qui venaient y chercher un remède à leurs maux.

L'Asclepion se composait de trois parties principales :

1° La Grotte ;

2° Le Temple ;

3° Les Portiques.

Nous allons successivement parler de chacune d'elles.

La Grotte.

Une grotte creusée par la nature dans le roc vif de l'Acropole, renfermait une source qui s'échappait de la

(1) En grec l'Asclepicion.

cavité pour descendre en petite cascade et se jeter finalement dans le fleuve Illissus.

Nous verrons plus loin le rôle important que pendant six siècles cette eau d'une exquise fraîcheur joua dans la production des miracles.

Mais il arriva un moment où les empereurs de Constantinople devenus chrétiens, transformèrent les temples païens en Eglises catholiques : la grotte d'Asclepios n'échappa pas à ces changements et devint une sainte chapelle. Les chefs du culte, Patriarche, Evêque ou Pope, savaient trop bien combien les coutumes religieuses sont tenaces et difficiles à déraciner pour ne rien changer aux habitudes du peuple et lui empêcher de continuer ses pèlerinages au même lieu sacré et miraculeux. La preuve de ces faits nous est donnée par le reste des peintures religieuses du IIIe siècle que les fouilles ont mis à nu sur les parois de la grotte. Il se peut que l'eau de la source, indifférente au changement de Divinité, ait continué ses guérisons surnaturelles. L'histoire sur ce point est muette, mais comme il suffit de la foi, qu'elle soit païenne ou chrétienne, pour produire le miracle, la chose est probable.

Le Temple.

Non loin de la source, s'élevait le petit temple d'Asclepios : il avait été bâti au IVe siècle avant notre ère, au temps de Périclès, en même temps sans doute que le Parthénon et les Propylées, ces magnifiques monuments qui le dominaient : aucune ruine d'un temps antérieur n'a été retrouvée.

Comme le plus grand nombre des temples grecs, celui-ci était de petite dimension, 8m90 de long sur

4m30 de large, destiné qu'il était à abriter la statue du Dieu, mais non la foule qui restait au dehors, sans crainte des intempéries, rares sous ce beau ciel : c'est autour et non dans l'intérieur du temple que se dressaient les nombreux autels pour les offrandes et les sacrifices.

La Statue.

La statue d'Asclepios n'a pas été retrouvée et l'historien Pausanias qui nous décrit minutieusement celle d'Epidaure est muet sur celle d'Athènes. C'était probablement l'image d'un homme robuste à barbe touffue, avec tous les signes de la santé, tel qu'il est représenté dans quelques bas-reliefs découverts dans les décombres (1).

Asclepios et Hygie.

Asclepios avait plusieurs enfants et parmi ceux-ci la déesse Hygie dont la renommée médicale égalait presque celle de son père.

Comme la Vierge Marie est représentée, soit seule en Immaculée-Conception, avec un serpent sous ses pieds, soit encore portant l'enfant Jésus dans ses bras maternels, de même Asclepios est représenté tantôt seul avec un serpent enroulé autour de son bâton, tantôt ayant dans ses bras paternels la petite Hygie, sa fille. Curieuse analogie entre les deux guérisseurs, ancien et moderne, que cette ressemblance dans leurs images qui seraient complète si les sexes n'étaient différents.

(1) Au Louvre dans la salle du Nil se trouve une magnifique statue en marbre du divin Asclepios avec le bâton et le serpent. Dans la salle qui précède la Vénus de Milo se trouve des petites statues du même Dieu, chefs-d'œuvre admirables qui pourraient être les *ex-voto* dont nous parlerons plus loin.

Le Lit et la Table sainte.

Dans le temple au-dessous de la statue de Dieu étaient deux meubles : 1° le siège en forme de lit pour les repas, sur lequel on couchait une effigie du Dieu en bois peint; 2° la table sainte sur laquelle on plaçait le dos des animaux provenant des sacrifices, les gâteaux de miel et de fleurs de farine, les vins cuits avec la canelle, offrandes formant le menu du festin sacré.

Dans nos églises chrétiennes, la sainte table existe encore, mais elle ne sert plus à faire manger un dieu païen, elle sert à manger un Dieu chrétien.

Les Portiques.

Les Portiques formaient la troisième partie de l'Asclepion, sorte de galeries couvertes, largement aérées qui donnaient asile aux hôtes passagers du sanctuaire. Il s'étendait entre la source et le temple sur deux rangées parallèles : l'un d'eux s'appuyait sur le rocher de l'Acropole et avait trente mètres de longueur environ, le second en face était beaucoup plus étendu. Des ruines de magnifiques colonnes de marbre blanc éparses çà et là aident l'imagination à reconstituer ces bâtiments dans leur état primitif. Sous ces portiques, dortoirs sacrés, que les malades venaient attendre en dormant la cure de leurs maux.

Comparaison.

Tels sont les constructions qui servaient de cadre pompeux au culte d'Asclepios : si, revenus en France, nous jetons nos regards sur Lourdes, nous voyons que là aussi jaillit du rocher une source sainte, que là aussi l'église sert d'abri à la statue de la Vierge Immaculée et que si les portiques n'existent pas comme à Athènes, ils sont

remplacés par l'immense esplanade et sa double rampe où ont lieu en pleine lumière du soleil les faits de suggestion qui à l'Asclepion se passaient au milieu des ombres de la nuit.

Les Ministres du culte. — L'Iereus.

Un prêtre (l'Iereus), était le seul chef du culte; primitivement élu chaque année par le peuple, il resta plus tard quelques années en fonctions, et finalement les garda sa vie durant, sous la domination romaine.

Le prêtre avait l'autorité suprême dans le sanctuaire; il dirigeait les cérémonies religieuses et veillait à ce que tout se passât selon les rites.

Quel était son rôle dans le traitement des malades étendus sous les portiques? Est-ce lui qui avait le rôle actif? N'avait-il au contraire qu'un rôle de surveillance et de constatation? Pour le second point la chose est certaine, il y avait à Athènes comme à Lourdes un bureau où l'on notait les guérisons; plus elles étaient nombreuses, on le comprend, plus il revenait de gloire au sanctuaire, de bénéfices aux Grands Prêtres, et de clients malades à l'Asclepion. Mais, nous le verrons, l'Iereus ne tarda pas à jouer un rôle très actif dans la production des miracles.

Le Grand Prêtre n'était pas médecin, pas plus que le curé de Lourdes ou l'évêque de Tarbes. C'était au Dieu et non aux hommes que les malades venaient demander leurs guérisons, à Athènes au divin Asclepios, comme à Lourdes à l'Immaculée-Conception. Si le Grand Prêtre avait étudié la médecine, chose possible, il jouait comme le docteur officiel de Lourdes un seul rôle, celui de relater les miracles, mais de même que celui-ci laisse à la

Vierge Marie son métier de guérisseuse, l'Iereus s'effaçait devant Asclepios, seul chargé du traitement. L'Asclepion n'était pas un hôpital, mais un sanctuaire où des malades attendaient leur guérison, non du secours de la science humaine, mais de l'intervention d'une force céleste, c'est-à-dire d'un miracle. J'insiste sur ce point pour bien prouver que la similitude dans les moyens d'action est semblable à Lourdes et à l'Acropole.

Le Zacore.

Au-dessous du prêtre était le Zacore, domestique chargé au début de tenir le temple propre, de l'entretenir et de le parer les jours de fête; la nuit venue, c'est lui qui passe sous le portique et éteint les lampes à l'heure sainte du sommeil. Plus tard, le Zacore monte en grade et laisse à des subalternes les soins de propreté; sa charge devient une dignité sacerdotale: c'est lui qui reçoit les pèlerins, les installe sous les portiques, leur donne quelques soins préparatoires; c'est lui qui prépare la guérison par suggestion en racontant aux patients des cures merveilleuses, en leur donnant confiance en la puissance de Dieu, en les chauffant, en les entraînant, en les amenant au point où le miracle est possible.

Plusieurs Zacores servaient à cela; la charge était fort recherchée, honorifique d'une part, de l'autre elle était avantageuse par les dons des malades reconnaissants.

D'autres personnes encore étaient attachées au temple sous le nom de Cléidouques, pyrophores, canéphores, etc.; c'étaient les sacristains, suisses et bedeaux de nos cathédrales.

Dans les grandes occasions, dans les processions par exemple, des associations religieuses, des confréries

variées venaient se joindre au personnel du temple, apportant du dehors le mouvement tumultueux des foules et l'éclat coloré des bannières et des insignes religieuses, mêlé à la blancheur de neige des vêtements aux larges liserés teints de pourpre ou d'azur.

Les Serpents.

Pour compléter le personnel de l'Asclepion, il faut encore parler, bien que ne faisant pas partie de la famille humaine, des serpents et des chiens sacrés qui jouaient un rôle dans la production des miracles.

Dans la scène d'Aristophane, que nous citerons tout à l'heure, il est dit que le Dieu Asclepios avait avec lui deux serpents qui se glissèrent sur le malade et léchèrent ses paupières ; d'autre part les statues d'Asclepios, de sa fille Hygie et plus tard d'Esculape à Rome, sont fréquemment représentées avec des serpents enroulés autour d'un bâton.

Il est certain que ce n'était pas un mythe, et que dans l'Asclepion, il y avait des couleuvres apprivoisées et dressées à accomplir certains actes qui, la suggestion aidant, pouvaient produire la cure de quelques maladies.

La couleuvre commune, revêtue de si belles couleurs, se laisse entortiller autour des bras et du cou, tourner et retourner en divers sens, sans donner aucun signe de mécontement ; elle paraît même avoir du plaisir à jouer ainsi avec son maître.

Une autre couleuvre très douce, très inoffensive, très familière, celle à collier, d'un gris bleu avec des bandes quadrilatères noires, s'accoutume si bien à son propriétaire, qu'au moindre signe, elle s'entortille autour de lui et le presse mollement comme pour lui témoigner sa tendresse. Elle s'approche avec douceur de la bouche

de ceux qui la caressent, suce leur salive et aime à se cacher dans leur vêtement. En Sardaigne, les jeunes femmes élèvent des couleuvres, leur donnant à manger elles-mêmes et les laissent circuler dans la maison comme des porte-bonheurs. Les serpents de l'Asclepion pouvaient être de même apprivoisés dans le but de jouer un rôle important à certains moments décisifs.

Les Chiens.

Outre les serpents, il est certain que les chiens jouaient eux aussi un rôle actif dans la cure des maladies, car dans les dépenses qui incombaient au temple et dont la liste nous a été conservée, s'en trouvent quelques-unes concernant l'entretien et le dressage des chiens et des serpents. M. Reinach (Acad. des Inscr. 1er août 1894) sur une stèle à Epidaure a traduit une inscription rapportant plusieurs cures surprenantes ; or, dans un passage, un enfant aveugle a été guéri par la langue d'un chien : dans un autre, on retrouve un chien léchant une tumeur de la tête et la guérissant, cela avait lieu pendant la nuit et les patients pouvaient se figurer avoir été léchés en rêve.

La Vie à l'Asclepion.

Nous venons de dire ce qu'était l'Asclepion avec ses constructions, son Dieu et ses serviteurs ; étudions maintenant ce qui s'y passait ; pourquoi les malades venaient dans ce sanctuaire ? quels étaient les rites et les cérémonies qui produisaient les cures merveilleuses, miracles aussi retentissants autrefois que ceux de Lourdes aujourd'hui ?

Nous résoudrons ces questions en prenant un malade à l'entrée, en le suivant pas à pas dans les divers bâti-

ments de l'Asclepion, et en étudiant le mécanisme de sa guérison. Nous nous servirons pour cette reconstitution des textes d'écrivains anciens, Aristophane, Pausanias, le rhéteur Aristide, et des inscriptions retrouvées dans les feuilles.

Ce chapitre, les noms changés, pourrait être la relation d'un pèlerin à Lourdes.

L'Arrivée.

Les malades arrivaient à la porte de l'Asclepion accompagnés de parents, d'amis, d'esclaves ; ils apportaient avec eux les offrandes, animaux, gâteaux et farines ; quelques provisions de bouche, enfin des couvertures et des matelas pour le coucher nocturne, lorsqu'ils ne se contentaient pas des jonchées de feuillages étendues sous les Portiques.

Dans une salle à l'entrée, le Cléidouque où d'autres employés prenaient leur nom, leur âge, leur domicile et inscrivaient les maladies pour lesquelles ils venaient implorer le Dieu. Plus tard, le Prêtre sur la même tablette notait la guérison si elle avait eu lieu. Le bureau des constatations à Lourdes fonctionne presque de la même façon.

Le Bain dans les Piscines.

Les malades alors étaient conduits à la grotte et plongés dans l'eau de la source, très froide, d'après le récit d'Aristophane ; par conséquent, par l'effet seul de sa température, favorable au traitement de certaines maladies nerveuses.

Dans tout l'Orient, encore aujourd'hui comme symbole de la pureté de l'âme, il est d'usage de purifier son corps par des ablutions avant d'entrer dans le Temple

pour y faire sa prière. Le bénitier de nos églises est un souvenir de cet usage. Ce lavage est une mesure de propreté des plus hygiéniques, et certaines maladies produites par la saleté ont pu s'en trouver bien. Il nous souvient d'avoir rencontré dans les pays chauds des enfants dont les yeux jamais lavés attiraient des essaims de mouches ; les larves et les excréments de ces insectes déposés sur les paupières disposent à des conjonctivites qu'un bon nettoyage dans l'eau pure font disparaitre.

Il est probable que des faits semblables ont dû se produire souvent dans l'Asclepion, car les ex-voto de l'œil rencontrés dans les fouilles sont très nombreux. A Lourdes, pays froid, ils sont rares. Le bain faisait partie tellement intégrante du traitement, qu'à Epidaure, nous dit Porphyre (de Abst. anim. 11 XVII), étaient gravés ces mots à l'entrée ; « Celui qui doit être admis ici doit avoir une âme pure. » La cérémonie de la purification consistait à prendre des bains d'eau simple, minérale ou salée, suivant la nature de la source, accompagnés de frictions, d'onctions et de fumigations.

Mais d'autres maladies de nature nerveuse trouvaient dans les piscines leur curation immédiate. Le rhéteur Aristide nous en donne le détail « dans ses discours sacrés », modèle parfait des livres écrits sur Lourdes de nos jours, c'est-à-dire vingt siècles plus tard.

Il appelle la source, jaillissant au fond de la cavité, la servante de Dieu : « on s'y baignait, on la buvait, dit-il, elle était toujours efficace ; l'été surtout la foule des fidèles se pressait dans la grotte, se poussant, se bousculant comme un essaim d'abeilles ou comme des mouches autour d'une jatte de lait. Quelquefois il fallait en fermer les portes pour empêcher les fidèles de s'y

écraser. » Cette grotte est à Athènes, ne confondez pas ! Aristide vivait au IIe siècle de notre ère, non au XXe et comme vous pourriez le supposer, ce n'est pas de Lourdes qu'il traite ! On peut s'y tromper, car dans la grotte de Massabielle se passent des faits semblables. Là aussi on se baigne et on boit une eau efficace, là aussi on se presse et on se pousse pour arriver avant les autres à tremper ses infirmités dans la piscine. C'est à croire que la grotte a été transportée de l'Acropole aux Pyrénées, semblable à cette maison de Nazareth qui fut portée un jour de Galilée en Italie et devint la Santa Casa de Lorette.

En se souvenant du mécanisme des guérisons dans les maladies hystériques, on comprendra ce qui se passait autrefois à l'Asclepion, et aujourd'hui à Lourdes ; ces guérisons nous ne les nions pas, nous les expliquons. Ce que nous nions, c'est le miracle.

Les Sacrifices.

Les malades au sortir des piscines étaient ramenés autour du Temple ou sur des autels, grands et petits, retrouvés de nos jours, ils offraient à Asclepios des sacrifices et des offrandes : les riches, des taureaux et des génisses ; les moins fortunés, des moutons, des béliers et des porcs ; les pauvres, des pains, des figues et un gâteau fait de pur froment.

Les sacrifices dans l'antiquité faisaient partie intégrante de la piété humaine. Le Dieu, croyait-on, réclamait cet hommage et n'accordait ses faveurs qu'à ceux-là qui le lui rendaient. Attribuant à Dieu des sentiments humains, on admettait qu'il devait être reconnaissant des dons offerts. Il y avait donc là une cause réelle de suggestion ; « le Dieu, puisque je l'ai rendu heureux par

un sacrifice, doit à son tour me rendre heureux en me guérissant ».

Le malade qui était entré dans le temple avec une foi ardente dans le pouvoir guérisseur d'Asclepios, qui se sentait purifié par l'eau de la Source, s'exaltait devant les autels où brûlait une partie des offrandes, il chantait les péans, cantiques sacrés qu'il accompagnait d'ardentes invocations au ciel, un bras tendu en l'air, ou bien il répondait aux litanies, semblables à notre Rosaire, récitées par le prêtre.

Les Processions.

Quelquefois des processions avaient lieu dans l'enceinte avec une grande majesté et un grand éclat; les confréries religieuses de la ville apportant leur contingent de personnes dévotes : certains jours de grande fête elles se déroulaient à travers la ville d'Athènes et se mêlaient à d'autres cérémonies, celles par exemple qui accompagnaient la célébration des mystères d'Eleusis, en l'honneur de Déméter et de Coré. Dans ces fêtes des Epidauria, presque tout le peuple athénien se mêlait au grand drame mystique qui était joué pendant les trois jours sacrés.

D'autres fêtes encore, les heroas, avaient lieu en grande pompe, sans qu'on sache encore pour quels motifs elles étaient célébrées.

Notons le rôle de la musique dans toutes ces cérémonies. Aristide (orat. sac. quart.) nous dit que les prières étaient chantées en musique par des chœurs de voix accompagnés d'instruments, et Platon raconte que certains artistes étaient chargés spécialement de composer des hymnes en faveur d'Asclepios.

Ces manifestations extérieures éclatantes, au milieu d'une foule exaltée, clamant son enthousiasme en l'honneur du Dieu guérisseur, jouaient un rôle suggestif considérable et l'on comprend que des guérisons subites eussent lieu au passage de cette procession. « Les statues d'Asclepios, de Démeter et de Coré accompagnées de canéphores ou jeunes filles portant des corbeilles de fleurs et balançant des encensoirs, étaient portées d'abord à l'Asclepion, de là à d'autres temples. Il y aurait là quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans certaines de nos fêtes » ; ces chapelles diverses par lesquelles on promenait les Divinités auraient été comme autant de reposoirs où l'on s'arrêtait pour offrir des sacrifices et prononcer des solennelles invocations. Les éphèbes faisaient cortège à la procession, tous en armes et couronnés de myrthe : ils marchaient en bon ordre prenant part aux sacrifices et aux libations qui avaient lieu pendant la route, et chantant des pieux péans ou cantiques sacrés.

Les Processions à Lourdes.

On sait qu'à Lourdes le passage de la procession est également une cause de grande excitation nerveuse ; à ces moments les sens de certains malades reçoivent des impressions à leur maximum d'intensité ; dans ces conditions la suggestion se produit, et naturellement la guérison subite peut se faire.

Sans crainte de nous répéter: écoutons M. Lasserre à ce sujet : « Le temps était magnifique, le jeune soleil du printemps s'était levé et avançait dans un dôme d'azur que ne ternissait aucun nuage. A la haute tour de la paroisse, à toutes les chapelles de la cité, à tous les clochers de la ville, les bourdons, les clochers

et les campaniles sonnaient à toute volée. Une procession immense allait de l'Eglise à la grotte de l'apparition : les confréries portant leurs bannières, les corporations portant les croix, les enfants de Marie dont les traînantes robes avaient l'éclat de la neige, les sœurs de Nevers avec leur long voile noir, les filles de la Charité aux grandes coiffes blanches, les sœurs de Saint-Joseph enveloppées dans leurs manteaux sombres ; les ordres religieux d'hommes, les Carmes, les frères de l'Instruction et des Ecoles chrétiennes, des multitudes prodigieuses de pèlerins, enfants, femmes, vieillards en deux interminables files serpentaient le long du chemin qui conduit aux Roches de Massabielle.

D'espace en espace, des chœurs de voix humaines et d'instruments faisaient entendre des fanfares, des cantiques, toutes les explosions d'enthousiasme populaire. En suite, fermant ce cortège inouï, s'avançait solennellement entouré de quatre cents prêtres en habit de chœur, de ses grands vicaires, et de dignitaires ecclésiastiques, très hauts et très éminents prélats, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Tarbes, la mitre au front, revêtu de son costume pontifical, d'une main bénissant les peuples, de l'autre s'appuyant sur son grand bâton d'or.

Les malades, les infirmes, les tuberculeux, tous ceux qui sont venus demander leur guérison, sont là échelonnés le long des rampes, en proie à une émotion indescriptible, à une ivresse extatique, levant les deux bras au ciel, clamant : « Sainte Vierge, guérissez-nous », pendant que des larmes d'amour courent sur le visage enflammé du souffle de la foi.

A Lourdes c'est principalement à ce moment psycho-

logique qu'ont lieu les guérisons de ceux que le bain dans la piscine n'a pas soulagé, mais que la suggestion peut encore guérir : c'est à cet instant précis que les paralytiques couchés dans leur petite voiture, exaltés par le spectacle grandiose, persuadés par la foi de tous ceux qui les entourent, certains que leur guérison demandée à grands cris ne peut leur être refusée, se lèvent tout à coup de leurs lits, jettent leurs béquilles et sont débarrassés d'un des symptômes de leur maladie ; c'est alors que la foule, chantant l'Hosanna et le Te Deum, accompagnent l'heureux miraculé au bureau des constatations.

L'Incubation.

A Athènes, c'est sous les Portiques et pendant la nuit surtout, que les faits de suggestion et de guérison se produisaient.

Nous allons en parler.

On a désigné ce qui se passait sous les Portiques de l'Asclepion pour le mot « Incubation ». C'est un terme impropre, le mot grec et le mot latin signifient « se coucher sur » ; or, en français le sens en a été étendu, puis détourné du sens primitif : incubation a signifié l'acte des oiseaux qui se couchent sur les œufs pour les faire éclore, puis le travail qui se fait dans l'œuf, pendant qu'il est sous l'aile de la mère ; ici le mot signifie seulement « le Coucher sous les Portiques ». Le malade qui était entré dans le temple avec une foi entière dans la puissance d'Asclepios, qui se l'était rendu favorable, croyait-il, par sa purification dans l'eau de la Source, par ses offrandes accompagnées d'ardentes prières, était conduit à la tombée de la nuit sous les Portiques et se couchait sur le lit de couvertures

qu'il avait apporté ; près de lui s'étendaient d'autres malades encombrant le vaste espace ; quelquefois la place manquait et les malades s'étendaient un peu partout, même entre les portes et sur les balustrades, même sous la lampe sacrée allumée devant la statue du Dieu, nous dit Aristide. C'est alors que la suggestion se complétait et arrivait au summum d'intensité, pouvant amener le miracle.

Le prêtre arrivait dans un appareil pompeux et allumait les lampes sacrées, puis il chantait une prière pour appeler sur les suppliants la protection divine : dans un discours plein d'onction, il leur vantait la puissance d'Asclepios, leur racontait les miracles obtenus et leur annonçait que pendant leur sommeil le Dieu viendrait les visiter, leur apportant soit la guérison immédiate, soit la formule médicale capable de la produire. Tous devaient rester dans un silence religieux en attendant la venue du médecin céleste.

Les Zacores alors traversant les Portiques, éteignaient les lumières et invitaient les malades à s'endormir. Quelle était cette invitation au sommeil ? Peut-être un acte d'hypnotisme, qui sans effet sur les sujets ordinaires, pouvait amener chez les hystériques le sommeil somnambulique pendant lequel la suggestion, comme on le sait, est capable d'un miracle immédiat.

Pour les autres, surexcités par tout ce qu'ils avaient vu ou entendu la veille, leur imagination, le sommeil venu, reproduisait en songes les sensations éprouvées ; alors le Dieu Asclepios leur apparaissait et leur indiquait par un signe ou par des paroles un traitement médical à suivre, un acte religieux à accomplir, un don au sanctuaire à faire ; toutes choses pouvant amener la guérison.

Souvent une nuit ne suffisait pas pour obtenir le songe révélateur, soit qu'Asclepios tardât d'apparaître, soit qu'on ne fit pas le nécessaire pour mériter sa venue. Il fallait alors coucher plusieurs nuits sous les portiques. Philosastre raconte qu'un jeune assyrien étant venu consulter le Dieu, celui-ci le négligea longtemps parce qu'il ne cessait de boire et de faire bonne chair.

Fourberie.

La nuit devait se passer sous l'obscurité silencieuse des portiques, dans un silence profond favorable au sommeil et aux songes révélateurs et ce n'était qu'en rêve que les Dieux venaient visiter les malades et leur enseigner les dictames curables. Mais il semble que la fourberie vint se mêler bientôt au culte naïf du début, tel que nous venons de la décrire et agir d'une façon beaucoup plus intensive sur les croyances des fidèles,

Aristophane dans son Plutus nous fait supposer cette fourberie, mais comme il écrit dans un but comique et force la note vraie, on pourrait refuser sa narration, si d'autres auteurs, si l'historien Pausanias et le rhéteur Aristide entre autres, n'avaient raconté sérieusement les mêmes faits.

Le prêtre déguisé en Asclepios, accompagné des Zacores, transformé en ses fils, paraissait sous les portiques laissant croire à la foule que le Dieu est venu, que le Dieu a exaucé les prières, que le Dieu a produit des guérisons.

Le Réveil.

Le matin venu, grande surexcitation ; si un malade se réveillait guéri, « cela arrivait pour les affections de nature nerveuse » c'était grande fête sous les portiques, des

félicitations sans fin et des cris de joie enthousiaste, pendant qu'on conduisait l'heureux miraculé au bureau des constatations. Ces guérisons merveilleuses étaient enregistrées sur des tablettes, puis gravées sur des plaques de marbre dont quelques-unes ont été retrouvées.

C'est le moment de reproduire une scène curieuse du grand comique Aristophane qui dans une de ces pièces, jouées sur les théâtres d'Athènes, nous fait revivre mieux que les historiens, la vie publique et privée de ce peuple hellénique qui venait s'instruire et rire tout à la fois à son école.

Dans son « Plutus », Aristophane nous introduit dans l'Asclepion et nous décrit d'une façon plaisante ce qui s'y passait, il a fallu que les découvertes de la Société archéologique d'Athènes, fit sortir des mines amoncelées le plan de l'édifice, il a fallu qu'on déchiffrât les inscriptions des marbres pour que tout devint clair dans le récit du grand comique. Plutus, l'aveugle dieu de la richesse, donne son or à travers, sa cécité l'empêchant de distinguer les honnêtes gens des mauvais. Si on pouvait lui rendre la vie, il réserverait toutes ses faveurs aux seuls bons. Asclepios seul est capable de ce miracle. Si on lui conduit Plutus, il peut lui enlever sa cataracte pendant le sommeil sacré sous les portiques.

Chrémylos, un ami et l'esclave Carion, amènent le Dieu de la richesse au Dieu de la Médecine, emportant avec eux des couvertures pour la nuit, des provisions de bouche et des offrandes pour l'autel. Le lendemain l'esclave revient plein de joie raconter la guérison miraculeuse à la femme de Chrémylos. Voici son récit :

CARION

Dès que nous fûmes arrivés auprès du Dieu, menant

avec nous Plutus, alors le plus malheureux des mortels, maintenant le plus fortuné, notre premier soin fut de le mener à la Source et de l'y laver.

LA FEMME

Par Zeus ! le beau bonheur pour un vieillard que d'être trempé dans l'eau froide.

CARION

Ensuite nous nous dirigeâmes vers l'enceinte du Dieu. Quand nous eûmes consacré sur l'autel les gâteaux, la fleur de farine, et toutes les menues offrandes, préliminaires du sacrifice, nous couchâmes Plutus, comme il convenait ; puis chacun de nous se fit un lit avec des feuilles.

LA FEMME

Y avait-il d'autres personnes venues aussi pour implorer le Dieu ?

CARION

Il y avait un certain Neococlidès qui était aveugle, mais qui volait mieux que ceux qui voient ; beaucoup d'autres aussi se trouvaient là avec des maladies de toutes sortes. Bientôt le serviteur du Dieu éteint les lampes et nous invite à dormir, nous recommandant, si nous entendons quelque bruit, de garder le silence. Nous voilà donc tous couchés tranquillement. Moi, je ne pouvais fermer l'œil, tout occupé que j'étais d'un pot de bouillie placé près d'une vieille femme, juste derrière sa tête. J'avais une terrible envie de me glisser de ce côté, lorsque levant les yeux, j'aperçois le Prêtre qui raflait sur la table sacrée gâteaux et figues sèches ; puis il fait le tour de tous les autels, et sanctifie tous les gâteaux qui restaient en

les fourrant dans un sac. Je résolus de suivre un si pieux exemple, et me dressais pour saisir le pot de bouillie.

LA FEMME

Misérable. Et tu ne redoutais pas le Dieu?

CARION

Si, par les Dieux. Je craignais que, couronne en tête, il n'atteignit la bouillie avant moi, car son prêtre m'avait donné l'éveil. Au bruit que je fis, la vieille avança la main, mais moi imitant le sifflement du serpent sacré je la lui mordis. Alors brusquement elle la retira, se blottit sous sa couverture et ne bougea plus, lâchant de peur des vents plus acres qne ceux d'une belette. Moi, j'engloutis une bonne part de bouillie, puis rassasié, je songeai au repos.

LA FEMME

Et le Dieu ne venait-il pas?

CARION

Il ne tarda guère, et quand il fut près de moi, la bonne farce! je pétais fortement, car j'avais le ventre ballonné.

LA FEMME

Il dut faire la grimace.

CARION

Non, mais une certaine Iaso, qui le suivait, rougit légèrement et Panakeia se détourna en se bouchant le nez, car mes pets ne sentent pas l'encens.

LA FEMME

Et le Dieu?

CARION

Par Zeus, il n'y fit pas la moindre attention.

LA FEMME

Veux-tu dire que c'est un Dieu grossier?

CARION

Point du tout, mais il aime à déguster les excréments.

LA FEMME

Sacripeau, va!

CARION

Alors je me cachais tout tremblant sous ma couverture, tandis que lui, passant en revue toutes les malades, les examinait avec attention. Puis un enfant déposa près de lui un mortier en pierre, un pilon et une petite boîte.

LA FEMME

Mais comment voyais-tu, scélérat; puisque tu te cachais, dis-tu?

CARION

A travers mon manteau, qui ne manque pes de trous, par Zeus!

Et d'abord, le Dieu se mit à composer un onguent pour Néoclides avec trois têtes d'ail qu'il écrasa dans le mortier avec de la sève de figuier et du vinaigre de Sphettos; il lui frotta de cette drogue l'intérieur des paupières afin que la douleur fut plus cuisante. Néoclides criant et vociférant, se lève et veut fuir, mais le Dieu de rire et de s'écrier : grâce à cet onguent tu n'iras pas te parjurer devant l'assemblée.

LA FEMME

Que Dieu sage et ami de notre cité!

CARION

Il s'assit ensuite auprès de Plutus et lui prit la tête;

puis ayant choisi un linge bien propre, il lui en essuya les paupières. Panakeia lui couvrit d'un voile rouge la tète et tout le visage. Alors le Dieu siffla et deux serpents d'une taille prodigieuse s'élevèrent dans le temple.

LA FEMME

Dieux bons !

CARION

Ils se glissèrent tout doucement sous le voile et léchèrent, à ce qu'il me sembla, les paupières de Plutus, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour boire dix cotyles de vin. Plutus, maîtresse, se dressa voyant, moi, battant des mains de joie, j'éveillai mon maître. Aussitôt le Dieu disparut dans le sanctuaire avec les serpents. Quant aux malades couchés près de Plutus, je te laisse à penser s'ils l'embrassaient, toute la nuit on se tint éveillé jusqu'à ce que le jour parut, etc.

Aristophane, on le voit, nous décrit les choses à peu près telles qu'elles se passaient à l'Asclepion; sa fantaisie burlesque ne dénature pas complètement les faits, et il est facile de démêler le vrai du faux inventé par son imagination pour l'amusement du public.

Malheureusement pour nous, Aristophane ne parla pas des malades hystériques guéris instantanément par l'effet suggestif, mais d'autres auteurs combleront cette lacune, lui, ne nous entretient que des non-hystériques.

Voici en effet pour ceux-ci ce qui se passa :

On avait trouvé qu'il était avantageux, puisqu'ils n'étaient pas curables par la prière seule, de les traiter par des moyens médicinaux.

Interprétation des songes.

L'intervention médicale des prêtres nous dit le Dr Vertroute se traduisait de deux manières : elle consistait ou

bien à suggérer avec adresse au malade, soit pendant l'interrogatoire préliminaire, soit pendant la visite du temple, soit pendant la lecture des inscriptions votives, l'idée de tel ou tel remède utile, idée qui reparaîtra en rêve ; si le songe n'était pas tel à l'interpréter habilement en lui donnant la signification thérapeutique convenable. Mais les prêtres s'aperçurent très vite que cette manière de procéder exposait à des mécomptes ; le songe ne survenait pas, le remède prescrit était oublié, ou bien le remède était tellement absurde que le songe ne pouvait être raisonnablement interprété.

Le Songeur.

Alors on créa un nouveau métier, celui de *songeur*. Strabon et Pausanias nous apprennent qu'il était d'usage, lorsqu'un malade était dans l'impossibilité de se rendre lui-même au temple, d'admettre ses parents ou ses amis à le remplacer et *songer* à sa place et en quelque sorte à son intention.

Or à cette imitation les prêtres décidèrent qu'eux-mêmes ou encore les Zacores du temple pourraient se livrer aux songes à la place du malade ; en un mot qu'il y aurait des songeurs attitrés. Il est inutile d'ajouter que stylés d'avance, ils indiquaient seulement le remède que le prêtre lui avait, après examen de réflexion, recommandé d'indiquer.

Cependant il faut penser qu'une partie du public plus intelligente conçut vite quelques doutes sur la bonne foi des songeurs officiels et un auteur grec reconnaît que ceux qui font ce métier, prescrivent ce qu'ils feignent d'avoir vu et entendu.

Songes vulgaires et songes célestes.

Pour ces malades qui ne croyaient qu'à l'efficacité

des rêves personnels et persistaient à vouloir *songer* eux-mêmes, il fallut inventer autre chose; pour supprimer, pour ainsi dire, ces rêves réels, au dire de Jamblique, on les traita de songes ordinaires vulgaires, sans valeur, indignes d'une interprétation.

Le prêtre déguisé en Asclepios.

L'industrie sacerdotale substitua d'autres visions et eut l'habileté de les faire prendre aux malades pour des songes célestes, pour les seuls songes envoyés par la Divinité.

Ils choisirent le matin, au moment où la nuit cesse et le jour va paraître laissant les objets dans une sorte de pénombre dont le malade, plongé dans un demi-sommeil n'a qu'une perception obtuse, pour se présenter sous le déguisement d'Asclepios, et même pour lui adresser la parole.

La crédulité superstitieuse des foules est toujours si grande qu'il fut aisé de faire prendre ces apparitions de pure comédie pour des songes envoyés par la Divinité. Les textes confirment cette manière de voir, Jamblique écrit : « Les songes célestes sont ceux qui nous apparaissent quand nous sommes dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, ou le sommeil et la veille. »

Philosastre à son tour : « Les prêtres, dit-il, ne veulent interpréter les visions que quand elles ont lieu le matin ». Tertullien ajoute : « on avait surtout foi aux songes qui arrivaient le matin ».

Il est donc certain que les prêtres prenaient le déguisement du Dieu. Philosastre affirme que « de temps en temps, Asclepios en personne se montrait aux hommes dans le temple d'Egée. » Herodien raconte que « Cara-

calla reçut à Pergame autant de songes du Dieu qu'il en voulut ».

Peut-être au début, le Prêtre ne se montra-t-il que dans un lointain mystérieux, mais peu à peu il s'enhardit encouragé par la crédulité des malades.

Il apparut sous le costume de Dieu, porteur de ces attributs, accompagné de serpents, de chiens. Il s'approcha des malades, les examina, les palpa même les uns après les autres, il alla jusqu'à se faire escorter par un groupe de personnages, ses complices, représentant les enfants de Dieu, Hygie, Panacée et autres.

Le Dieu adressait la parole aux malades, assure Celse (Origen contra Cels. lib. III) ; des Grecs et des barbares lui ont affirmé avoir vu Asclepios en personne et l'avoir entendu rendre des oracles médicaux.

Dans cet état mitoyen à la veille et au sommeil, état dans lequel surviennent les songes célestes, dit Jamblique, on entend une voix entre coupée. Or cette voix qu'Aristophane aussi nous fait entendre, c'est précisément celle du prêtre qui sous le costume du Dieu indiquait aux malades le remède tant désiré.

Aristide, un rhéteur pourtant, était comme les autres, dupe de la fourberie, tellement lorsqu'il s'agit de religion, le bandeau sur les yeux est épais. Il atteste qu'il lui arrivait fort souvent qu'étant entre le sommeil et la veille, il voyait venir à lui le Dieu, le touchait presque et l'écoutait avidement.

Des remèdes.

On n'a pas trouvé dans les feuilles d'Asclepion la liste des remèdes employés, mais le rhéteur Aristide en cite quelques curieux exemples. Tantôt le Dieu ordonnait l'usage des bains, tantôt il les proscrivait. A Marc-Aurèle

il ordonne de monter à cheval, de faire des ablutions froides, ce sont des moyens hygiéniques excellents, à un autre il prescrit l'eau de chaux et le jus de ciguë, à un autre une perdrix cuite avec de l'encens, à un quatrième un cataplasme de cendre arrosé de vin, pour un crachement de sang il ordonne le fruit des pommes de pins, à un aveugle il prescrit un collyre avec le sang d'un coq blanc, etc., etc.

Il est probable que d'année en année, l'expérience aidant, les traitements ordonnés se firent plus rationnels et se tirèrent surtout des moyens tirés de l'hygiène.

La Diète.

La diète était un de ces moyens. Strabon (geog. XIV) raconte que pour avoir le Dieu favorable on faisait faire aux malades un carême rigoureux; or, parfois on obtient par cette méthode d'heureux résultats. Chaque année nous voyons autour de nous des Mahométans se trouver bien du Ramadan, surtout lorsque alcooliques chroniques, ils souffrent des douleurs variées produites par l'empoisonnement des vins forts; ces cas ne devaient pas être rares en Grèce.

Lorsqu'il était prescrit à Aristide pour son affection chronique de boire de l'huile d'olive à titre de modificateur des os et du sang, n'était-ce pas notre traitement par l'huile de foie de morue? Si, à un autre malade atteint d'hémoptysie, il fut conseillé de boire du sang de taureau, il semble que ce remède se soit perpétré jusqu'à nos jours : ne voit-on pas des malades atteints de la même affection aller aux abattoirs pour boire du sang chaud des bêtes abattues?

Deux périodes avec fourberie et sans fourberie.

En résumé, dans l'Asclepion d'Athènes, comme dans

celui d'Epidaure et des autres villes, il y eut deux périodes correspondant probablement aux deux modes de nomination des prêtres ; dans la première pendant laquelle ils étaient nommés chaque année par le peuple, les guérisons miraculeuses qui se produisirent furent purement hystériques; c'est à cette période qu'il faut comparer Lourdes où également des miracles de même nature se produisent. Dans la seconde période, celle où le Grand Prêtre conserva sa charge plusieurs années et finalement toute sa vie, il y eut pour les malades non hystériques, incurables par la suggestion des méthodes de traitement rationnel qui amenèrent parfois la guérison.

Les Guérisons.

Les guérisons sont-elles prouvées? Oui.

Pausanias raconte qu'il a vu six stèles rapportant les guérisons miraculeuses faites par Asclepios avec les noms des malades et l'indication de la maladie.

Or, dans les fouilles on a retrouvé deux de ces précieux monuments sur lesquels sont gravés des inscriptions fort longues mentionnant une vingtaine de cas qui prouvent la puissance d'Asclepios.

Nous trouvons des borgnes et des aveugles auxquels le Dieu a rendu la vue en leur frottant les yeux avec un onguent de sa composition. Ces cures doivent sans doute être de la seconde période et provenir d'un traitement rationnel, mais il n'en est pas ainsi des suivants.

Un boiteux paralytique qui se réveille avec l'usage de ses jambes, à qui on vole ses béquilles et qui est capable de courir après son voleur; un autre auquel le Dieu ordonne de marcher et de porter une lourde pierre dans le sanctuaire et qui marche et la porte.

Ces paralytiques non seulement des jambes, mais

d'autres parties du corps, comme les mains, les bras, la langue, sont les grands fournisseurs des miracles, et ce sont eux qui font la réputation des lieux de pèlerinage.

Une femme de Lacédémone était hydropique, sa mère vint consulter Asclepios, car la vertu du Dieu s'étend au loin et opère à grande distance. La mère couchée sous les Portiques voit en songe Asclepios couper la tête de sa fille, et suspendre son corps, le cou en bas ; l'eau s'en échappe en abondance et il ne reste plus au Dieu qu'à lui rajuster la tête sur le cou. La mère retourne à Lacédémone et trouve sa fille guérie.

Nierons-nous le miracle, l'opération peut-être, la cure, non.

On trouvera dans l'ouvrage du docteur Pitres, une gravure reproduisant une femme hydropique guérie sur le tombeau du diacre Parès. Une autre guérison est à souligner; celle-là bien hystérique, sans discussion possible : le Dieu a guéri dit la stèle, une femme qui souffrait d'une grossesse trop prolongée.

Asclepios a rendu la voix à plusieurs muets. Ces muets sont de la même famille que la femme à grossesse. Ces paralysies de la langue peuvent toujours guérir, sous l'influence d'une émotion. Des plaies incurables, nous dit la stèle, ont été fermées grâce au Dieu.

Les cancers aussi guérissent à l'Asclepion : un homme avait un cancer à l'estomac, il vient sous les Portiques et a une vision : il rêve que le Dieu le fait tenir et attacher par des serviteurs, qu'il lui ouvre le ventre, extirpe son cancer et recoud son estomac et la peau. Il se réveille, il est guéri. Ce n'est pas seulement à l'Asclepion que l'on confond les cancers avec de simples névralgies stomacales. A Lourdes on fait grand bruit de la gué-

rison de dix cancers. Que dit le docteur Boissarie du récit de Pausanias ?

Un homme avait une belle-mère qui lui avait jeté des sangsues dans un mélange de vin et de miel qu'il avala. Pendant son sommeil il rêva que le Dieu lui ouvrait le ventre, en retirait les sangsues et à son réveil il trouva son ventre recousu et les sangsues dans sa main. Ceci est du traitement rationnel : les médecins aliénistes sont appelés parfois à agir de la même façon. Un malade persécuté croit sentir une bête dans l'estomac, sangsue, serpent, ver ; on l'endort, on lui fait une incision superficielle de la peau, puis deux points de suture et à son réveil on lui montre l'animal serpentin qui faisait son désespoir. Ce bancal étendu sous les portiques, qui dans un songe voit le Dieu monter sur un char, le fouler aux pieds de ses chevaux, jusqu'à ce que sa jambe soit redressée, nous le connaissons et nous le retrouverons, sous forme de pied-bot ou de coxalgie hystérique, guéri à toutes les stations miraculeuses.

Retenons encore parmi les guérisons celle de l'homme ayant une contracture de la main, où le rôle de la suggestion se voit si aisément. En voyant les ex-votos suspendus de toutes parts il se met à railler ces merveilleuses inscriptions. Que fit le Dieu ? Il apparut en songe à l'incrédule, et lui étendant successivement les doigts, lui rendit l'usage de sa main. Et comme l'homme tout surpris ne pouvant croire au miracle, pliait et rouvrait tour à tour ses doigts, Asclepios lui dit : « parce que tu as cru à des choses croyables, je t'accorde le bénéfice d'une incroyable guérison ».

Combien d'autres cas n'aurions-nous pas à citer, si toutes les stèles relatant les miracles nous avaient été

conservées; ceux que nous venons de relater seront suffisants pour appuyer la thèse que nous soutenons.

Car, si nous nous reportons au livre de M. Lasserre et du Dr Boissarie sur les miracles de Lourdes, nous sommes étonnés de voir que ce sont les mêmes miracles qui s'opèrent dans le sanctuaire chrétien sous l'influence des eaux de la source. Là, chaque jour sont guéris des fausses paralysies, des fausses contractures, de faux pied-bots, de fausses hydropisies et de fausses grossesses. L'adjectif faux, est là, pour différencier ces névroses, des mêmes maladies, affections vraies, où il y a lésion du système nerveux central ou périphérique.

Or, ces affections vraies n'étaient pas guéries à l'Asclépion et ne peuvent l'être à Lourdes, ne cessons de le répéter. Celles dont la cure faisait crier au miracle, ce sont les paralysies hystériques, ce sont les contractures hystériques, c'est le mutisme hystérique, ce sont les quarante maladies de nature hystérique toujours susceptibles de guérir instantanément.

Lorsqu'on nous dira que d'autres maladies de nature différente étaient curables à l'Asclepion d'Athènes autrefois, et le sont à Lourdes maintenant, par exemple le cancer, nous répondrons qu'il y a erreur de diagnostic et qu'on a pris comme tel des affections qui n'avaient rien de cancéreux. Dans notre prochain travail sur Lourdes nous donnerons les observations de maladies paludiques, paraissant avoir tous les symptômes de cancer de l'estomac guéris en quelques jours par de fortes doses de quinine.

Les Ex-Voto.

Les malades reconnaissants, dans le premier élan de

joie, sont entraînés à déposer la preuve du miracle sous forme d'ex-votos. Or, chose curieuse, les ex-votos que nous pouvons voir à Lourdes, nous les retrouvons dans l'Asclepion, prouvant par leur présence que les miracles qui ont lieu par l'intervention de la Vierge chrétienne, avaient lieu autrefois par l'intervention d'un Dieu païen.

A Athènes, comme à Epidaure, les fouilles ont mis au jour des ex-votos en grand nombre. Quels étaient-ils ? Ce sont d'abord des bas-reliefs qui représentent des scènes d'adoration devant Asclepios, placé au chevet du malade, au moment précis où la guérison avait lieu. C'est la statue du malade guéri, soit en buste, soit en pied, lorsqu'il s'agit de grands personnages, au temps des Romains. Le plus souvent c'est la statue d'Asclepios lui-même qu'on donnait au temple. Ce sont des reproductions soit en grandeur naturelle, soit en proportion réduite, d'une partie du corps de la personne guérie : des visages, des bouches et des yeux, des nez et des oreilles, des mains et des pieds, des jambes et des torses, des cœurs et des poitrines. Ces objets sont en or, en argent, en métal doré, en bronze et en marbre. Dans les ruines ont été retrouvées de grandes plaques de marbre où sont gravés les inventaires des ex-voto réunis dans le temple : on y lit les inscriptions suivantes :

« Phiale dorée consacrée par Pyrrhos du Dème d'Acherdous, pour lui-même et pour son fils. »

« Phanocrité, pour elle-même et pour ses enfants, un gobelet et une mâchoire. »

« Corps de femme et bracelet, consacrés par Myrrhiné pour elle-même et pour ses enfants. »

Les plaques de marbre.

On a trouvé également des petites plaques de marbre semblables à celles dont sont tapissés les sanctuaires à miracles, avec les mots : « Reconnaissance à Marie, Hommage pieux, etc. » Voici quelques inscriptions gravées sur les plaques grecques :

« Phrynon du Dème de Rhamnases pour son fils Diognetos. »

« Meidias et Danae, ayant fait un vœu à Asclepios pour leurs enfants. »

« Pour sa femme, Praxias, ayant fait un vœu à Asclepios. »

« Collytos ayant fait un vœu, à Asclepios, pour Polyeuctos. »

« Thoudosias à Asclepios, pour sa fille Théano. »

Non seulement les malades guéris laissaient des plaques de reconnaissance au Temple, mais encore les soldats qui sortaient sains et saufs de la mêlée, les marins qui avaient échappé à une tempête, consacraient une offrande. Un bas-relief trouvé dans les ruines en fait foi.

Une plaque trouvée par M. Stéphanos dans l'île de Syra indique qu'Asclepios a sauvé Eucharistes d'une épouvantable tempête.

Le plus souvent sur les plaques de marbres votives on se contentait de faire graver son nom et celui du Dieu, « un tel à Asclepios »; le motif pour lequel il avait consacré son offrande était sous-entendu.

Les Dons.

Un autre genre d'ex-voto étaient les offrandes faites au temple par les malades guéris ou voulant être guéris ; c'étaient des bijoux, bagues, bracelets, diadèmes en or

ou en argent ; c'étaient des vases pour contenir des parfums, des trépieds, des objets d'art, de petits bas-reliefs, tous objets de matière plus ou moins précieuse, c'étaient des pièces de monnaie, que l'on jetait dans la source ou aux pieds du Dieu dans le temple.

Une curieuse coutume était celle-ci, lorsque les ex-votos devenus trop nombreux encombraient le Temple, la commission administrative faisait fondre un certain nombre d'ex-votos par un habile artiste qui rendait au Temple un objet d'art précieux. Les inventaires retrouvés nous font connaître qu'un vase d'or avait été exécuté avec des ex-votos dont on donne la nomenclature.

Il fallait de l'argent pour l'entretien du Temple, et le paiement des employés, sans compter le fond de réserve à augmenter ; peut-être aussi fallait-il faire la part des grands personnages d'Athènes et de Rome. On nous dit qu'il en est de même pour Lourdes, où le Pape et l'Evêque de Tarbes tirent un impôt énorme des dons des fidèles. Nous ne pouvons croire à de pareils actes ; que d'autres exploitent la crédulité humaine, c'est possible, mais que des chefs de l'Eglise agissent ainsi, non, ce n'est pas croyable, tellement l'immoralité d'un tel acte serait monstrueuse.

Concurrence des Dieux.

Mais, peu à peu, vint la concurrence : comme le métier de guérisseur est bon, chaque dieu de l'Olympe veut l'avoir et prend le grand serpent comme symbole. Apollon, père d'Esculape, devint le grand-père de la Médecine et tint à Thèbes boutique d'herbes curatives. Minerve fait voir à Périclès, en songe la plante qui va guérir son architecte Umésiclès, et se voit élever le temple d'Athénée-Hygie. A Éphèse, Diane traite les

maladies des yeux. A Paros, César se sert d'un miroir magique : est-ce l'ancêtre de celui des rayons X? Vénus elle-même guérit les tumeurs du menton au lieu de s'occuper des maladies qu'elle cause. Les fils et petits fils d'Asclepios, à leur tour, font concurrence à leur père et emploient aussi les songes pour la guérison de leurs clients.

Puis viennent les cultes de Cybèle, de Zabazios, le Bacchus phrygien, et celui d'Orphée dont les prêtres à leur tour voulurent exploiter la crédulité humaine. Avec des formules d'invocation, des rites, des mystères nouveaux, ils attirent à eux un public nombreux, surtout le public féminin toujours accessible à la superstition.

Asclepios avait recommandé pour le traitement des maladies mentales la gymnastique et la danse accompagnées de musique et de chants mélodieux, mais avec Sabazios ce sont les danses échevelées des Corybantes, au son d'une musique endiablée de fifres et de tambourins, qui prétendent être la meilleure méthode dans l'art de guérir.

Plus tard viennent d'Égypte les cultes d'Isis, d'Osiris, et de Sérapis, divinités devenues médicales aussi, parce que seules les religions médicales apportent l'argent des foules.

Le plus ardent et le plus universel désir de l'homme est de conserver la santé et les charlatans religieux, ou civils, trouvent toujours des dupes pauvres et riches, pour leur tirer de l'argent.

Appolonius de Thyane.

Viendront encore les imposteurs qui eux aussi feront des miracles et exploiteront la crédulité. Appolonius de

Thyane se prétendra favori d'Asclepios et lui et ses disciples arriveront ainsi à faire un nombre prodigieux de dupes. Marc-Aurèle, ce sage empereur romain, un jour sera victime de la fourberie de l'un d'eux. (Lucien.)

Enfin un peu de lumière se fera, Hippocrate a paru, et la science commence à jouer le rôle qu'elle continuera de siècle en siècle jusqu'à ce moment, celui d'éclairer les foules et de leur montrer la vérité débarrassée de voiles.

Avant de terminer, disons ceci : les auteurs qui ont écrit sur la médecine des Anciens et parmi ceux-ci M. C. Wescher et le Dr Vertroute, — ce dernier dans un article intéressant sur la médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque,— n'ontpas vu le rôle de la suggestion dans la guérison des maladies nerveuses et ont expliqué les miracles qu'ils ne pouvaient nier, par le traitement employé par le Grand Prêtre devenu médecin à force de pratique, comme nos infirmiers et les sœurs de nos hôpitaux arrivent à se faire un bagage de petites recettes médicales, pouvant avoir dans certains cas, un effet curable. D'autres, en grand nombre, et Malgaigne parmi eux, s'accordent à considérer comme des jongleries les pratiques de la médecine sacerdotale et traitent les prêtres d'insignes charlatans. Ils ont tort ; Ils n'ont pas compris le rôle capital de la suggestion dans les cas d'affections de nature hystérique. La suggestion s'est déguisée en Dieu Asclepios autrefois, pour guérir les névroses de la Grèce, comme elle se déguise en Immaculée-Conception de Lourdes aujourd'hui, pour guérir les hystériques de notre temps. Cette suggestion, on doit la faire descendre des autels, païens ou chrétiens, pour la remettre à la seule place qu'elle doit occuper, une place dans l'arsenal médical.

QUATRIÈME PARTIE

La Source miraculeuse d'Alésia

Des fouilles relativement récentes, dans diverses parties de la France, ont mis à jour les restes de quelques temples qui renfermaient une statue guérisseuse, analogue à l'Asclepios d'Athènes et à la Vierge de Lourdes, et en même temps une source miraculeuse dont l'eau jaillissait dans l'enceinte.

C'est ainsi que la source de la Seine avait un temple avec une statue de la Dea Sequana, faiseuse de miracles.

C'est ainsi, aussi, qu'à Alise Sainte-Reine, l'ancienne Alésia de Vercingétorix et de Jules César, les fouilles de la Croix- Saint-Charles, dirigées par le commandant Esperandieu ont mis à jour les substructions de trois édicules à destination religieuse, et les restes d'une piscine qui paraît avoir fait partie d'un quatrième sanctuaire.

Nous n'avons pas à décrire ces temples, à propos desquels, en 1910, le journal l'*Illustration* a publié une étude avec dessins à l'appui, et dont on trouvera en librairie, une notice sommaire, intitulée les fouilles de la Croix-Saint-Charles au mont Auxois, par le commandant Esperandieu. (Le Havre, rue Fontenelle, 35.)

Nous ne dirons à leur sujet que ce qui importe à notre travail, c'est-à-dire les trois points qui font ressembler l'ancien sanctuaire d'Alésia au sanctuaire moderne de Lourdes.

Ces trois points sont : la Statue guérisseuse, la Source et les Ex-Voto.

*
* *

La STATUE, dont on a retrouvé le piédestal, la tête et la main enroulée d'un serpent, était placée contre la piscine et la dominait. Le socle est resté en place et a conservé les crampons de fer qui la fixaient. Une tête de femme, de grandeur naturelle, jeune et belle, diadémée et couronnée d'épis, une main gauche semblable aux mains de la déesse Hygie, fille d'Asclepios, sont les seuls morceaux qui restent de la statue, œuvre d'un artiste grec ou romain.

Est-il permis d'identifier exactement la déesse? Est-ce une Hygie avec son serpent à la main? Est-ce une Cérès avec sa coiffure d'épis? Est-ce, plus simplement, une déesse Alésia? Des fouilles subséquentes pourront peut-être nous le dire, mais en ce moment, on ne peut faire que des hypothèses.

*
* *

La SOURCE : au pied de la statue, dans une piscine carrée, coule l'eau pure d'une source amenée de la montagne, par un conduit souterrain, qui traverse les ruines supérieures notamment le temple octogonal.

Autour de la piscine se trouve le dallage gallo-romain qui, soulevé, a montré des mursplus anciens, de construction probablement gauloise. Sous ce même dallage, on a trouvé des monnaies de Tibère et d'autres Empereurs romains jusqu'à Trajan ; ces monnaies indiquent par conséquent l'âge de la reconstruction du petit temple, dont un riche entablement prouve la beauté et l'importance.

La présence de la statue près de la source nous fait

dire que cette divinité guérisseuse était la divinité de la source, comme la Dea Sequana était celle des sources de la Seine.

Or, c'est à cette source sacrée, c'est à cette statue divine, que des générations de Gaulois et de Gallo-Romains sont venus demander la cure de leurs maux, par un miracle, de même que les gens pieux de France viennent implorer la guérison de leurs maladies à la source de Massabielle, par un miracle analogue.

Les EX-VOTO. Les paralytiques guéris, toujours si nombreux, laissaient probablement, comme à Lourdes leurs béquilles pendues aux voûtes et aux murailles du temple, mais le bois non résistant a fini, avec le temps, par s'émietter, tandis que les objets d'or et d'argent ont disparu pendant les invasions successives, proie trop facilement offerte à la convoitise des conquérants ; seuls les ex-voto en pierre, en marbre ou en bronze ont échappé aux pillages, grâce à leur non valeur et ont été retrouvés dans les ruines des temples d'Alésia. Ces ex-voto offerts par les gallo-romains des premiers siècles de notre ère, comme tous les ex-voto, sont le plus souvent une marque de gratitude laissée à la divinité guérisseuse par un malade reconnaissant. Parfois pourtant l'ex-voto n'est qu'un acte de dévotion pour demander la protection du dieu ou de la déesse.

Quels sont les ex-voto retrouvés au mont Alésia?

Parfois le malade offrait sa propre effigie tenant une offrande, comme il est démontré par les statues trouvées par M. Baudot aux sources de la Seine. Aux fouilles d'Alésia, le commandant Esperandieu a trouvé une tête de jeune homme qui pourrait être la partie supérieure

d'un ex-voto de ce genre. Mais un autre ex-voto capital, c'est l'enfant emmailloté, selon l'usage de l'époque, dans des bandes attachées à un anneau placé sur la poitrine; de quelle maladie la source miraculeuse avait-elle sauvé le pauvre petit enfant? rien ne l'indique, ni inscription ni image du mal.

Les autres ex-voto décrits par le commandant Esperandieu, sont au nombre de cent neuf, entiers ou mutilés; mais beaucoup d'autres, dont l'oxydation était complète, étaient tombés en poussière et n'ont pu être recueillis.

En général, les ex-voto d'Alésia, lorsqu'ils ne sont pas de pierre, sont travaillés sur de minces feuilles de métal, découpés au ciseau, parfois dorés, ayant cinq centimètres de long au plus, sur une largeur moindre. On les fabriquait sur place; les fouilles ont fourni des déchets qui ne laissent aucun doute à cet égard.

On peut classer ces ex-voto en plusieurs séries, d'après la forme des organes représentés.

Une première série se compose de douze ex-voto qui pourraient rappeler des cures de hernie.

Une seeonde série, la moins nombreuse, représente des seins et des organes génitaux.

La troisième et dernière est due à des maux d'yeux, qui d'après le nombre d'ex-voto retrouvés devaient être fréquents dans le pays; les organes oculaires réunis par paires, sont de forme très variable. D'une façon générale les ex-voto de bronze sont percés d'un ou deux trous, qui nous prouvent qu'on les clouait sur des planchettes, ou contre des murailles.

Il y a une analogie complète entre ces ex-voto et ceux que l'on a trouvés aux sources de la Seine. Mais tandis que ceux-ci étaient joints à des monnaies, dans un vase

de terre et constituaient une sorte de trésor, ceux-là ont été successivement découverts au cours des fouilles.

*
* *

Il résulte donc, d'après les ex-voto trouvés dans les dernières découvertes d'Alésia, qu'il se produisait, là, des guérisons miraculeuses de diverses maladies, soit par le fait de la source, soit par le fait de la déesse miraculeuse. Il résulte aussi, d'après les mêmes fouilles, qu'à cet endroit déjà, les Gaulois d'avant la conquête et du temps de Vercingétorix venaient demander la guérison de leurs maux physiques dans un sanctuaire celtique qui n'était probablement qu'un temple rustique et primitif, remplacé du temps des Gallo-Romains par un édifice somptueux.

Il résulte enfin qu'animés d'une foi pareille, Gaulois et Gallo-Romains, qui vinrent boire de l'eau, se tremper dans la piscine, et adorer la déesse, obtinrent des miracles, en foi desquels, ils laissèrent dans le sanctuaire des ex-voto, expression de leur reconnaissance.

*
* *

On a dit que sous les Burgondes devenus chrétiens, la source païenne se convertit, elle aussi, au culte nouveau et que, placée sous le patronage de Sainte-Reine, une martyre locale qui donna son nom au village, elle continua les mêmes miracles qu'autrefois.

La chose est contestée et la supposition ne repose sur aucun fondement certain. Le contraire serait plutôt vrai, car il existe à Alise, une autre fontaine, celle de Sainte-Reine, or c'est cette source et non celle du commandant Esperandieu, qui fut pendant le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes, le but des pèlerinages de la France Bourguignonne ; en sorte que si la continua-

tion des miracles se fit à Alise, ce ne fut pas à la même source. Comme les miracles ont lieu par le fait de la suggestion, peu importe à celle-ci de changer de source et de passer de celle du midi à celle du nord; de même aussi, peu lui importe la déesse qu'elle sert, tantôt la déesse Alésia, tantôt Sainte-Reine.

*
* *

Ces ex-voto trouvés à la source d'Alésia, trouvés aux sources de la Seine, trouvés dans bien d'autres sources des rivières de France et de Navarre, se rencontrent dans tous les lieux de pèlerinage, où se font les miracles retentissants.

Chacun de ces lieux est célèbre à son tour et détient le record des guérisons miraculeuses; mais bientôt il est obligé de le passer à un autre endroit privilégié, comme si une mode présidait à cet égard aux sentiments des foules.

Sans parler des temps anciens, de la piscine de Siloé, du temple d'Asclepios, de la source d'Alésia, de celle de Sequana, et de tant d'autres lieux, si puissants autrefois pour créer des miracles, incapables aujourd'hui d'en accomplir un seul, voyons ce qui se passe, depuis un siècle seulement, dans les sanctuaires les plus vénérés de France.

Plus de miracles à Chartres!

Des miracles insignifiants à Notre-Dame de Fourvières à Lyon!

La Salette, incapable de la moindre cure, après avoir brillé d'un éclat incomparable!

Paray-le-Monial, devenu inutile, malgré la chemise de Marie Alacoque!

Aujourd'hui c'est à Lourdes qu'est la vogue religieuse ; c'est à Lourdes que vont les foules qui réclament des miracles, en attendant que Lourdes disparaisse comme les autres stations, lorsque s'éteindra peu à peu la foi des fidèles, comme s'éteint la flamme d'un cierge arrivé à sa fin.

Alors, de même qu'aujourd'hui, nous nous étonnons que des malades aient pu aller demander leur guérison à la source d'Alésia, de même ceux qui viendront après nous s'étonneront, qu'au xx[e] siècle, il se soit trouvé des gens doués d'une dose de naïveté assez forte, pour croire à la vertu de l'eau de Lourdes.

CONCLUSION DERNIÈRE

A la fin de ce travail, disons qu'en publiant ce livre, nous avons voulu faire une œuvre d'enseignement et de vérité.

Qu'on ne parle plus de miracles dans le monde, tel est notre but.

Nos ouvrages sur le spiritisme et la télépathie contribueront, nous l'espérons, à détruire la foi aux miracles civils, espérons donc aussi que ce travail sur le Lourdes actuel et sur les Lourdes anciens auront pour résultat de montrer le peu de fondement des miracles religieux sur tous lesquels on peut coller l'étiquette de suggestion ou de fourberie, sans craindre de se tromper.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSION

Rouby
La vérité sur Lourdes

643489

MAR 17 '26	Hanson / Fellow 110 M. H.
MAR 31 '27 / MAR 19	R. Norman 6106 Blackstone
MAR 27 '30	K. Oslund 5757 University Av.
JUL 21 '34	B H Overman 5315 [illegible]
FEB 20 '36 / MAR 13	[illegible] 147 Goodspeed
JAN 22 '37 / FEB 5 '37	W. Humber C.T.S.
MAY 7 1954 / MAY 18	[illegible] BHP 309
AUG 16 1982 / NOV 1 1982	U of Delaware Interlibrary Loan


UNIVERSITY OF CHICAGO
20 519 479